This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

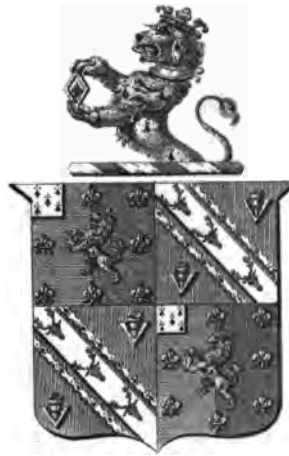
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

795 a 3 (Rod Mss)



George Philips

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES,

DE

DE LA METTRIE.

TOME SECOND.

NOUVELLE EDITION.
Corrigée & augmentée.

A BERLYN,
M. D. CCLXIV.

L'HOMME PLANTE.

PRÉFACE.

L'Homme eſt ici métamorphoſé en Plante, mais ne croïez pas que ce ſoit une fiction dans le goût de celles d'Ovide. La ſeule Analogie du Règne Végétal, & du Règne Animal, m'a fait découvrir dans l'un, les principales Parties qui ſe trouvent dans l'autre. Si mon imagination joüe ici quelquefois, c'eſt, pour ainſi dire, ſur

la Table de la Vérité ; mon Champ de Bataille eſt celui de la Nature ; dont il n'a tenu qu'à moi d'être aſſés peu ſingulier, pour en diſſimuler les variétés.

L'HOM-

L'HOMME PLANTE.

CHAPITRE PREMIER.

NOus commençons à entrevoir l'Uniformité de la Nature : ces rayons de Lumière encore foibles, ſont dûs à l'étude de l'Hiſtoire Naturelle ; mais juſqu'à quel point va cette uniformité ?

PRENONS garde d'outrer la Nature, elle n'eſt pas ſi uniforme, qu'elle ne s'écarte ſouvent de ſes loix les plus favorites : tâchons de ne voir

que ce qui eſt, ſans nous flatter de tout voir: tout eſt piége, ou écueil, pour un eſprit vain & peu circonſpect.

POUR juger de l'analogie qui ſe trouve entre les deux principaux Règnes, il faut comparer les Parties des Plantes avec celles de l'Homme, & ce que je dis de l'Homme, l'appliquer aux Animaux.

IL y a dans notre Eſpèce, comme dans les Végétaux, une Racine principale & des Racines Capillaires. Le Réſervoir des Lombes & le Canal Thorachique, forment l'une, & les Veines Lactées ſont les autres. Mêmes uſages, mêmes fonctions partout. Par ces Racines, la nourriture eſt portée dans toute l'étenduë du Corps organiſé.

L'HOMME n'eſt donc point un Arbre renverſé, dont le Cerveau ſeroit la Racine, puiſqu'elle réſulte du ſeul concours des Vaiſſeaux Abdominaux qui ſont les prémiers formés; du moins le ſont-ils avant les Téguimens qui les couvrent, & forment l'Ecorce de l'Homme. Dans le Germe de la Plante, une des prémières choſes qu'on apperçoit, c'eſt ſa petite Racine, enſuite ſa Tige; l'une deſcend, l'autre monte.

LES

Les Poumons ſont nos Feuilles. Elles ſuppléent à ce Viſcère dans les Végétaux, comme il remplace chez nous les Feuilles qui nous manquent. Si ces Poumons des Plantes ont des Branches, c'eſt pour multiplier leur étenduë, & qu'en conſéquence il y entre plus d'air: ce qui fait que les Végétaux, & ſur tout les Arbres, en reſpirent en quelque ſorte plus à l'aiſe. Qu'avions-nous beſoin de Feuilles & de Rameaux? La quantité de nos Vaiſſeaux & de nos Véſicules Pulmonaires, eſt ſi bien proportionnée à la maſſe de notre Corps, à l'étroite circonférence qu'elle occupe, qu'elle nous ſuffit. C'eſt un grand plaiſir d'obſerver ces Vaiſſeaux & la Circulation qui s'y fait principalement dans les Amphibies!

Mais quoi de plus reſſemblant que ceux qui ont été découverts & décrits par les Harvées de la Botanique! Ruisch, Boerhaave &c. ont trouvé dans l'Homme la même nombreuſe ſuite de Vaiſſeaux, que Malpighi, Leeuwenhoeck, van Royen, dans les Plantes? Le Cœur bat-il dans tous les Animaux? Enfle t il leurs Veines de ces ruiſſeaux de ſang, qui portent

dans toute la Machine le Sentiment & la Vie? La chaleur, cet autre Cœur de la Nature, ce feu de la Terre & du Soleil, qui ſemble avoir paſſé dans l'Imagination des Poëtes qui l'ont peint; ce feu, dis-je, fait également circuler les ſucs dans les tuyaux des Plantes, qui tranſpirent comme nous. Quelle autre cauſe en effet pourroit faire tout germer, croître, fleurir & multiplier dans l'Univers?

L'AIR paroît produire dans les Végétaux les mêmes effets qu'on attribuë avec raiſon dans l'Homme, à cette ſubtile liqueur des Nerfs, dont l'exiſtence eſt prouvée par mille expériences.

C'EST cet Elément, qui par ſon irritation & ſon reſſort fait quelquefois s'élever les Plantes au-deſſus de la ſurface des Eaux, s'ouvrir & ſe fermer, comme on ouvre & ferme la main: Phénomène dont la conſidération a peut-être donné lieu à l'opinion de ceux qui ont fait entrer l'Ether dans les Eſprits Animaux, auxquels il ſeroit mêlé dans les Nerfs.

SI les fleurs ont leurs feuilles, ou *Pétales*, nous pouvons regarder nos Bras & nos Jambes, comme de pareilles Parties. Le *Nectarium*, qui eſt

le

le Réſervoir du Miel dans certaines Fleurs telle que la Tulippe, la Roſe &c. eſt celui du Lait dans la Plante fémelle de notre Eſpèce lorsque la Mâle le fait venir. Il eſt double, & a ſon ſiége à la baze latérale de chaque *Pétale*, immédiatement ſur un Muſcle conſidérable, le Grand Pectoral.

ON peut regarder la Matrice Vierge, ou plutôt non Groſſe, ou, ſi l'on veut, l'Ovaire, comme un Germe qui n'eſt point encore fécondé. Le *Stylus* de la femme eſt le Vagin; la Vulve, le Mont de Venus avec l'odeur qu'exhalent les Glandes de ces parties, répondent au *Stigma*: & ces choſes, la Matrice, le Vagin & la Vulve forment le *piſtille*; nom que les Botaniſtes Modernes donnent à toutes les Parties Fémelles des Plantes.

JE compare le *Péricarpe*, à la Matrice dans l'état de Groſſeſſe, parce qu'elle ſert à envelopper le Fœtus. Nous avons notre *Graine*, comme les Plantes, & elle eſt quelquefois fort abondante.

LE *Nectarium* ſert à diſtinguer les Sexes dans notre Eſpéce, quand on veut ſe contenter du premier coup d'œil, mais les recherches les plus faciles ne ſont pas les plus ſûres; il faut

joindre le *Piſtille* au *Nectarium*, pour avoir l'Eſſence de la Femme; car le premier peut bien ſe trouver ſans le ſecond, mais jamais le ſecond ſans le premier, ſi ce n'eſt dans des hommes d'un embonpoint conſidérable, & dont les Mammelles imitent d'ailleurs celles de la Femme, jusqu'à donner du Lait, comme Morgagni & tant d'autres en rapportent l'obſervation. Toute Femme imperforée, ſi on peut appeller Femme, un Etre qui n'a aucun Sexe, telle que celle dont je fais plus d'une fois mention, n'a point de Gorge; c'eſt le Bourgeon de la Vigne, ſur tout cultivée.

Je ne parle point du *Calice*, ou plutôt du *Corelle*, parce qu'il eſt étranger chez nous, comme je le dirai.

C'en eſt aſſez, car je ne veux point aller ſur les briſées de Corneille Agrippa. J'ai décrit botaniquement la plus belle Plante de notre Eſpèce, je veux dire la Femme: Si elle eſt ſage, quoique métamorphoſée en fleur, elle n'en ſera pas plus facile à cueillir.

Pour nous autres Hommes, ſur esquels un coup d'oeil ſuffit, Fils de Priape, Animaux Spermatiques, notre *Etamine* eſt comme roulée en Tube

be Cylindrique, c'eſt la *Verge*, & le Sperme eſt notre *Poudre* fécondante. Semblables à ces Plantes, qui n'ont qu'un Mâle, nous ſommes des *Monandria:* les Femmes ſont des *Monagynia*, parce qu'elles n'ont qu'un Vagin. Enfin le Genre Humain, dont le Mâle eſt ſéparé de la Femelle, augmentera la Claſſe des *Diecia*: Je me ſers des mots dérivés du Grec, & imaginés par Linæus.

J'AI cru devoir expoſer d'abord l'Analogie qui régne entre la Plante & l'Homme déjà formés, parce qu'elle eſt plus ſenſible & plus facile à ſaiſir. En voici une plus ſubtile, & que je vais puiſer dans la Génération des deux Régnes.

LES Plantes ſont Mâles & Fémelles, & ſe ſecouënt comme l'Homme, dans le Congrès. Mais en quoi conſiſte cette importante action qui renouvelle toute la Nature? Les Globules infiniment petits qui ſortent des Grains de cette Pouſſière dont ſont couvertes les Etamines des Fleurs, ſont enveloppés dans la Coque de ces Grains, à peu-près comme certains Oeufs, ſelon Needham & la vérité. Il me ſemble que nos gouttes de Semence ne répondent pas

mal à ces Grains, & nos Vermiſſeaux à leurs Globules, Les Animalcules de l'Homme ſont véritablement enfermés dans deux liqueurs, dont la plus commune, qui eſt le Suc des Proſtates, enveloppe la plus précieuſe, qui eſt la Semence proprement dite; & à l'exemple de chaque Globule de Poudre Végétale, ils contiennent vraiſemblablement la Plante Humaine en Mignature. Je ne ſai pourquoi Needham s'eſt aviſé de nier ce qu'il eſt ſi facile de voir. Comment un Phyſicien ſcrupuleux, un de ces prétendus Sectateurs de la ſeule Expérience, ſur des Obſervations faites dans une eſpèce, oſe-t-il conclure que les mêmes Phènomènes doivent ſe rencontrer dans une autre, qu'il n'a cependant point obſervée, de ſon propre aveu? De telles concluſions tirées pour l'honneur d'une Hypothèſe, dont on ne hait que le nom, faché que la choſe n'ait pas lieu, de telles concluſions, dis-je, en font peu à leur Auteur. Un Homme du mérite de Needham, avoit encore moins beſoin d'exténuer celui de M. Géoffroy, qui, autant que j'en puis juger par ſon Mémoire ſur la Structure & les principaux uſages

des

des Fleurs, a plus que conjecturé que les Plantes étoient fécondées par la Pouſſière de leurs Etamines. Ceci ſoit dit en paſſant.

LE liquide de la Plante diſſout mieux qu'aucun autre, la Matière qui doit la féconder; de ſorte qu'il n'y a que la Partie la plus ſubtile de cette Matière qui aille frapper le but.

LE plus ſubtil de la Semence de l'Homme ne porte-t-il pas de même ſon Ver, ou ſon petit Poiſſon, juſques dans l'Ovaire de la Femme?

NEEDHAM (*) compare l'action des Globules fécondans à celle d'un Eolipille violemment échauffé. Elle paroit auſſi ſemblable à une eſpèce de petite Bileveſée, tant dans la Nature même, ou dans l'Obſervation, que dans la Figure que ce Jeune & Illuſtre Naturaliſte Anglois nous a donnée de l'Ejaculation des Plantes.

SI le Suc propre à chaque Végétal produit cette action d'une manière incompréhenſible, en agiſſant ſur les Grains de Pouſſière, comme l'eau ſimple fait d'ailleurs, comprenons-nous mieux comment l'Imagination d'un Homme qui dort, produit des

(*) *Nouvelles Découvertes faites avec le Microſcope.* Leyde 1747. 12°.

Pollutions, en agiſſant ſur les Muſcles Erecteurs & Ejaculateurs, qui, même ſeuls & ſans le ſecours de l'Imagination, occaſionnent quelquefois les mêmes accidens? A moins que les Phénomènes qui s'offrent de part & d'autre, ne vinſſent d'une même Cauſe, je veux dire d'un Principe d'irritation, qui après avoir tendu les reſſorts, les feroit ſe débander. Ainſi l'Eau pure, & principalement le liquide de la Plante, n'agiroit pas autrement ſur les Grains de Pouſſière, que le Sang & les Eſprits ſur les Muſcles & les Réſervoirs de la Semence.

L'EJACULATION des Plantes ne dure qu'une Seconde ou deux; la nôtre dure-t-elle beaucoup plus? Je ne le crois pas: quoique la Continence offre ici des Variétés qui dépendent du plus ou moins de Sperme amaſſé dans les Véſicules Séminales. Comme elle ſe fait dans l'Expiration, il falloit qu'elle fût courte: Des plaiſirs trop longs euſſent été notre Tombeau. Faute d'Air ou d'Inſpiration, chaque Animal n'eût donné la Vie qu'aux dépens de la ſienne propre, & fût véritablement mort de plaiſir.

MEMES Ovaires, mêmes Oeufs, mê-

même Faculté fécondante. La plus petite goute de Sperme contenant un grand nombre de vermisseaux, peut, comme on l'a vû, porter la Vie dans un grand nombre d'Oeufs.

MEME Stérilité encore, même Impuissance des deux côtés. S'il y a peu de Grains qui frappent le but, & soient vraiment féconds, peu d'Animalcules percent l'Oeuf féminin. Mais dès qu'une fois il s'y est implanté, il y est nourri, comme le Globule de Poudre, & l'un & l'autre forment avec le tems l'Etre de son espèce, un Homme & une Plante.

LES Oeufs, ou les Graines de la Plante, mal à propos appellés *Germes*, ne deviennent jamais Fœtus, s'ils ne sont fécondés par la Poussière dont il s'agit; de même une Femme ne fait point d'Enfans, à moins que l'Homme ne lui lance pour ainsi dire, l'abrégé de lui-même au fond des entrailles.

FAUT-IL que cette Poussière ait acquis un certain degré de maturité pour être féconde? La Semence de l'Homme n'est pas plus propre à la Génération dans le jeune Age, peut-être parce que notre petit Ver seroit encore alors dans un état de Nymphe, com-

comme le Traducteur de Needham l'a conjecturé. La même choſe arrive, lorſqu'on eſt extrémement épuiſé, ſans doute parce que les Animalcules mal nourris meurent, ou du moins ſont trop foibles. On ſéme en vain de telles graines, ſoit Animales, ſoit Végétales; elles ſont ſtériles & ne produiſent rien. La Sageſſe eſt la Mère de la fécondité.

L'AMNIOS, le Chorion, le Cordon Ombilical, la Matrice &c. ſe trouvent dans les deux Régnes. Le Fœtus Humain ſort-il enfin par ſes propres efforts de ſa Priſon Maternelle? Celui des Plantes, ou, pour le dire Néologiquement, la Plante *Embrionnée*, tombe au moindre mouvement, dès qu'elle eſt mûre: C'eſt l'Accouchement Végétal.

SI l'Homme n'eſt pas une production Végétale, comme l'*Arbre de Diane*, & autres, c'eſt du moins un Inſecte qui pouſſe ſes Racines dans la Matrice, comme le Germe fecondé des Plantes dans la leur. Il n'y auroit cependant rien de ſurprenant dans cette idée, puiſque Needham obſerve que les Polypes, les Bernacles & autres Animaux ſe multiplient par Végétation. Ne taille-t-on pas en-

encore, pour ainſi dire, un Homme comme un Arbre? Un Auteur univerſellement Savant l'a dit avant moi. Cette Forêt de beaux Hommes qui couvre la Pruſſe, eſt duë aux ſoins & aux recherches du feu Roi. La Généroſité réüſſit encore mieux ſur l'Eſprit; elle en eſt l'aiguillon, elle ſeule peut le tailler, pour ainſi dire, en Arbres des Jardins de Marli, & qui plus eſt, en Arbres, qui, de ſtériles qu'ils euſſent été, porteront les plus beaux fruits. Eſt-il donc ſurprenant que les Beaux Arts prennent aujourd'hui la Pruſſe pour leur Païs natal? Et l'Eſprit n'avoit-il pas droit de s'attendre aux avantages les plus flatteurs, de la part d'un Prince qui en a tant?

IL y a encore parmi les Plantes des Noirs, des Mulâtres, des tâches où l'imagination n'a point de part, ſi ce n'eſt peut-être dans celle de Mr. Colonne. Il y a des Pannaches ſinguliers, des Monſtres, des Loupes, des Goëtres, des Queuës de Singes & d'Oiſeaux; & enfin, ce qui forme la plus grande & la plus merveilleuſe Analogie, c'eſt que les Fœtus des Plantes ſe nourriſſent, comme Mr. Monroo l'a prouvé, ſuivant un mélan-

lange du Mécaniſme des Ovipares & des Vivipares. C'en eſt aſſez ſur l'Analogie des deux Régnes.

CHAPITRE SECOND.

Je paſſe à la ſeconde Partie de cet Ouvrage, ou à la différence des deux Régnes.

La Plante eſt enracinée dans la Terre qui la nourrit, elle n'a aucuns beſoins, elle ſe féconde elle-même, elle n'a point la Faculté de ſe mouvoir; enfin on l'a regardée comme un Animal immobile, qui cependant manque d'Intelligence, & même de Sentiment.

Quoique l'Animal ſoit une Plante mobile, on peut le conſiderer comme un Etre d'une eſpèce bien différente; car non ſeulement il a la puiſſance de ſe mouvoir, & le mouvement lui coute ſi peu, qu'il influe ſur la *Saineté* des Organes dont il dépend; mais il ſent, il penſe, & peut ſatisfaire cette foule de beſoins dont il eſt aſſiégé.

Les raiſons de ces variétés ſe trouvent

vent dans ces variétés mêmes, avec les Loix que je vais dire.

PLUS un Corps organisé a de besoins, plus la Nature lui a donné de moyens pour les satisfaire. Ces moyens sont les divers dégrés de cette Sagacité, connuë sous le nom d'Instinct dans les Animaux, & d'Ame dans l'Homme.

MOINS un Corps organisé a de nécessités, moins il est difficile à nourrir & à élever, plus son partage d'Intelligence est mince.

LES Etres sans besoins, sont aussi sans Esprit: dernière Loi qui s'ensuit des deux autres.

L'ENFANT collé au Téton de sa Nourrice qu'il tette sans cesse, donne une juste idée de la Plante. Nourrisson de la Terre, elle n'en quitte le Sein qu'à la Mort. Tant que la Vie dure, la Plante est identifiée avec la Terre; leurs Viscères se confondent & ne se séparent que par force. De là point d'embarras, point d'inquiétude pour avoir dequoi vivre; par conséquent point de besoins de ce côté.

LES Plantes font encore l'amour sans peine; car ou elles portent en soi le double Instrument de la Géné-

ra-

ration, & ſont les ſeuls Hermaphrodites qui puiſſent s'engroſſer eux-mêmes; ou ſi dans chaque Fleur les Sexes ſont ſéparés, il ſuffit que les Fleurs ne ſoient pas trop éloignées les unes des autres, pour qu'elles puiſſent ſe mêler enſemble. Quelquefois même le Congrés ſe fait, quoique de loin, & même de fort loin. Le Palmier de Pontanus n'eſt pas le ſeul exemple d'Arbres fécondés à une grande diſtance. On ſait depuis long-tems que ce ſont les Vents, ces Meſſagers de l'Amour Végétal, qui portent aux Plantes fémelles le Sperme des mâles. Ce n'eſt point en plein vent que les noces courent ordinairement de pareils risques.

LA Terre n'eſt pas ſeulement la Nourrice des Plantes, elle en eſt en quelque ſorte l'Ouvriére; non contente de les allaiter, elle les habille. Des mêmes ſucs qui les nourriſſent, elle fait filer des habits qui les enveloppent. C'eſt le *Corolle*, dont j'ai parlé, & qui eſt orné des plus belles couleurs. L'Homme, & ſur-tout la Femme, ont le leur en habits & en divers ornemens, durant le jour; car la nuit ce ſont des Fleurs presque ſans enveloppe.

QUEL-

QUELLE différence des Plantes de notre eſpèce, à celles qui couvrent la ſurface de la Terre! Rivales des Aſtres, elles forment le brillant émail des Prairies: mais elles n'ont ni peines, ni plaiſirs. Que tout eſt bien compenſé! Elles meurent comme elles vivent, ſans le ſentir. Il n'étoit pas juſte que qui vit ſans plaiſir, mourût avec peine.

NON ſeulement les Plantes n'ont point d'Ame, mais cette Subſtance leur étoit inutile. N'ayant aucune des néceſſités de la Vie Animale, aucune ſorte d'inquiétude, nuls ſoins, nuls pas à faire, nuls déſirs, toute ombre d'Intelligence leur eût été auſſi ſuperfluë, que la Lumière à un Aveugle. Au défaut de Preuves Philoſophiques, cette raiſon jointe à nos Sens, dépoſe donc contre l'Ame des Végétaux.

L'INSTINCT a été encore plus légitimement refuſé à tous les corps fixement attachés aux Rochers, aux Vaiſſeaux, ou qui ſe forment dans les Entrailles de la Terre.

PEUT-ETRE la formation des Minéraux ſe fait-elle, ſuivant les Loix de l'Attraction, en ſorte que le Fer n'attire jamais l'Or, ni l'Or le Fer, que

que toutes les Parties hétérogènes ſe repouſſent, & que les ſeules homogènes s'uniſſent, ou font un Corps entr'elles. Mais ſans rien décider dans une obſcurité commune à toutes les Générations, parce que j'ignore comment ſe fabriquent les Foſſiles, faudra-t-il invoquer, ou plutôt ſuppoſer une Ame, pour expliquer la formation de ces Corps? Il ſeroit beau, (ſur-tout après en avoir dépouillé des Etres Organiſés, où ſe trouvent autant de Vaiſſeaux que dans l'Homme,) il ſeroit beau, dis-je, d'en vouloir revêtir des Corps d'une ſtructure ſimple, groſſière & compacte!

IMAGINATIONS, Chiméres antiques, que toutes ces Ames prodiguées à tous les Régnes! Et Sottiſes aux Modernes qui ont eſſaié de les rallumer d'un ſouffle ſubtil! Laiſſons leurs noms & leurs Mânes en paix; le Galien des Allemanns, Sennert, ſeroit trop maltraité.

JE regarde tout ce qu'ils ont dit comme des jeux Philoſophiques & des Bagatelles qui n'ont de mérite que la difficulté, *difficiles nugæ*. Faut-il avoir recours à une Ame pour expliquer la croiſſance des Plantes, infini-

finiment plus prompte que celle des Pierres? Et dans la Végétation de tous les Corps, depuis le plus mol jusqu'au plus dur, tout ne dépend-il pas des Sucs Nourriciers plus ou moins terreſtres, & appliqués avec divers dégrés de force à des Maſſes plus ou moins dures? Par là en effet je vois qu'un Rocher doit moins croître en cent ans, qu'une Plante en 8. jours.

Au reſte il faut pardonner aux Anciens leurs Ames Générales & Particulières. Ils n'étoient point verſés dans la Structure & l'Organiſation des Corps, faute de Phyſique Expérimentale & d'Anatomie. Tout devoit être auſſi incompréhenſible pour eux, que pour ces Enfans, ou ces Sauvages, qui voyant pour la première fois une montre, dont ils ne connoiſſent pas les reſſorts, la croyent animée, ou douée d'une Ame comme eux, tandis qu'il ſuffit de jetter les yeux ſur l'Artifice de cette Machine, Artifice ſimple, & qui ſuppoſe véritablement, non une Ame qui lui appartienne en propre, mais celle d'un Ouvrier Intelligent, ſans lequel jamais le Hazard n'eût marqué les Heures & le Cours du Soleil.

Nous

NOUS beaucoup plus éclairés par la Phyſique, qui nous montre qu'il n'y a point d'autre Ame du Monde que Dieu & le mouvement; d'autre Ame des Plantes, que la chaleur; plus éclairés par l'Anatomie, dont le Scalpel s'eſt auſſi heureuſement exercé ſur elles, que ſur nous & les Animaux; enfin plus inſtruits par les Obſervations Microſcopiques qui nous ont découvert la Génération des Plantes, nos Yeux ne peuvent s'ouvrir au grand jour de tant de Découvertes, ſans voir, malgré la grande Analogie expoſée ci-devant, que l'Homme & la Plante différent peut-être encore plus entr'eux, qu'ils ne ſe reſſemblent. En effet l'Homme eſt celui de tous les Etres connus juſqu'à préſent, qui a le plus d'Ame, comme il étoit néceſſaire que cela fût; & la Plante celui de tous auſſi, ſi ce n'eſt les Minéraux, qui en a & en devoit avoir le moins. La belle Ame après tout, qui ne s'occupant d'aucuns Objets, d'aucuns Déſirs, ſans Paſſions, ſans Vices, ſans Vertus, ſur-tout ſans Beſoins, ne ſeroit pas même chargée du ſoin de pourvoir à la nourriture de ſon Corps.

APRÈS les Végétaux, & les Minéraux

néraux, Corps ſans Ame, viennent les Etres qui commencent à s'animer: tels ſont le Polype, & toutes les Plantes Animales inconnuës juſqu'à ce jour, & que d'autres heureux Trembleys découvriront avec le tems.

PLUS les Corps dont je parle, tiendront de la Nature Végétale, moins ils auront d'Inſtinct, moins leurs Opérations ſuppoſeront de Diſcernement.

PLUS ils participeront de l'Animalité, ou feront des Fonctions ſemblables aux nôtres, plus ils ſeront généreuſement pourvûs de ce Don précieux. Ces Etres mitoyens ou mixtes, que j'appelle ainſi, parce qu'ils ſont Enfans des deux Règnes, auront en un mot d'autant plus d'intelligence, qu'ils ſeront obligés de ſe donner de plus grands Mouvemens pour trouver leur ſubſiſtance.

LE dernier, ou le plus vil des Animaux, ſuccéde ici à la plus ſpirituelle des Plantes Animales; j'entens celui qui de tous les véritables Etres de cette eſpèce, ſe donne le moins de mouvement, ou de peine, pour trouver ſes Alimens & ſa Femelle, mais toujours un peu plus que la pre-

mière Plante Animale. Cet Animal aura plus d'inſtinct qu'elle, quand ce ſurplus de Mouvement ne ſeroit que de l'épaiſſeur d'un Cheveu. Il en eſt de même de tous les autres, à proportion des inquiétudes qui les tourmentent; car ſans cette Intelligence rélative aux beſoins, celui-ci ne pourroit allonger le cou, celui-là ramper, l'autre baiſſer ou lever la tête, voler, nager, marcher, & cela viſiblement exprès, pour trouver ſa nourriture. Ainſi, faute d'aptitude à réparer les pertes que font ſans ceſſe les Bêtes qui tranſpirent le moins, chaque Individu ne pourroit continuer de vivre: il périroit à meſure qu'il ſeroit produit, & par conſéquent les Corps ne ſeroient vainement, ſi Dieu ne leur eût donné à tous, pour ainſi dire, cette Portion de lui-même, que Virgile exalte ſi magnifiquement dans les Abeilles.

CHAPITRE TROISIÈME.

RIEN de plus charmant que cette Contemplation, elle a pour objet cette Echelle imperceptiblement gra-

graduée, qu'on voit la Nature exactement paſſer par tous ſes dégrés, ſans jamais ſauter en quelque ſorte un ſeul Echelon dans toutes ſes productions diverſes. Quel Tableau nous offre le Spectacle de l'Univers! Tout y eſt parfaitement aſſorti, rien n'y tranche; ſi l'on paſſe du Blanc au Noir, c'eſt par une infinité de nuances, ou de dégrés, qui rendent ce paſſage infiniment agréable.

L'Homme & la Plante forment le blanc & le noir; les Quadrupédes, les Oiſeaux, les Poiſſons, les Inſectes, les Amphibies, nous montrent les couleurs intermédiaires qui adouciſſent ce frappant contraſte. Sans ces couleurs, ſans les Opérations Animales, toutes différentes entr'elles, que je veux déſigner ſous ce nom; l'Homme, ce ſuperbe Animal, fait de bouë comme les autres eût crû être un Dieu ſur la Terre, & n'eût adoré que lui.

Il n'y a point d'Animal ſi chétif & ſi vil en apparence, dont la vuë ne diminuë l'Amour propre d'un Philoſophe. Si le Hazard nous a placés au haut de l'Echelle, ſongeons qu'un rien de plus ou de moins dans le Cerveau, où eſt l'Ame de tous les Hom-

eût produit de ſi grands effets? Qui eût crû qu'un auſſi fâcheux aſſujettiſſement à toutes ces importunes néceſſités de la Vie, qui nous rappellent à chaque inſtant la miſère de notre Origine & de notre Condition, qui eut crû, dis-je, qu'un tel principe eût été la ſource de notre bonheur, & de notre dignité; diſons plus, de la Volupté même de l'Eſprit, ſi ſupérieure à celle du Corps? Certainement ſi nos beſoins, comme on n'en peut douter, ſont une ſuite néceſſaire de la Structure de nos Organes, il n'eſt pas moins évident que notre Ame dépend immédiatement de nos beſoins, qu'elle eſt ſi alerte à ſatisfaire, & à prévenir, que rien ne va devant eux. Il faut que la Volonté même leur obéiſſe. On peut donc dire que notre Ame prend de la force & de la ſagacité, à proportion de leur multitude, ſemblable à un Général d'Armée qui ſe montre d'autant plus habile & d'autant plus vaillant, qu'il a plus d'ennemis à combattre.

Je ſai que le Singe reſſemble à l'Homme par bien d'autres choſes que les Dens; l'Anatomie comparée en fait foi: quoiqu'elles aient ſuffi à Linæus

nous pour mettre l'Homme au rang des Quadrupèdes, (à la tête à la vérité). Mais quelle que ſoit la docilité de cet Animal, le plus ſpirituel d'entr'eux, l'Homme montre beaucoup plus de facilité à s'inſtruire. On a raiſon de vanter l'excellence des Opérations des Animaux, elles méritoient d'être rapprochées de celles de l'Homme: Des Cartes leur avoit fait tort, & il avoit ſes raiſons pour cela; mais quoiqu'on en diſe, & quelques prodiges qu'on en raconte, ils ne portent point d'atteinte à la Prééminence de notre Ame; elle eſt bien certainement de la même pâte & de la même fabrique; mais non, ni à beaucoup près, de la même qualité. C'eſt par cette qualité ſi ſupérieure de l'Ame humaine, par ce ſurplus de lumières, qui réſulte viſiblement de l'Organiſation, que l'Homme eſt le Roi des Animaux, qu'il eſt le ſeul propre à la Societé, dont ſon induſtrie a inventé les Langues, & ſa Sageſſe, les Loix & les Mœurs.

Il me reſte à prévenir une Objection qu'on pourroit me faire. Si votre Principe, me dira-t-on, étoit généralement vrai, ſi les beſoins des Corps étoient la meſure de leur Eſ-

ſprit, pourquoi jusqu'à un certain âge, où l'Homme a plus de beſoins que jamais, parce qu'il croît d'autant plus, qu'il eſt plus près de ſon origine, pourquoi a-t-il alors ſi peu d'Inſtinct, que ſans mille ſoins continuels, il périroit infailliblement, tandis que les Animaux à peine éclos, montrent tant de ſagacité, eux qui, dans l'hypothèſe, & même dans la vérité, ont ſi peu de beſoins.

ON fera peu de cas de cet argument, ſi l'on conſidère que les Animaux venant au monde, ont déjà paſſé dans la Matrice un long tems de leur courte Vie, & de-là vient qu'ils ſont ſi formés, qu'un Agneau d'un jour, par exemple, court dans les Prairies, & broute l'herbe, comme Père & Mère.

L'ETAT de l'Homme foetus eſt proportionnellement moins long; il ne paſſe dans la Matrice qu'$\frac{1}{21}$ poſſible de ſa longue vie; or n'étant pas aſſés formé, il ne peut penſer, il faut que les Organes ayent eû le tems de ſe durcir, d'acquérir cette force qui doit produire la lumiére de l'inſtinct, par la même raiſon qu'il ne ſort point d'étincelles d'un Caillou, s'il n'eſt dûr. L'Homme né de

pa-

parens plus nus; plus nu, plus délicat lui-même que l'Animal, ne peut avoir ſi vîte ſon Intelligence; tardive dans l'un, il eſt juſte qu'elle ſoit précoce dans l'autre; il n'y perd rien pour attendre, la Nature l'en dédommage avec uſure, en lui donnant des Organes plus mobiles & plus déliés.

POUR former un Diſcernement, tel que le nôtre, il falloit donc plus de tems que la Nature n'en emploie à la Fabrique de celui des Animaux; il falloit paſſer par l'Enfance, pour arriver à la Raiſon; il falloit avoir les déſagrémens & les peines de l'Animalité, pour en retirer les avantages qui caractériſent l'Homme.

L'INSTINCT des Bêtes donné à l'Homme naiſſant n'eût point ſuffi à toutes les infirmités qui affligent ſon Berceau. Toutes leurs Ruſes ſuccomberoient ici. Donnez réciproquement à l'Enfant le ſeul Inſtinct des Animaux qui en ont le plus, il ne pourra ſeulement pas lier ſon Cordon Ombilical, encore moins chercher le Téton de ſa Nourrice. Donnez aux Animaux nos premières incommodités, ils y périront tous.

J'AI enviſagé l'Ame, comme faiſant partie de l'Hiſtoire Naturelle des

Corps animés, mais je n'ai garde de donner la différence graduée de l'une à l'autre, pour auſſi nouvelle que les raiſons de cette gradation. Car combien de Philoſophes, & de Théologiens mêmes, ont donné une Ame aux Animaux; de ſorte que l'Ame de l'Homme, ſelon un de ces derniers, eſt à l'Ame des Bêtes, ce que celle des Anges eſt à celle de l'Homme, & apparemment toujours en remontant, celle de Dieu à celle des Anges.

FIN.

LES ANIMAUX PLUS QUE MACHINES.

Les Bêtes ne ſont pas ſi Bêtes que l'on penſe.

Molière.

LES

ANIMAUX

PLUS QUE

MACHINES.

SAVANT Descartes, aucun Philoſophe n'avoit regardé les Animaux comme des Machines. Depuis cet homme célèbre, un ſeul moderne des plus hardis s'eſt aviſé de réveiller une Opinion, qui ſembloit condamnée à un oubli, & même à un mépris perpétuel; non pour vanger ſon compatriote, mais portant la témérité au plus haut point, pour appliquer à l'homme ſans nul

détour ce qui avoit été dit des Animaux, pour les dégrader, l'avilir à ce qu'il y a de plus vil, & confondre ainſi le Maître & le Roi avec ſes ſujets.

IL eſt bon d'humilier de tems en tems la fierté & l'orgueil de l'homme; mais il ne faut pas que ce ſoit au préjudice de la vérité.

CEUX qui veulent que les Animaux n'aient point d'Ame, de peur que l'homme ne puiſſe ſe diſpenſer de ſe mettre dans leur claſſe, & de n'être que le premier entr'égaux, ont beau entaſſer forces ſur forces, Argumens ſur Argumens, les traits que lancent ces téméraires, retombent ſur eux, & n'atteignent point cette ſublime ſubſtance.

JE ſai que la figure des Animaux n'eſt pas tout à fait humaine; mais ne faut-il pas être bien borné, bien peuple, bien peu Philoſophe, pour déférer ainſi aux apparences, & ne juger de l'arbre, que ſur ſon écorce? Que fait la forme plus ou moins belle, où ſe trouvent les mêmes traits ſenſiblement gravés de la même main? L'Anatomie comparée nous offre les mêmes parties, les mêmes fonctions; c'eſt par-tout le même jeu, le même ſpec-

ſpectacle. Les ſens internes ne manquent pas plus aux Animaux, que les externes : par conſéquent ils ſont doüés comme nous de toutes les facultés ſpirituelles qui en dépendent, je veux dire de la Perception, de la Mémoire, de l'Imagination, du Jugement, du Raiſonnement; toutes choſes que Boerhaave a prouvé apartenir à ces ſens. D'où il s'enſuit que nous ſavons par Théorie, comme par la Pratique de leurs Opérations, que les Animaux ont une Ame produite par les mêmes combinaiſons que la nôtre; & cependant, comme on le verra dans la ſuite, tout à fait diſtincte de la Matière. Rien de plus vrai que ce Paradoxe.

LAISSONS-là des conſidérations triviales. Les rêves des Animaux, à haute, & à baſſe voix, comme les nôtres; leur réveil en ſurſaut, leur Mémoire, qui les ſert ſi bien; ces craintes, ces inquiétudes, leur air embaraſſé en tant d'occaſions; leur joye, à la vuë d'un Maître & d'un mêts chéri; leur choix des moyens le plus propres à ſe tirer d'affaire; tant de ſignes ſi frappans ne ſuffiroient-ils pas pour prouver que notre vanité, en leur aſſignant l'Inſtinct,

ſtinct, pour nous décorer de cet Etre bizarre, inconſtant & volage, nommé la Raiſon, nous a plus diſtingués de nom, que d'effet? Mais, dit-on, la parole manque aux Animaux! Admirable Objection! Dites auſſi qu'ils marchent à quatre pattes, & ne voyent le Ciel, que couchés ſur le dos; reprochez enfin à l'Auteur de la Nature l'innocent plaiſir qu'il a pris à varier ſes ouvrages.

QUI prive les Animaux du don de la Parole? *Un rien* peut être. Ce *rien* de Fontenelle, qui le diſtingue autant lui-même de presque tous les autres hommes, que ceux-ci le ſont des brutes. Peut-être encore que ce foible obſtacle ſera un jour levé; la choſe n'eſt pas impoſſible, ſelon l'Auteur de *l'Homme Machine*. Le ſéduiſant exemple que celui de ſon grand ſinge! Et les beaux projets qui lui ont paſſé par la tête!

SI les hommes parlent, ils doivent ſonger qu'ils n'ont pas toûjours parlé. Tant qu'ils n'ont été qu'à l'Ecole de la Nature, des ſons inarticulés, tels que ceux des Animaux, ont été leur premier langage. Antérieur à l'art & à la Parole, c'eſt celui de la Machine, il n'appartient qu'à

qu'à elle. Par combien d'ailleurs de geſtes & de ſignes, le langage le plus muet peut-il ſe faire entendre! Quelle Expreſſion naïve & ingenuë! Quelle Energie, dont tout le monde eſt frappé, que tout le monde comprend, miſes en regard de ſons arbitraires, qui battent l'air, & n'expriment rien pour l'étranger qui les entend! Quoi! faut-il donc parler, pour paroître ſentir & réfléchir? Parle aſſez, qui montre du ſentiment. Première preuve de l'Ame des Animaux. La parfaite Analogie qui eſt entr'eux & nous, fournit la ſeconde, & la démontre; c'eſt la conſcience intime qu'ils ont, comme nous, de leurs propres ſenſations.

SI on pouvoit être Auteur, ſans faire, comme le pieux RoNin, un vain étalage de ce qu'on ſait, & de ce qu'on ne ſait pas, en faudroit-il davantage pour être en droit de conclure qu'il y a autant d'injuſtice à refuſer une Ame aux Animaux, qu'il y en auroit à eux, à ne pas reconnoître la nôtre, avec toute ſa ſupériorité?

POURSUIVONS donc, puiſqu'il eſt écrit qu'il y aura toûjours des Au-

Auteurs, c'eſt-à-dire, des Gens dont la profeſſion eſt de s'amuſer à retourner le nez de cire, & comme l'habit des ſciences, pour faire de la même matière ſans ceſſe remaniée & remaſtiquée, un livre d'une forme, non ſeulement préſentable aux Lecteurs, mais aux Libraires, qui comme * le *Monſeigneur* de Voltaire, meſurent communément l'ouvrage à la Toiſe.

RASSUREZ-VOUS cependant, je ne ferai point un Volume pour prouver ma Thèſe. Je me contenterai de faire voir que c'eſt l'Ame, & non le corps, qui voit, entend, veut, ſent; & qu'enfin tout ce que certains attribuent au Mécanisme des Corps animés, dans leur ſyſtême Epicuro-Cartéſien détourné & mal conſu, ne dépend abſolument que de l'Ame, & que tout s'opère par la puiſſance de cet Etre immortel.

TELLE dit la Carrière que j'ai à parcourir; je n'y ai encore jetté que le premier coup d'œil. Commençons par prouver que c'eſt l'Ame qui voit, & comment.

VOUS croyez ſans doute avec tous les

* Templ. du Goût.

ſes Phyſiciens & Métaphyſiciens, que l'Ame ne pourroit voir ſans la propagation de l'image tracée ſur la Rétine, ou du moins ſans quelque impreſſion de cette image, qui produiſe une ſenſation dans le Cerveau. Vous êtes dans l'erreur. Cela pouvoit bien être autrefois; mais depuis le grand Théoricien Tralles, on peut dire de la Vuë, ce que Moliére fait dire du Foye à un de ſes Perſonnages: „ les choſes ont bien changé. "

POUR que l'Ame voye, il n'eſt pas néceſſaire que les images paſſent juſqu'au Cerveau, il ſuffit que les objets s'y repréſentent, ou plûtôt y ſoyent apperçus: il ſuffit que le Deſſein reſte tracé ſur cette Tunique, juſqu'à ce qu'il ſoit effacé par un nouveau Coloris. Tant que les Peintures ſont ſur cette Membrane, l'Ame les voit ſans autre interceſſion; lorſqu'elles n'y ſont plus, elle s'en ſouvient. Voilà tout le myſtére.

REMARQUEZ, s'il vous plaît, que pour bien juger des Objets, il ne faut en être, ni trop loin, ni trop près. Voulez-vous que les mêmes images peintes ſur la Rétine, le ſoyent auſſi dans le Cerveau? Vous riſquez d'éblouïr l'Ame par la force de la réver-

cevez donc les mêmes ordres que les flots de la Mer : vos limites ſont marquées ; vous pénétrerez juſqu'à la Rétine ; mais vous y reſterez, y voltigeant ſans ceſſe tour à tour, ſans jamais aller plus loin ! Un Hercule moderne a fierement planté au fond de l'œil les Colonnes inébranlables de ſon ſyſtème, & ces colonnes ſont votre *non plus ultra*.

MAIS le moyen de ne pas admirer Tralles, ſur-tout lorsqu'enchanté à juſte titre des ſurprenantes merveilles dont le Globe de l'œil contient un monde, il ne peut ſe refuſer à ſon aſpect à une ſorte d'Enthouſiasme ! Diſons avec lui : „ ouï, ſans doute, „ ce bel Organe contient quelque „ choſe de plus que tout ce qu'on „ nomme corps & matière, quelque „ choſe de ſurnaturel & de divin." On n'oſe pas en faire le ſiége de l'Ame, cela ſeroit trop nouveau ; mais peut-être n'aura-t-elle pas dédaigné de mettre la dernière main à ce merveilleux ouvrage. Il ſe peut du moins que, comme une Salamandre qui ſe métamorphoſeroit en Sylphe, elle ait volontiers quitté le feu du Cerveau, pour venir de tems en tems prendre le frais dans l'air de l'œil, où

où ſi elle n'a pas tout purifié, comme un autre Socrate, elle a du moins laiſſé en ſortant des traces éternelles de la Divinité dont elle fait portion. *Et vera incessu patuit Dea.*

L'Ouïe répond à la Viſion, & ſe fait de même. Le Nerf Acouſtique, ou auditif, aïant pénétré dans l'oreille, s'y dilate en une toile, ou membrane également fine, ſuivant en cela cette conſtante Uniformité que la Nature montre partout. Cette Toile qui revêt & tapiſſe les Canaux demi-circulaires, eſt le ſiége de l'Ouïe, ainſi que la Rétine eſt celui de la Vuë. Tel eſt le Centre, où vont aboutir tous les rayons ſonores. L'air mis en mouvement par quelque cauſe que ce ſoit, communique un léger frémiſſement au Tympan; celui-ci aux petits oſſelets de l'ouïe, qui mettent en branle l'Air interne, lequel enfin frappe l'Expanſion infiniment molle & délicate dont j'ai parlé. Cette Tunique a à peine foiblement tremblé, que l'Ame a déjà entendu. C'eſt elle qui voit, qui entend dans l'Oiſeau, comme dans le Géomètre & le Métaphyſicien. Il n'y a que les Poiſſons, qui ne ſoyent pas ſoumis au même Mécaniſme; ils entendent

tendent fort bien ſans le ſecours d'un Organe pareil à celui des autres Animaux. L'eau ébranlée par le ſon, porte par la communication du mouvement qui ſe propage d'ondes en ondes, porte, dis-je, la même ſenſation à leur *ſenſorium commune*, peut-être par le ſeul toucher. Comme les ſourds ont leurs oreilles en quelque ſorte dans leurs yeux, qui en ſemblent meilleurs; & les aveugles, leurs yeux dans leur Tact, qui n'eſt cependant pas toûjours auſſi exquis chez les uns, que chez les autres; (car quelle différence de celui de Saounderſon, au toucher de nos Quinze-vingt!) la Nature n'a pas voulu ſans doute priver les Poiſſons de ce même dédommagement de l'Organe de l'Ouïe, quoique ce qui le remplace, ce qui préciſement conſtituë leur Ouïe, ne ſoit pas connu.

LE Spectacle & la Conſidération des Corps animés nous offrent à chaque pas tant de prodiges, que la ſeule fabrique de l'Ame pouvoit les expliquer.

I. UNE auſſi petite maſſe que celle du Cerveau, fût-elle conçue étenduë en une ſurface cent fois plus mince que la plus légère feuille d'or,

ne

ne peut être, ſelon Tralles, le rendez-vous de cette multitude inombrable d'images & de ſons, que l'on veut y être propagée & miſe en dépôt. C'eſt une Galerie qui ne peut contenir tant de Tableaux.

II. QUEL ſeroit le langage des Animaux, muet, ou non, s'exprimant par des Paroles, ou par des Geſtes! Quelle Confuſion! Quand je penſe au ſeul Catalogue des Connoiſſances d'un homme, tel que Boerhaave, & au nombre des Pages qu'il occupe dans Tralles qui a pris la peine de le faire, j'aime à conclure avec lui, que comme tant de Peintures ne peuvent former qu'un Cahos, ou un *Amphigouri*, d'Images dans les meilleures têtes; tant de ſons entrés dans le cerveau, n'en peuvent ſortir que pêle-mêle, avec la confuſion des langues de la Tour de Babel, & comme en une eſpèce de déroute.

SI l'Ame n'eût eu la puiſſance de voir & d'entendre au loin par elle-même, pour ſe rappeller enſuite les ſons & les images au premier Acte de ſa Volonté; ſi elle n'eût pris ſur elle de juger des Corps, indépendamment des ſens ſoumis à leur Action, & ſans aucun rapport de ces

vils *Commis*; plus de clarté, plus de triage, plus de distinction d'Idées: Impossibilité de donner à l'une la préférence sur l'autre. Comment les contempler, les séparer, les rapprocher, les combiner? Où sont, s'écrie merveilleusement notre Docte Commentateur, où sont les Tiroirs, & le Commode assez vaste, pour mettre l'Idée, ou la représentation de chaque chose en un tel ordre, si bien en son lieu & sa vraie place, qu'elle soit facile à trouver. Le Cerveau, Magazin, Arsenal, ou Répertoire de toutes nos Idées! eh! fi; fi donc encore une fois! il ne manque plus que de définir ainsi la Mémoire, pour donner dans tous les travers du Matérialisme. Mais je veux que l'impression des Objets externes passe jusqu'au Cerveau; qu'on me dise donc quelle place un son, quelle place une image occupe dans ce Viscère; comment une simple Machine peut s'accoutumer à distinguer les voix entr'elles, celles des animaux, de l'homme, de la femme, (& par elles, leurs différens âges,) & de cet Amphibie sans barbe, qui n'est ni homme, ni femme, qui n'a de sexe, que l'ombre du sien, & de talens,

que

que celui de chanter? Que tous nos ſavans *Machiniſtes* nous diſent, par quelle Méchanique ce je ne ſai quel reſſort ſentant qu'on met dans la ſubſtance, qui elle-même le compoſe, ſe ſouvient d'une voix qu'on n'a entenduë qu'une ſeule fois, & il y a vingt ans! Enfin qu'on réponde à St. Auguſtin, (j'ai droit de l'exiger,) lorsqu'il objecte avec Tralles & autres, plus ſolidement peut-être que ceux qui ont lû Locke & Condillac ne ſe l'imaginent: „ Par quel ſens „ des Idées toutes ſpirituelles, celle „ de la penſée, par exemple, & celle de l'être, ſeroient-elles entrées „ dans l'Entendement? Sont-elles „ lumineuſes, ou colorées, pour être entrées par la vuë? D'un ſon „ grave, ou aigu, pour être entrées „ par l'Ouïe? D'une bonne, ou mauvaiſe odeur, pour être entrées par „ l'Odorat? D'un bon, ou d'un mauvais goût, pour être entrées par „ le goût? Froides, ou chaudes, pour „ être entrées par l'attouchement? „ Que ſi on ne peut rien répondre qui „ ne ſoit déraiſonnable, il faut avoüer „ que toutes nos Idées ſpirituelles ne „ tirent en aucune ſorte leur Origine „ des ſens; mais que notre Ame a la

„ faculté de les former de ſoi-même."

DEMANDONS moins; qu'on nous diſe ſeulement quelle eſt la Couleur ou l'Image d'un ſon; quelle eſt cette Peinture, qui de la Rétine, ſe propage au Cerveau; quelle eſt enfin cette trace des Eſprits Animaux, par laquelle tout s'explique ſi commodément. Et ſi on ne peut ſatisfaire une juſte curioſité, nous ſerons en droit d'admettre un Etre dans le Corps, diſtinct eſſentiellement du corps, Etre qui du moins donne des Raiſons *ſpirituelles* de tous les Phénomènes du Régne penſant.

CHIMÈRES donc à jamais répudiées, à jamais réleguées chez les Philoſophes non Chrétiens, toutes ces traces, ces Veſtiges, ces Impreſſions des Corps dans le Cerveau! Car comme tout ce que j'ai dit des ſens nobles, s'applique très-bien aux *Roturiers*, parmi leſquels rien de ſi ignoble, rien de ſi bourgeois, me ſemble, que le Tact, il s'enſuit que l'Odorat à plus forte raiſon n'aura pas plus de privilége, que l'Ouïe & la Vuë. Ainſi l'impreſſion des odeurs aura ordre de ne point pénétrer au-delà de ce nerf des Narines, tenu frais par la fine membrane de

Schnei-

Schneider, qui le couvre, pour le mettre à l'abri des injures de l'air, & l'empêcher de ſe racornir. En effet l'Ame qui entend ſans oreille, tandis que le Corps n'entend point avec deux, n'a pas beſoin de nez, pour ſentir de loin ces Corpuſcules volatifs, qui ſe font un jeu de la rappeller de la foibleſſe à la force, & de la Mort à la Vie.

MAIS où s'arrêtent ces *Effluvia* de Boyle? Quel nouveau Tralles marquera leurs limites? Qui nous dira juſqu'où s'exhale l'évaporation des Corps odoriférens? Qui oſera décider, ſi la *Quinteſſence* des Anciens, ou *l'Eſprit Recteur* des Modernes s'arrête à la première, ou a la force de monter jusqu'*à la ſeconde Région* du Cerveau, ſemblable à ces rayons qui s'éteignent, en entrant par la cornée, avant que d'avoir paſſé à *la Chambre poſtérieure de l'œil*; à moins cependant que le plus fin Tabac d'Eſpagne, qui ne peut ſe faire jour au travers des petits trous de l'Os Ethmoïde exactement remplis par les filamens du Nerf olfactif, ne réſolût ce grand Problème?

QUE d'embaras! que d'incertitude par-tout! qui fixera encore le

point, où s'arrête la progreſſion du mouvement imprimé par le Toucher? Qui dira jusqu'où le Tact fait monter les Eſprits Animaux dans le thermomètre des Nerfs? Se dépouilleroient-ils de leur ſenſation? Perdroient-ils la nouvelle modification qu'ils ont reçuë, avant que de percer le Crâne, comme les Artères Vertébrales & Carotides quittent une partie de leur Tunique muſculeuſe; ceux-là, pour faire honneur à l'Ame, qui du bout du doigt peut juger des Corps, comme on le voit dans les aveugles; celles-ci, pour ne pas troubler la raiſon par une élaſticité inſupportable, qui nous eût peut-être tous rendus fous.

CELA accordé au Docteur Tralles, c'eſt ſans fondement qu'on s'eſt imaginé que les ſenſations ſe portoient jusqu'au Cerveau, où elles ne faiſoient que paſſer, plus vîte que l'Eclair, au travers du crible des Organes des ſens; & même que le Principe ſenſitif, où l'Ame ne recevoit aucune ſenſation, ſi elle ne pénétroit jusqu'au Cerveau, qui eſt prouvé par tant d'Expériences & d'obſervations inconteſtables, être le ſiége de cette divine ſubſtance.

NE diſſimulons cependant rien; il eſt

eſt des Hypothèſes favorables à la propagation ultérieure des ſons, des images, en un mot des ſenſations. Je vais les expoſer.

Les Objets ſont repréſentés au fond de l'œil ſur la Rétine; cette membrane eſt l'expanſion du Nerf Optique; ce Nerf part de la moëlle du Cerveau; il eſt compoſé de fibres circulairement arrangées, qui forment une cavité imperceptible, dans laquelle coulent des Eſprits animaux, auſſi inviſibles que cette cavité. On conçoit aiſément dans ce tube nerveux, autant de petites fibres, qu'il y a de points dans l'image de l'objet, de ſorte que chacune étant ébranlée par l'action des rayons qui forment cette image ſemble pouvoir porter au Cerveau, qui doit le rendre à l'Ame, un ébranlement toûjours diminutivement proportionel, à meſure qu'il ſe propage, au point coloré, ou à l'impreſſion qu'elle a reçuë.

Tel eſt le premier Syſtême, qui n'eſt peut-être *ſolide*, que du nom des parties qu'on met en jeu, pour expliquer ce Phénoméne.

Voici le ſecond. Ce n'eſt plus l'ondulation des fibres nerveuſes, qui

produit les ſenſations dans le Cerveau; c'eſt le reflux des Eſprits, comme effarouchés. Globuleux, ils roulent en tous ſens avec facilité; ils peuvent reculer & avancer; tous à la file, dans une ſeule fibrille, comme les Caroſſes du Cours dans une allée, (je ne trouve point de comparaiſon plus ſenſible,) les premiers ſont à peine mis en branle, qu'ils rétrogradent, preſſent les ſeconds, ceux-ci les troiſièmes; & ainſi toujours de ſuite, comme à la Mer retirante, dont ils ſont la très-ſubtile Image, jusqu'à ce qu'enfin toutes les files ou ſeries d'Eſprits parviennent à cette partie du Cerveau, que perſonne n'a jamais vuë, ſi ce n'eſt feu Mr. de la Peyronie; ou qu'on a vuë, ſans la connoître, & que les Médecins nomment *ſenſorium commune*; lequel *ſenſorium* a été placé presque dans toutes les parties du Cerveau, mais principalement, (depuis qu'il a été détrôné de la glande Pinéale,) dans le corps caleux, & dans ce point où l'on a fauſſement conjecturé que ſe raſſembloient tous les Nerfs.

A préſent ſera-ce le Choc du liquide, ſi étonnement mobile & délié, qui produira la ſenſation proprement

ment dite? Sera-ce le retour des Eſprits refoulés, comme le ſourdain, contre leur origine? Ou ſera-ce le mouvement continué le long de la Corde optique ſolide?

A Dieu ne plaiſe que nous admettions aucun de ces Syſtémes! Nous marchons avec trop de zéle ſur les pas du *Pluche* de la Faculté de Breslau. *Quelle Idée aurions-nous de notre Ame*, ſi les ſenſations qui la déterminent, dépendoient d'un changement proportionel à ce point presque Mathématique dont j'ai parlé; dépendoient d'une diviſion à l'infini de la matière ſenſitive, laquelle n'eſt elle même que le mouvement imprimé au Nerf, mouvement que certains, à cauſe de ſa ſubtilité, ont cru lui-même immatériel? La belle ſenſation, qui ſeroit produite par un ſeul point coloré, ſonore &c. dont l'effet ſe partageroit à toute une immenſe ſuite de globules nerveux! La belle Ame, qui ne ſentiroit & ne penſeroit, qu'en conſéquence d'une Impreſſion qui iroit toûjours s'affoibliſſant, pour mourir enfin à ſa derniére retraite! La Nature peut bien reconnoître une ſi grande ſimplicité; mais ce qui lui fait honneur, n'en

fait point à un Etre incompréhenſible, qui eſt autant au-deſſus d'elle, que le Ciel l'eſt de la Terre. *Longo jam proximus intervallo.*

JE ne veux point fermer les yeux ſur tout ce qu'on allégue, ou peut alléguer, en faveur de l'une ou de l'autre Hypothèſe. Je conviens que le fardeau d'une Image ſi infiniment diviſée, ne ſeroit pas plus difficile à porter d'un coté, qu'à recevoir de l'autre; ſoit dans la ſuppoſition du reflux des Eſprits, ſoit dans celle de la marche du mouvement, ou de la propagation du changement des Organes ſenſitifs. Je ſai qu'il y a une parfaite Analogie qu'on n'a point encore aſſez fait valoir, entre la Rétine & le Cerveau: que ces deux ſubſtances nous offrent le même ſpectacle; même blancheur, même molleſſe, même délicateſſe par-tout, tant vaſculeuſe que nerveuſe. La branche reſſemble au tronc; & le pavillon, ou l'Antichambre, à l'appartement du Maître. J'ajouterai une choſe qui ne s'eſt préſentée à aucun Auteur que je ſache; c'eſt que la parfaite Homogénéité, ou ſimilitude que je viens de remarquer, me paroît être la raiſon probable pour laquelle

la

la Vision se fait toûjours sur la Rétine; excepté chez ceux qui, pour mieux voir, ont apparemment cru qu'il étoit à propos de couvrir d'un voile noir le verre de la lanterne magique, je veux dire, d'absorber les rayons dans la noirceur de la Choroïde.

QUE vous dirai-je de plus? Que le Nerf optique ne paroît s'insinuer dans l'orbite & percer l'œil, que pour y venir chercher l'impression des Corps, au-devant desquels ce tube nerveux paroît s'avancer; qu'il ne semble embrasser les humeurs de l'œil ainsi nommées, quoique improprement ou assez mal, que pour réünir plus de rayons rassemblés dans la vaste & mince étenduë de sa surface déployée; pour ne rien laisser échaper, ne rien perdre, & tout mieux sentir par sa finesse exquise. Quoi encore? Que les maladies du Nerf optique arrêtent en chemin la matière, ou le mouvement qui alloit faire sentir le Cerveau, & l'Ame dans ce Viscère, comme la pression arrête ou étouffe le son, au-lieu même où elle se fait, d'autant plus qu'elle est plus forte.

MAIS voyez, je vous prie, com-

bien dangereuſes ſont les conſéquences de telles Hypothèſes! Elles ne vont rien moins qu'à prouver, 1. que les Impreſſions des Corps vont, malgré Tralles, frapper le Cerveau dans la ſanté, puis qu'il n'y a que les maladies, ou les obſtacles qu'elles font intervenir au commerce interrompu des deux ſubſtances, qui puiſſent s'oppoſer à cette propagation. 2. Les mêmes concluſions, ſi elles n'étoient pas *forcées*, ſembleroient donner gain de cauſe au *pitoiable* Auteur de *l'Homme Machine*, en faiſant du Cerveau une eſpèce de nape blanche, tenduë exprès au-dedans du Crâne pour recevoir l'image des Objets, du fond de l'œil, comme la ſerviette appliquée au mur la reçoit, du fond de la Lanterne magique. Or cela ne crie-t-il pas vengeance, de rappeller auſſi hardiment le Syſtème d'Epicure dans un tems auſſi éclairé par la Religion, que le nôtre; Syſtème, qui dans celui de Ciceron, brillant Philoſophe, étoit déjà fort décrié, & tourné en ridicule.

Ce n'eſt pas tout; bien d'autres calamités coulent de la même ſource empoiſonnée. Le *ſenſorium* eſt dans ce Cerveau, & l'Ame dans ce *ſenſorium*,

rium, non comme ces boëtes de Nuremberg, mais comme un timbre dans une montre. Ce timbre ne ſonne pas toûjours; il eſt ſeulement toûjours prêt à ſonner, *à interroger l'heure* au premier coup de marteau, comme parle le triomphant rival de Lucrèce, dans un Poëme moderne qu'on ne peut comparer à l'ancien. Mais qui donne ce coup? Faut-il le répeter? Le choc des fluides retrogradans, ou des ſolides, qui ne peuvent être ébranlés, ſans ébranler l'Ame, laquelle eſt, pour ainſi dire, à l'extrémité du Bâton, où, comme on ſait, la force du mouvement portée de fibres en fibres, ſe fait principalement ſentir. Quelle Hypothèſe plus malheureuſe & plus impie!

LOIN d'ici tous ces agens corporels & groſſiers, qui déshonorent les Ames animales par des comparaiſons mécaniques & triviales, bien dignes des vils ouvriers qui les font. Qui voit, qui entend, qui ſent par ſoi-même & de loin, n'a que faire qu'on ait la complaiſance d'aller au-devant d'elle, pour obvier à une foibleſſe de Myope, que ne peut avoir une vuë auſſi forte que celle de notre Ame. Loin d'ici encore une fois tou-

te Doctrine, qui fait du Cerveau une table originairement rase & polie, sur laquelle rien ne viendroit se desfiner, sans cette ouverture des sens où passe toute la Nature; mais qui ainsi vitrée, pour être magnifiquement ornée, & former un jour la plus belle Galerie de Tableaux, n'attend que les couleurs de la Nature & le ciseau de l'Education. Une telle Doctrine en effet, comme tout ce qui conduit au Matérialisme, devroit être despotiquement bannie, ou plutôt punie.

MAIS que j'aime la Contradiction, ou du moins l'irrésolution dans laquelle, dirai-je le disciple, ou le rival de Boerhaave, & après lui l'admirateur de Haller, fait tomber ce grand homme, lorsqu'au lieu de lui faire simplement exposer les Systémes, comme il a vraisemblablement fait dans tous les tems, on lui fait expliquer en vacillant la Vision, tantôt par une Hypothèse, & tantôt par une autre! Ce qui fait bien voir, dit-on, quel Labyrinthe sans issue est la Vision, puisqu'un tel homme ne sait quel parti prendre & enseigner. O *Commentatores, doctum Pecus!* Savantes *Machoires!*

QUOI

QUOI de plus propre à dégouter des Syſtèmes ! Et que Tralles montre de Jugement, en rejettant ceux-mêmes qui ſemblent nous forcer d'en choiſir un d'entr'eux !

CONCLUONS donc avec ce judicieux Auteur, que le Cerveau a beau attendre, & paroître fait exprès, pour recevoir une nouvelle modification, avec celle des Organes qui la lui transmettent, il ne lui vient pas le moindre lambeau d'Image ; pas le moindre rayon ſonore ; pas la moindre réfléxion de lumière. Le jour eſt dans l'œil, & la nuit dans la tête. En conſéquence de ce jour-là, l'Ame voit cependant. O prodige ! O myſtère ! C'eſt tout ce qu'on ſait. Newton, le grand Newton, qui ſemble avoir paſſé les bornes de l'Eſprit humain, monté, l'optique à la main, ſur les épaules quarrées de tous ces Animaux qu'on appelle Anatomiſtes, n'en ſavoit pas davantage. Au fait de la choſe, il ignoroit le *quo-modo*. Et celui qui a été tout enſemble l'Architecte & le Réformateur d'un Art, dont les Manœuvres que je viens de nommer, lui ont fourni, n'en déplaiſe à Tralles, presque tous les matériaux, portant cependant devan

vant ſoi le flambeau d'une toute autre Théorie, que l'immortel Anglois, n'en a pas vû plus loin. „ A l'occaſion de la peinture des Objets „ ſur la Rétine, diſoit-il, l'Ame „ voit: Je ne ſai rien de plus (ſi ce „ n'eſt des Syſtèmes,) ſur tous les „ ſens, dont je me fais gloire d'ignorer l'action ultérieure & immédiate."

SI telle eſt la pénétration de l'Eſprit humain dans ceux qui l'ont portée le plus loin, ô que l'Homme a bien ſujet de s'enorgueillir!

ENFIN peu m'importent tous les Syſtèmes; il eſt facile de ſe conſoler d'une ignorance que les ſeuls ignorans n'avouënt point. Je plaide pour l'Ame de mes frères; & pourvû que ce ſoit elle qui voie, & non le Corps, c'eſt tout ce que je demande; car ce qui ſe dit d'un ſens, eſt auſſi applicable à tous les autres, que ce qui ſe dit des Animaux, l'eſt mutuellement à l'Homme. Or Ariſtote m'accorde cette grande vérité, lui qui n'eſt pas accuſé de favoriſer le Spiritualiſme. Tant mieux! Plus de diſpute; j'ai trouvé le point fixe, d'où je vais partir pour dépouïller des Organes injuſtement élevés ſur les débris

bris du Principe qui les anime, & détrôner pour jamais le Tyran uſurpateur de l'Empire de l'Ame; c'eſt la *matière*, à laquelle il eſt tems de faire ſuccéder *l'Eſprit*.

TOUT le domaine de notre vaſte entendement vient d'être réduit à un ſeul principe par un jeune Philoſophe que je mets autant au-deſſus de Locke, que celui-ci au-deſſus de Descarres, de Mallebranche, de Leibnitz, de Wolff &c. Ce principe s'appelle Perception, & il naît de la ſenſation qui ſe fait dans le Cerveau.

C'EST une choſe aſſés ſingulière, qu'après avoir nié la propagation de l'impreſſion des ſens jusqu'au Cerveau, j'admette cependant ce qui la ſuppoſe; mais Tralles vous l'avouëra; nous autres Auteurs, Gens diſtraits, nous perdons de vuë nos Principes; nous accordons ce que nous avons nié; nous nions ce que nous avons accordé; & comme les Aſtronomes ne s'étonnent pas d'une erreur de quelques milliers de lieuës dans leurs Calculs de la diſtance des Planètes, ſuivant Mr. de Fontenelle, une douzaine de contradictions nous ſemblent une bagatelle, tant l'art eſt difficile!

Au fond ne vaut-il pas mieux rendre enfin justice à la vérité, que de s'opiniatrer, comme un fot, contr'elle? Oui, le changement que l'action des corps externes occasionne dans les Nerfs des Organes sensitifs, est porté par ces tuiaux au Cerveau, qui éprouve, en conséquence du nouveau mouvement qu'il reçoit, une modification nouvelle; & par elle, une nouvelle façon de sentir, à laquelle on a donné le nom de *sensation*. Ce que portent les Nerfs ébranlés, n'en est que la matière, ou la cause matérielle. Otez cette sensation, comme dans tous les cas, où ce qui alloit la produire, est arrêté en chemin, comme par d'insurmontables *Ganglions*; vous n'aurez point de perception, l'Ame n'apercevra pas plus, que ne sentira le Cerveau.

AINSI en faisant l'exposition de cette nouvelle Doctrine, demandons grace pour tant de paroles perduës: à condition cependant qu'il nous sera permis de ne pas dire des choses à l'avenir. Car qui en dit? Dans cette Idée nous suivrons le célèbre Commentateur de Leibnitz.

LES sensations forment ce que Wolff appelle les *Idées matérielles*; les per-

perceptions forment les *Idées ſenſitives*. Les Idées matérielles ſont naître les idées ſenſitives, & reciproquement celles-ci donnent lieu à la génération de celles-là.

TEL ſentiment, telle perception répond donc toujours à telle ſenſation; & telle ſenſation à tel ſentiment; de-ſorte que la même diſpoſition phyſique du Cerveau produit toûjours les mêmes idées, ou la même diſpoſition Métaphyſique dans l'Ame. Vous croirez peut-être que cette perpétuelle coëxiſtence & identité entre ces deux fabriques d'idées corporelles & incorporelles, eſt un vrai Matérialisme? Point du tout. Wolff vous aſſurera que cela n'empêche pas leur diſtinction eſſentielle; que les premières ſont Enfans de la Chair & du ſang; tandis que les ſecondes plus ſublimes, s'élevent à l'Etre, auquel elles appartiennent, l'Eſprit pur. D'où il s'enſuit que les unes ne ſont que des cauſes accidentelles ou occaſionnelles, mais nullement eſſentielles ou abſoluës, des autres.

MAIS pour former ces idées matérielles, Wolff a dû admettre cette propagation jusqu'au Cerveau, des im-

impreſſions produites par les corps externes ſur les Organes ſenſitifs; auſſi ne s'y eſt-il pas refuſé. Il conſent que les Nerfs ſoient ébranlés juſqu'à leur Origine; & c'eſt la nouvelle modification produite par cet ébranlement, qu'il a jugé à propos d'appeller *Idées matérielles:* mais il ne veut pas qu'elles demeurent plus long-tems tracées dans le Viſcére de l'Ame, que Tralles les Images des objets repréſentés ſur la Rétine. Il veut encore que les idées ſenſitives aient le même ſort, qu'elles s'éclipſent, quand l'attention ceſſe d'être appliquée à ces perceptions; que l'Ame les perde de vuë, & ne puiſſe enfin ſe les rappeller que par la Mémoire, par l'Imagination, ou par une cauſe ou diſpoſition interne corporelle, tout-à-fait ſemblable à celle qui avoit originairement occaſionné ces perceptions. Voici comment cela peut mieux, dit-on, ſe concevoir. Quoique ces deux genres ſi différens d'Idées ne ſoient point *actu*, ni dans le Cerveau, ni dans l'Ame, elles ſont cependant *potentiellement*, comme parle notre Docteur, dans ces deux ſubſtances; de manière que, *poſitis ponendis*, elles pourront s'exci-

citer & s'engendrer tour à tour. Telle cauſe externe, je le ſuppoſe, aura fait naître telle ſenſation; telle cauſe interne corporelle aura enſuite la même vertu: mais la même Idée matérielle, comme on l'a dit, réveille toûjours le même ſentiment de l'Ame, qu'elle a une fois produit, comme ce ſentiment donne lieu à la ſenſation dont il eſt émané. Ce qui eſt toûjours vrai, ſoit que l'Idée ſenſitive naiſſe de l'Idée matérielle, ou des cauſes incorporelles dont j'ai fait mention.

TEL eſt ce flux & reflux continuel de mouvemens, de ſenſations, & de penſées, qui ſe répondent ſi parfaitement, qu'un Géomètre ne manqueroit pas de dire qu'il eſt clair que l'Ame eſt au corps, ce que le corps eſt à l'Ame, & réciproquement, dans la plus grande exactitude. Mais les Idées raiſonnables, ſpirituelles, réfléchies, ſont ſans doute auſſi intimément liées aux ſenſitives, que celles-ci le ſont aux Matérielles. On obſerve par-tout la même chaîne & les mêmes dépendances. Le Cerveau reçoit-il une nouvelle impreſſion? Nouvelle Idée dans l'Ame. Celle-ci s'affecte-t-il d'une nou-

nouvelle Idée ? Non ſeulement il en réſulte les mêmes mouvemens & les mêmes ſenſations dans le Corps ; mais ſi cette affection eſt profonde, l'attention s'en mêle ; c'eſt elle qui la conſidère, l'examine, la retourne. Alors elle prend le nom de Réflexion, faculté de l'Ame qui ſert à combiner un ſentiment & tous ſes rapports, avec une infinité d'autres qui ſe repréſentent par les cauſes ſpirituelles, ou corporelles, dont on a parlé. C'eſt ainſi que l'Ame n'a qu'à ſe replier en quelque ſorte ſur elle-même pour exercer ſes plus brillantes facultés, les étendre, montrer du génie, de la force, de la ſagacité ; ſemblable à un rayon qui ne ſe réfléchit point, ſans devenir plus actif ; ou, ſi l'on veut, à une Draperie qu'un heureux pli du Peintre ou du Graveur embellit.

LAISSONS l'Hypothèſe des Perceptions Wolffiennes, déjà donnée dans tant d'Ouvrages, & particuliérement en peu de mots dans *l'Hiſtoire Naturelle de l'Ame*. Quelque plaiſante qu'elle ſoit, il ſera encore plus agréable, de contempler le merveilleux concert du Corps & de l'Ame dans la mutuelle Génération de leurs

goûts

goûts & de leurs Idées ; & c'eſt un Apologue Original, de je ne ſai quel Auteur badin, qui va nous donner ce petit divertiſſement Philoſophique. Le Cerveau parle le premier, & l'Ame répond.

D. „ Comment trouvez-vous le ſucre ?
R. „ Comme vous, doux.
D. „ Le Jus de Citron ?
R. „ Acide.
D. „ L'Eſprit de Vitriol ?
R. „ Beaucoup plus acide.
D. „ Le Quinquina ?
R. „ Amer.
D. „ Le ſel marin, &c.
R. „ Sottes queſtions ! Comme vous, „ encore une fois, & toûjours „ comme vous. Depuis que j'ai „ perdu les *Idées innées*, & les „ belles prérogatives dont Des„ cartes & Staahl m'avoient ſi „ généreuſement gratifiée, êtes„ vous à ſavoir que je ne re„ çois rien que de vous, & „ que vous ne recevez rien que „ de moi ; que je ne me gou„ verne que par vos volon„ tés, comme vous ne vous „ réglez que ſur les miennes. „ Ainſi donc point de diſpute & „ grand

„ grand ſilence, nous ſommes
„ faits pour être toûjours d'ac-
„ cord. Les Préjugés ſeuls pou-
„ voient mettre le Divorce, où
„ ſont naturellement la complai-
„ ſance & les mêmes penchans."

RIEN de plus juſte, rien de plus ſenſé, rien de plus conforme au vrai, que ces réponſes de l'Ame. Il étoit difficile de mieux *peindre*, quoiqu'en riant, le commerce intime des deux Subſtances, & la Génération réciproque des Idées de l'Ame par celles du Corps: *Ridendo dicere verum, quid vetat*? En effet chacun n'a qu'à rentrer en ſoi, pour ſentir que l'Ame n'eſt pas plus contredite par le Cerveau, tout groſſier qu'il paroît, que lui-même ne l'eſt par l'Ame, beaucoup plus polie. Mêmes ſenſations, toutes choſes égales, mêmes Goûts des deux parts, mêmes Opinions, même façon de ſentir & de penſer. Si l'Ame en change avec le Corps, le Corps en change avec l'Ame. Enfin l'imitation eſt ſi parfaite, qu'on peut dire que c'eſt une vraie ſingerie, ou une vraie Comédie qui ſe joue dans le Cerveau, ſoit qu'on rêve, ſoit qu'on veille, ſans qu'on puiſſe décider lequel du Corps & de l'Ame

a été le premier Acteur, ou, ſi l'on veut, le premier Singe, parce qu'on ne ſait lequel des deux a commencé le premier. Et c'eſt apparemment ce qui aura jetté dans le Matérialisme, tous ces petits Philoſophes qui ne jugent que ſur l'écorce des choſes.

N'OUTRONS rien : quelqu'unis & intimément liés que ſoient entr'eux l'Ame & le Cerveau, leur bonne intelligence ne dure pas toûjours. C'eſt comme en Mariage le ménage va mal, quand les cœurs ſont mal aſſortis. Deux Chiens pris enſemble, ne tirent pas plus chacun de ſon côté, qu'une pauvre Ame timorée par le ſcrupule, & des Nerf, qui, ſi on les laiſſoit faire, imaginent qu'ils auroient bien du plaiſir à le braver. De là, de cette ſource empoiſonnée, toutes ces contrarietés qui ont fait imaginer pluſieurs Ames aux Philoſophes embaraſſés de deviner l'Enigme de l'Homme, de là ces peines & ces combats, ſi flatteurs pour la Raiſon & pour la vertu, quand elles peuvent par hazard faire pancher la balance de leur coté & remporter la victoire.

PLUS l'Education eſt contraire à la Nature, plus il en réſulte dans le

courant de la Vie d'incompatibilité entre les deux substances. La vaincre, cette contrariété, c'est le triomphe de l'Homme, qui seul a ce pouvoir, comme je le dirai plus au long, lorsque j'aurai occasion de faire sentir combien l'Homme, tout Animal qu'il est, est cependant au-dessus de tous les Animaux. Je ne négligerai pas de dire en passant qu'il y a eu des Philosophes, qui ont singulièrement expliqué cette bizarre contradiction de l'Homme avec lui-même; c'est par la mépriſe des Ames, qui se trompant de porte, entrent dans les corps qui ne leur conviennent pas, & laissent là ceux qui leur étoient destinés. Ce sont ces étourdies, dit-on, qui font les Gens distraits, ceux qui prennent la femme d'autrui pour la leur, ceux qui sifflent, chantent, dansent, ou tournent le dos, au moment même qu'on répond aux questions qu'ils viennent de faire. Si cela étoit, l'Ame d'un Poëte pourroit bien ne pas s'accommoder de ces mépriſes; elle ne se trouveroit pas à l'aise, ni tranquille, dans un sang bouillant & courageux. Toûjours inquiéte & en proye aux plus grandes anxietés, elle n'auroit d'autre ressource que cel-

celle des Plantes transplantées ; car alors dégénérer, c'eſt acquérir. Mais le ſang auroit-il tant d'influence ſur l'Ame ? Il n'y a qu'un Médecin qui puiſſe ſoutenir ce Paradoxe. *Tres Medici, duo Athei.* Wolff n'a pas été la dupe de leur Matérialiſme le mieux masqué.

METTONS un vernis ſérieux ſur ce badinage ; & puiſque nous en ſommes à l'entrée de l'Ame dans les corps animés, & que cela nous conduit naturellement au Myſtère de l'union des Subſtances, faiſons ici quelques queſtions à ce ſujet avec toute la modeſtie qui nous convient.

L'AME ſeroit-elle attirée dans les Corps des Animaux, du ſein de la Divinité, dont Platon, enchanté de la beauté de la ſienne, a voulu qu'elle fît portion ? Y ſeroit-elle attirée, comme une Planète l'eſt par une autre Planète ? Seroit-ce par ſa propre impulſion, plutôt que par attraction ? Seroit-ce par un mouvement machinal, qu'elle ſeroit portée vers nous, ou par ce mouvement de pitié, de compaſſion, ou d'humanité qui nous engage à montrer le chemin à un malheureux qui s'égare ? Auroit-elle deſcendu du Ciel ſur la Terre, pour

tiques, quoique les yeux armés des plus excellens microcoſpes n'aient jamais pû voir, ni toute l'induſtrie Anatomique découvrir, ni ce ſubtil fluide, ni le dedans des tuiaux qu'il parcourt avec la vivacité de la lumiére. Ces Eſprits qu'on admet, quoiqu'inviſibles, tandis que tant de *libertins* ne croient point à l'Ame, parce qu'elle ne tombe pas ſous les ſens ; ces Eſprits, dis-je, ſont originairement une production du plus pur ſang de l'Animal, de celui qui monte au Cerveau, tandis qu'il eſt néceſſaire que le plus épais deſcende ; c'eſt ce ſang vif & mobile qui les donne à filtrer ; ils paſſent de la ſubſtance Corticale dans la Médullaire, enſuite dans la Moëlle allongée, dans celle de l'Epine, & enfin dans les Nerfs qui en partent, pour aller, inviſiblement gros d'Eſprits, porter avec eux le ſentiment & la vie dans toutes les parties du Corps.

ARRIVÉS aux Muſcles, ces Nerfs s'inſinuënt dans leur maſſe, s'y diſtribuënt par-tout, & s'y ramifient, juſqu'à s'y perdre enfin. On ne peut plus les ſuivre, ils ſe dérobent aux meilleures loupes, aux plus ſubtiles injections ; il n'y point d'art connu pour

pour les débrouiller & les découvrir; on ne fait, & vraiſemblablement on ignorera toûjours ce qu'ils deviennent. Mais comme tout ce qui prend vie dans les Animaux ſent la moindre piqueure, il eſt probable que ces Organes du mouvement & du ſentiment, ou ſe changent en fibres grêles muſculeuſes, (qui alors ſeroient conſéquemment une vraie prolongation des Nerfs, comme les Poils,) ou pénétrent tellement ces fibres, & s'entrelacent ſi bien avec elles, qu'il n'eſt pas poſſible de trouver un ſeul point dans un muſcle, dont le ſentiment ne manifeſte pas la préſence, ou le mêlange du Nerf; & c'eſt auſſi à peu près ce que penſent les Anatomiſtes les plus Sceptiques. Je n'en connois point qui le ſoient plus que le célébre Auteur de ces Planches immortelles, qui ont rejetté dans l'oubli celles-là mêmes qu'il en avoit ſi ſavamment tirées.

TELLE eſt la force qui contracte les Muſcles, & le chemin que la volonté, & ſouvent à la vérité la Machine même, lui fait faire. On juge aiſément que ce chemin étant libre & ouvert depuis le commencement juſqu'à la fin, on juge, dis-je,

que le suc nerveux peut sans nul délai, & même sans aucun intervalle de tems sensible, se rendre, dès que l'Ame commande, aux parties qu'on veut remuer.

CETTE force, comme on voit, ne peut être soupçonnée d'être inhérente au corps des Muscles; elle leur est tout à fait étrangère, & n'a rien de commun avec celle qui leur est propre; mais l'une sert à exciter l'autre, il ne lui faut qu'un instant pour aller à elle, & voler à son secours.

TELLE est la facilité que les deux puissances du corps ont de se joindre & de se réünir, pour faire, suivant le langage de l'Ecole, un *Aggrégat* de forces composées de celle qui est infiniment mobile, & de celle qui est absolument immobile par raport aux Parties où elle réside.

RIEN n'étoit plus nécessaire que cette prompte réünion, pour favoriser ce grand Agent des corps animés, cet Archée, (*Archæus faber*) à qui le sentiment doit son existence, comme au sentiment la pensée, je veux dire le mouvement. Certainement l'une sans l'autre n'eût pû produire tant d'effet, sur tout celle du Pa-

Parenchyme, qui eſt la plus foible. Effectivement qu'eſt-ce que la Contraction ſpontanée, ſans les ſecours vitaux? Et ceux-ci à leur tour remüeroient-ils ſi puiſſamment de telles Machines, s'ils ne les trouvoient toûjours prêtes à être miſes en branle par cette force motrice, par ce reſſort innè, ſi univerſellement répandu par-tout, qu'il eſt difficile de dire où il n'eſt pas, & même où il ne ſe manifeſte pas par des effets ſenſibles, même après la mort, même en des parties détachées du Corps, & coupées par morceaux. Le feu qui fait durer plus long-tems la contraction du Cœur de la grénoüille, mis ſur une Aſſiette chauffée, ſeroit-il le principe moteur dont nous parlons? L'Electricité ne rendroit-elle point plauſible cette nouvelle conjecture?

QUOIQU'IL en ſoit, pour revenir aux Eſprits Animaux, ce fluide imperceptible qui ſemble émaner de la volonté, comme de ſa ſource, pour être transmis par tant de ruiſſeaux aux Organes du Mouvement, eſt prouvé par la néceſſité de l'intégrité des Nerfs pour l'uſage ou l'exécution des mouvemens volontaires;

car ſi les autres canaux, j'entens ceux qui ſe rendent aux muſcles qu'on veut faire agir, ſont liés, coupés, ou bouchés, l'Ame déſire & commande vainement; ces Parties ſont immobiles, jusqu'à ce que ces tuiaux & leurs ſucs ſoient remis en liberté: mais alors le mouvement, ou le ſentiment, ou l'un & l'autre, renaiſſent ſur le champ dans la Partie qui en étoit privée.

PUISQU'IL eſt vraiſemblable que chaque dernier filet nerveux s'abouche avec chacune des prémières fibres muſculeuſes, dans leſquelles peut-être chaque filet dégénère, on pourroit conclure que les Eſprits Animaux paſſant de cette extrémité du Nerf qui les porte, dans toutes les fibres du muſcle, ſont eux-mêmes cette force générale de la vie, dont je parle, & qu'en ſe joignant à celle de chaque partie ſolide, elle en augmente, comme je l'ai dit, les Reſſorts: Reſſorts d'autant plus foibles, que la Vie eſt moins forte, puiſqu'ils diminuent & ſemblent ſe retirer avec elle.

VOUS ſeriez curieux de ſavoir par quel Mécanisme un fluide auſſi fin, auſſi délié, peut venir à bout de rap-

pro-

procher les Elémens des fibres, de gonfler de ſi gros muſcles, & de contracter vigoureuſement de ſi puiſſans Corps. J'avouë que mon Ame ſe perd, où mes yeux ne voyent goutte; Mais vous avez Bernouilli, Bellini, tant d'autres, & ſur-tout Boreli, qui vous diront, ſi vous aimez les Romans philoſophiques, ce qu'ils ont ingénieuſement rêvé à ce ſujet.

POUR moi je me contenterai d'obſerver que la cauſe Phyſique de la contraction des muſcles n'eſt d'elle-même que le premier effet d'une cauſe Métaphyſique, qui eſt la volonté. Le moyen de faire au Cerveau l'honneur de le regarder comme le premier Moteur des Eſprits! C'eſt l'élever ſur les débris de l'Ame, & lui faire uſurper ſes droits. Il y a long-tems que *le Cœur de Baglivi* ne bat plus, ſi ce n'eſt dans ſa tête. Il faudroit que la dure-mère fût capable de bien autre choſe que de coups de Piſton. Il n'y a pas juſqu'aux artéres du Cerveaux, qui ne ſoyent très peu muſculeuſes: ce qui fait, comme on l'a inſinué, qu'elles ont peu d'élaſticité. Et quand elles en auroient davantage, en conſcience a-t-on jamais mis l'Ame dans les muſcles?

Le Cerveau doit tout jusqu'à la ſécrétion de ſes Eſprits, à l'action du Cœur. Voulez-vous que ce ſoit ce Viſcère qui les envoie dans les muſcles au gré d'une volonté qu'il n'a pas; car il eſt décidé par des Sillogiſmes en forme, malgré Locke, & tous ſes partiſans, que la matière ne peut vouloir? Tous les mouvemens répondront à la fois à la Syſtole du Cœur; il n'y aura plus de diſtinction entre les volontaires & les involontaires, ils ſe feront tous enſemble avec la même parfaite égalité, ou plutôt il n'y en aura point de la premiére eſpèce; ils ſeront tous *Spontanés*, comme ceux d'une vraie Machine à reſſorts. Or quoi de plus humiliant? Nous ne ſerions tous que des Machines à figure humaine. Fort bien, Tralles! *optime argutiſti.*

RECONNOISSONS dans la volonté un empire que ne peut avoir le Cerveau. Celui-ci ne nous offre que bouë, fange, & matière. Celle-là remuë à ſon gré une infinité de muſcles: Elle ouvre, ferme les Sphincters, ſuſpend, accélére, peut-être étouffe la reſpiration dans ceux qui n'ont point d'autres armes pour ſe ſouſtraire au trop peſant fardeau de

la vie; elle donne des défaillances, des extases, des convulsions, & enfante en un mot tous ces Miracles qu'une Imagination vive & *Follarde* rend plus faciles qu'on ne croit.

LA volonté seroit-elle donc matérielle, parce qu'elle agit ainsi sur une matière aussi déliée que celle des Esprits?

DE tels prodiges pourroient-ils être rejettés sur l'activité d'Elémens aussi grossiers que le sont les plus subtiles molécules de nos Corps? La volonté d'un autre côté, seroit-elle dans le Cerveau, sans lui appartenir, sans en faire partie? Quoiqu'il en soit, elle est tout-à-fait distincte du viscère qu'elle habite; c'est un illustre étranger dans une vilaine prison.

MAIS voici une preuve nouvelle de la Spiritualité de la moitié de notre Etre; je la crois tellement sans replique, que je défie tous les Matérialistes d'y répondre. Vive Dieu! Quel Dilemme!

IL n'y a dans tous les Corps animés que solides & fluides; les uns se raréfient par des frottemens continuels qui les usent & les consument. Les autres laissent sans cesse évaporer leurs particules aqueuses, leurs prin-

principes les plus mobiles & les plus volatils, avec ceux que la Circulation a détachés des vaiſſeaux: Tout tranſpire enſemble, & tout ſe répare de même, (avec uſure, ou ſurcroît jusqu'à un certain âge,) par le merveilleux ouvrage de la nutrition.

A préſent, dites-moi, je vous prie, où vous voulez mettre la volonté. Sera-ce dans ce qui ſe ratisſe, ou dans ce qui s'évapore? La ferez vous galopper dans nos veines, & courir comme une folle avec nos liqueurs? Direz-vous que tranquillement aſſiſe ſur ſon trône médullaire, ſans participer en rien à ce qui arrive au Corps, elle voit du haut de ſa grandeur les orages ſe former dans les vaiſſeaux, comme on entend gronder le tonnerre ſous ſes piés du haut des Pirénées? Vous n'oſez ſoutenir une ſi étrange opinion! Donc l'Ame eſt diſtincte du Corps. Donc elle habite quelque part hors du Corps. Où? Dieu le ſait, & les Leibnitziens. C'eſt ainſi que nous autres Spiritualiſtes, quoique aſſés fermes & même opiniâtres, chantons quelquefois la Palinodie.

NON encore une fois, non, la volonté ne peut être corporelle. Con-

ce-

cevez-vous que le Corps, ou quelque partie privilegiée de ce Corps, (que vous connoiſſez ſi bien,) puiſſe tantôt vouloir & tantôt ne pas vouloir? Concevez-vous matériel, ce qui envoie, tantôt plus, & tantôt moins d'Eſprits, & tantôt point du tout; ce qui les ſuſpend, les fait marcher, courir, voler, ou s'arrêter au gré de ſes deſirs? Rendez-vous donc au *Spiritualisme*, à la vûë de l'abſurdité du Syſtême contraire. Quelle ſimplicité, pour ne pas dire quelle folie, de croire avec Lucréce, que rien ne peut agir ſur un Corps que ce qui eſt Corps! La volonté étant une partie de l'Ame, eſt inconteſtablement ſpirituelle, comme ſon tout; & cependant elle agit viſiblement ſur ces Corpuſcules déliés qui ont la mobilité, non du vif argent, non de la *matière ſubtile*, mais de l'Ether & du feu. Et il faut bien que cela ſoit, puiſque c'eſt elle qui les détermine, qui les met en marche & leur enſeigne juſqu'au chemin par où ils doivent paſſer . . . Mais écoutons nos adverſaires.

„ COMMENT la volonté peut-elle agir ſur le corps? Quelle priſe „ a-t-elle ſur les Eſprits Animaux?

„ Quels

„ Quels ſont les moyens dont l'Ame
„ ſe ſert pour faire exécuter ſes vo-
„ lontés ?

„ POURQUOI le chagrin reſſer-
„ rant le Diamètre des vaiſſeaux, y
„ fait-il croupir la lie des fluides
„ deſſéchés ; d'où naiſſent les ob-
„ ſtructions de l'Imagination, le dé-
„ lire ſans fiévre ſur un certain ob-
„ jet ; les ris, les pleurs, qui ſe ſuc-
„ cédent tour à tour, & enfin la
„ plus nombreuſe & la plus bizarre
„ cohorte d'accidens hypochondria-
„ ques ; tandis que la joie fouëtte le
„ ſang, comme le libre cours de
„ tous les fluides fait circuler la joie,
„ non ſeulement dans les veines de
„ l'homme gai, mais la fait paſſer
„ par communication dans le cer-
„ cle le plus ſérieux ? Pourquoi les
„ paſſions ſi foibles dans les uns, ſi
„ violentes dans les autres, laiſſent-
„ elles ici le Corps & l'Ame en paix,
„ pour les tourmenter là ? Pourquoi
„ l'irritation de la *Paire vague & du*
„ *Nerf intercoſtal*, communs aux in-
„ teſtins & au cœur, allumant la fié-
„ vre, met-elle en ſi grand déſordre
„ le Corps & l'Ame ? Quel eſt l'em-
„ pire des Véſicules ſéminales trop
„ pleines ! Toute l'œconomie des

„ deux

„ deux substances en est bouleverſée. Un coup violent sur la tête „ jette l'Ame la plus ferme en Apoplexie. Elle ne peut pas plus „ s'empêcher de voir jaune dans l'Iétère, que le Soleil rouge, au travers du verre ainsi coloré, fait exprès pour pouvoir impunément „ regarder ce bel Astre. Enfin, si „ telle est l'absolue néceſſité des sens, „ du Cerveau, de telle ou telle autre disposition Physique, pour produire les Idées liées à cet arrangement d'Organes; si ce qui bouleverse la Circulation & le Cerveau, „ bouleverse l'Ame *quant & quant*, „ comme dit Montagne; pourquoi „ recourir à un Etre, qui paroit *de raiſon*, pour expliquer ce qui est „ inexplicable hors du Matérialisme? „ &c."

RIEN de plus aiſé que de répondre, s'il ne l'étoit encore plus d'interroger. Que voulez-vous que je vous dise? Vous savez déjà tout le miſtère. Telle est l'union de l'Ame & du Corps, & nous sommes ainsi faits. Voilà toutes les difficultés tranchées d'un seul mot.

MAIS le moyen de ne pas s'écrier avec St. Paul, O *Altitudo!* à la vue de

impuiſſant & perclus. La volonté, la préſence d'Eſprit, le ſang froid, la liberté même ne ſe ſoutiennent & ne brillent-elles pas, avec plus ou moins d'éclat, au travers de tous ces nuages que forment les maladies, les paſſions, ou l'adverſité? Quelle gayeté dans Scarron! Quel courage dans ces Ames ſublimes, dont la force, loin de s'énerver, redouble par les obſtacles! Au lieu de ſuccomber au chagrin qui tuë les autres, chez elles, la raiſon a bientôt fait l'ouvrage du tems.

SI la volonté eſt eſclave, c'eſt moins du Corps que de la Raiſon; mais elle ne ſubit ce joug, que pour faire honneur à nôtre hiſtoire, & relever la grandeur & la Majeſté de l'Homme.

LA Volonté qui commande à tant d'Organes, eſt en effet quelquefois ſoumiſe elle-même à la raiſon, qui lui fait haïr en Mère ſage, ce qu'elle déſiroit en fille indiſcréte.

QUOI de plus beau, que de voir cette puiſſante Maîtreſſe, qui ſemble tenir l'Homme & tous les Animaux par la bride, en reconnoître une à ſon tour, plus deſpotique encore & bien plus ſage; car c'eſt elle qui, com-

comme un autre Mentor, lui montre le précipice à côté des fleurs; les regrets & les remords à la ſuite de la volupté, & lui fait ſentir comme d'un ſeul regard tout le danger, le vice, ou le crime qu'il y a de vouloir ce qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

O Animaux! quoique je ſois ici vôtre Apologiſte, que je vous trouve inférieurs & ſubordonnés à l'Eſpéce humaine? Soumis à une fatalité Stoïque, vôtre Inſtinct n'a point été redreſſé, comme le nôtre, changé en raiſon, comme une terre s'améliore, à force de culture. Vous voulez toûjours ce qu'une fois vous avez voulu. Fidéles & conſtans, vous avez toûjours, poſées les mêmes circonſtances, les mêmes goûts pour les objets qui vous plaiſent. C'eſt qu'un vil plaiſir détermine tous vos ſentimens, votre Ame n'aiant point été élevée à la connoiſſance de ces heureux principes, qui font rougir les gens bien nés, non ſeulement d'une volupté, mais d'un déſir, ou même du moindre appétit qui les flate: c'eſt que vous n'avez pas la plus légére Idée de cette vertu, qui *tiroit* ſi joliment *l'oreille* de Seneque. Sem-

bla-

blable à l'enfant courageux qui donne, ſans le ſavoir, des coups de piés à la mère qui le porte & le nourrit, nôtre Ame ne regimbe pas moins dans ſa Matrice, avec une agréable *conſcience*, contre ce qui la délecte le plus.

D'où vient cette différence entre l'Inſtinct des Animaux & la Raiſon humaine? C'eſt que nous pouvons juger des choſes en elles-mêmes; leur Eſſence & leur mérite nous ſont trop connus, pour être, dans tous les âges de la vie, eſclaves & dupes de leurs illuſions, au lieu que les bêtes n'ont la faculté de juger que ſur un rapport, que le Père Malebranche a décidé toujours trompeur. Comment ſeroient-elles capables de ſentir ce ſingulier prurit de l'Amour propre, ce noble aiguillon de la vertu, qui nous éleve au faîte de l'Art ſur les débris de la Nature? Ce ſont de vraies machines, bornées à ſuivre pas à pas cette Nature, dont le torrent les entraîne irréſiſtiblement, ſemblables à de legères chaloupes ſans pilote & ſans avirons, abandonnées au gré des vents & des flots. Enfin faute d'une brillante éducation, dont elles ne ſont point ſuſceptibles, elles

ſont

ſont dépourvuës de ce rafinement d'Eſprit & de Raiſon, qui nous fait orgueilleuſement fuïr & haïr ce que notre volonté eût naturellement cherché & deſiré; qui nous fait ſiffler & dédaigner ce qu'applaudit & appéte toute la Nature.

Je me ſuis livré d'autant plus volontiers à ces réfléxions, que je n'ai prétendu à aucuns égards mettre les Animaux au niveau de l'Homme. Si je leur ai donné la même échelle, c'eſt avec moins de dégrés; en ſorte que je n'accorde volontiers que les Animaux montent avec plus de ſûreté & d'un pas plus ferme, que pour nier qu'ils s'élevent auſſi haut que nous. Telle eſt auſſi l'opinion de l'Auteur de *l'Homme Plante*, que Tralles propoſe ſi plaiſamment, comme un Modéle de ſageſſe & de jugement, à l'Auteur de *l'Homme Machine; tout Eſprit*, ſelon lui, *mais ſouvent ſans jugement & ſans raiſonnement, battant métaphoriquement la campagne, ſans rien dire, ni rien prouver.*

Il ne vous ſuffit pas que j'admette en mille endroits de cet ouvrage la ſupériorité de l'homme; vous voulez que je vous diſe ce que c'eſt que cette Ame qui nageoit jadis avec les

petites anguilles ſpermatiques, & que je vous marque exactement la différence qu'il y a entre la vôtre & celle des Animaux. Ah! ſi je connoiſſois auſſi bien leur Eſſence, que celle de la pluſpart des Docteurs qui en traitent! je ne vous la définirois pas, je vous la deſſinerois d'après nature. Mais hélas! mon Ame ne ſe connoît pas plus elle-même, qu'elle ne connoîtroit l'organe qui lui procure le plaiſir du ſpectacle enchanteur de l'Univers, s'il n'y avoit aucun miroir naturel ou artificiel. Car quelle Idée ſe forger de ce qu'on ne peut ſe repréſenter, faute d'image ſenſible! Pour imaginer, il faut colorer un fond, & détacher de ce fond par abſtraction des points d'une couleur qui en ſoit différente; ce qui ſe fait avec d'autant moins de fatigue, qu'elle eſt plus tranchante, comme lorſque j'imagine des cartes ſur un tapis verd. De là vient que les aveugles n'imaginent point, ils n'ont pas comme nous beſoin d'imagination, pour combiner. De là vient que nous prononçons ſans ceſſe, tous Philoſophes que nous ſommes, tant de noms dont nous n'avons aucune Idée; tels ſont ceux de ſubſtance, de ſupôt, de

de ſujet, (*ſubſtratum*,) & autres ſur lesquels on s'accorde ſi peu, que les uns prennent pour Subſtance, pour Nature, Etre ou Eſſence, ce que les autres ne prennent que pour Attribut, ou Mode. *Non ſemper calamo ludimus.* Voilà de quoi mettre Tralles en fureur.

QUOIQU'IL en ſoit, pour revenir à nos moutons, plus j'examine ce qui ſe paſſe dans les Animaux, plus je me perſuade qu'ils pourroient bien avoir deux Ames; l'une par laquelle ils ſentent, l'autre par laquelle ils penſent. Ce ſeroit trop ſimplifier les choſes, que d'en rien rabattre. Je ſai que Willis qui les a ſi adroitement fabriquées, ou miſes en œuvre, s'eſt très bien paſſé de la dernière, (de la plus belle trempe cependant,) pour expliquer non ſeulement toutes les opérations animales, mais la génération même de nos Idées? La raiſon en eſt que ces deux Ames, ſi diſtinctes de nom, n'en conſtituent qu'une ſeule en effet, de manière qu'il n'eſt pas ſurprenant qu'elles ſe reſſemblent plus parfaitement que les deux *Soſies* de Molière, ou les *Menechmes* de Renard.

MAIS ici tout eſt plein de prodi-

ges; on ne peut s'empêcher d'admirer, de quelque coté qu'on regarde. Quoique l'Ame ſenſitive & l'Ame raiſonnable ne faſſent qu'une ſeule & même ſubſtance, plus ou moins éclairée, plus ou moins intelligente ſelon les corps qu'elle habite, cependant la ſenſation qui appartient à la première, & la raiſon qui eſt le fruit de la ſeconde, ſont, à ce que dit Tralles, abſolument différentes l'une de l'autre. *Riſum teneatis amici.*

PROUVONS plus que jamais que l'Ame des Animaux eſt éloignée de celle de l'Homme *toto Cœlo.* L'une ne ſemble occupée que de ce qui peut nourrir ſon corps; l'autre peut s'élever au ſublime du ſtyle & des mœurs. Celle-là brille à peine comme l'Anneau de Saturne, ou comme des Etoiles de la dernière grandeur: celle-ci eſt un vrai Soleil, éclairant l'Univers, ſans ſe conſumer; Soleil de juſtice & d'équité, dont la vérité & la vertu ſont l'éternel aliment. L'Ame humaine ſe montre parmi les Animales, comme un Chêne parmi de foibles arbriſſeaux, ou plutôt comme un Homme qui penſe, toûjours neuf, toujours créateur, parmi ces Gens à mémoire, vils copiſtes, éternels Echos

chos du Parnaſſe, qui n'ont plus rien à dire, quand ils ont raconté tout ce qu'ils ont lû ou vû; ou parmi ces Pédans, dont la fade & ſtérile érudition ſe perd dans un fumier de citations.

QUELLE merveilleuſe docilité n'avons-nous pas? Quelle étonnante aptitude aux ſciences! Il ne nous faut pas plus de dix ou douze ans, pour apprendre à lire & à écrire; & dix ans encore ſuffiſent au dévelopement de la Raiſon. Il n'y a que le dépouïllement des préjugés de l'enfance qui trouve ordinairement trop court le reſte de la vie.

QUELLE différence de l'Homme aux Animaux! Leur inſtinct eſt trop précoce, c'eſt un fruit qui ne peut jamais meurir; ils ont en venant au monde presque tout l'eſprit qu'ils ont dans la force de l'âge: enfin ils n'ont point les organes de la parole: & quand ils les auroient, quel parti pourroient ils en tirer, puisque les plus ſpirituels d'entr'eux & les mieux élevés ne prononcent que des ſons qu'ils ne comprennent en aucune manière, & parlent toûjours, comme nous parlons ſouvent, ſans s'entendre, à moins que vous ne vouliez excepter le perroquet du Chevalier

Temple, que je ne puis voir ſans rire aggrégé à l'Humanité, par un Métaphyſicien qui croyoit à peine en Dieu.

MAIS ſoyons juſtes & impartiaux, & jugeons des Animaux, comme des Hommes. Quand j'en vois qui ne parlent point, on ne me perſuadera pas qu'une telle taciturnité ſoit de l'Eſprit, mais auſſi je ne pourrois être ſûr qu'ils en manquent. Les Animaux ne ſeroient-ils point de même que des gens ſpéculatifs, plus Raiſonnables que Raiſonneurs, & aimant beaucoup mieux ſe taire, que de dire une ſottiſe? Songeons que le plaiſir, le bien-être, leur propre conſervation eſt le but conſtant où tendent tous les reſſorts de leur Machine. Peut-être pour obtenir ce but naturel, n'ont-ils pas trop de toutes leurs facultés intellectuelles & de toute la circonſpection dont ils ſont capables. Je ne ſai donc s'ils ne garderoient point intérieurement, comme un thréſor dont il n'y a rien à perdre, rien à évaporer, toutes les penſées qui leur paſſent par la tête. Ce qu'il y a ſeulement de ſûr, c'eſt que ſi le langage des Animaux eſt ſans Idées, plus heureux en cela, non que les ſots, mais

mais que bien des gens d'Eſprit, leur conduite ne lui reſſemble pas. Nous faiſons le matin, pour ainſi dire, une *toilette d'Eſprit*, pour briller dans les feſtins & dans les cercles, & le ſoir nous faiſons une demarche, dont nous nous repentons ſouvent toute notre vie. L'Homme, Animal *Imaginatif*, ſeroit-il donc plus fait pour avoir de l'Eſprit, que de la Raiſon?

Passons maintenant à la diverſité des Ames dans chaque Genre, dans chaque Eſpéce, dans chaque individu: par-tout là, cette diverſité ſe manifeſte clairement tant chez les Brutes, que chez nous. En effet les Ames n'ont pas toutes la même extraction, ni les mêmes talens: Peu de nobleſſe, beaucoup de roture; beaucoup de baſſeſſe, peu de dignité & de grandeur; voilà ce qui ſe remarque communément.

Vous croyez détruire la différence individuelle des Ames dans chaque Eſpéce, parce que l'Anatomie n'en découvre aucune dans les corps qu'elles habitent, à ce que vous dites! mais par la raiſon même qu'on n'obſerveroit aucune variété (ce qui n'eſt pas,) dans les Cerveaux du Singe, du Bœuf, de l'Ane, du Chien, du Chat &c., plus les Ames de ces A-

nimaux différent par leurs facultés, & plus il s'enſuit qu'elles ne ſont point de la même trempe, ou de la même pâte. Du moins, ſi la même farine a été emploiée, elle n'a point été pétrie de la même façon, la doſe ou la qualité du levain n'a point été par-tout préciſement la même. Pardon, Tralles, ſi je parle métaphoriquement; je vois que c'eſt une lumière qui ne ſe réfléchit point juſqu'aux Commentateurs.

PRENEZ parmi tous les Animaux ceux qui doivent avoir le plus d'Eſprit, ſelon Mr. Ariet, Médecin de Montpellier, qui a pouſſé plus loin que perſonne l'Anatomie comparée du Cerveau; & je doute que ſur mille, vous en trouviez deux qui jouent mieux aux Echecs que le Singe dont parle Pline, ou auſſi bien de la Guitarre, que celui dont la Motte le Vayer fait mention, pour l'avoir vû dans Paris. On n'exige pas qu'ils en jouënt auſſi longtems que Tralles: les plus beaux talens ennuyent enfin.

NOUS n'avons pas tous la même induſtrie, la même docilité, ni la même pénétration. De là, la rareté du génie & la diverſité des talens dans

dans toute l'étenduë du même Régne. Mais ſi deux Animaux auſſi bien inſtruits & auſſi propres à l'être l'un que l'autre, ne font pas exactement les mêmes progrés, il eſt évident qu'il y a dans les Ames, comme dans les Corps, une variété eſſentielle. Leur docilité auroit véritablement les mêmes ſuccés, ſi leurs Ames étoient préciſement les mêmes. Certes nous ſerions témoins de bien d'autres prodiges, ſi l'excellence de la conſtruction & de l'éducation ſuffiſoit pour les opérer; & ceux qui ſont chargés de la dernière, n'auroient pas ſi ſouvent à ſe plaindre de la première. Les Eſprits les mieux cultivés ſouvent reſtent loin en arrière, tandis que ceux qu'on néglige, marchent à pas de géant, ſe diſtinguent, & font, comme en jouant, l'admiration des connoiſſeurs. Le Maitre retire alors un honneur dû tout entier à la Nature.

EN général les Eſprits vifs ont beau jeu : ils font bien du chemin en peu de tems, & cela eſt vrai partout.

POUSSONS plus loin la conſidération de la diverſité des Ames, & ne reſtraignons point aux Bêtes par

orgueil, les richeſſes & la magnificence du Créateur.

QUAND on conſidére tous le manége de certains végétaux, comme ils ſe placent, ſe préſentent, s'entortillent aux plantes voiſines, pour la conſervation & la multiplication réciproque, on n'oſe blamer les Anciens d'avoir libéralement accordé aux Végétaux une ſorte d'Inſtinct, qui leur ſuggère les moyens les plus propres pour ſe conſerver & perpétuer leur eſpéce. C'eſt auſſi ce que n'ont oſé faire quelques ſavans Botaniſtes. Pourquoi donc refuſer à ces pauvres Plantes ce qui leur eſt donné par des Gens qui doivent les connoitre, puisque ordinairement ils ne connoiſſent qu'elles ?

NON ſeulement les Plantes ont une Ame, & une Ame de leur fabrique, comme tous les Corps dont les opérations régulières nous étonnent; mais il y a une vraie différence dans les Ames Végétales, ainſi que dans la double claſſe des Ames Animales. Celui qui nie l'exiſtence des Ames Végétales, n'a qu'à nier auſſi celle des Léthargiques.

LES différences eſſentielles dont il s'agit ici, s'obſervent & ſont plus

où

ou moins grandes dans les Individus de chaque eſpèce. Rélatives auſſi dans chaque genre & d'une eſpèce à l'autre, elles ſont ſi exactement graduées, qu'un Auteur dont l'autorité ne peut être ſuſpecte, car c'eſt un Miniſtre du St. Evangile, ne fait pas difficulté de nous révéler que l'Ame humaine eſt à celle des Bêtes, ce que l'Ame des Anges eſt à la nôtre. Ainſi, pour laiſſer *l'Ame du monde*, Dieu, du haut de ce trône de feu, où l'ont placé les Alchymiſtes & les anciens Hébreux, regardant toutes les ſubſtances céleſtes qui l'environnent, comme l'impertinent Bouhours regarde un Allemand, rit de voir qu'un Ange ſe croit de l'Eſprit, tout Ange qu'il eſt; comme Voltaire, en liſant les jugemens de l'Abbé des Fontaines & les Vers de la Motte Houdart, de voir l'un s'ériger en Ariſtarque, & l'autre en Poëte.

QUI pourroit nombrer la multitude immenſe des Ames intermédiaires, qui ſe trouvent entre celles des plus ſimples Végétaux, & l'Homme de Génie. Il brille à l'autre extrémité. Apprécions cette étonnante variété, ſur celle des Corps; & je ne

crois pas qu'à ce compte nous risquions de nous tromper beaucoup.

S'IL y a de l'imbécillité dans l'Espèce humaine, & de l'Esprit parmi les Animaux ; si dans le Régne Végétal le bon grain n'est point sans yvraie, le régne minéral n'est pas moins mêlé, pas moins bigaré, que les deux autres. Comme il n'y a pas une feuille d'arbre, pas un grain de sable qui se ressemble, & que chaque Corps a, pour ainsi dire, sa Physionomie, il n'est point de minéral qui n'ait la sienne, & ne se distingue par quelque chose de celui qui a le plus d'affinité avec lui. Rien n'est pur dans l'Univers, ni le Feu, ni l'Air, ni l'Eau, ni la Terre ; comment n'y auroit-il pas beaucoup d'alliage, beaucoup d'ordures & de crudités dans les plus précieux Métaux ?

MAIS que dirons-nous de cette action par laquelle certains Fossiles se cherchent & s'attirent pour former, en s'unissant à leurs semblables, les masses les plus homogènes qu'il est possible ; & certains se repoussent, & semblent ne pouvoir se souffrir. Qu'on se moque tant qu'on voudra des *qualités occultes*, de la *Sympathie* & de l'*Antipathie*, elles sont ici fortement

ment marquées; les principes ſimilaires & hétérogénes ſemblent les faire naître à chaque inſtant. Enfin n'y auroit-il point de Minéraux Paraſites? L'Analogie ſeroit-elle concluante? Cette eſpèce n'eſt pas rare parmi nous.

Le moyen de n'être pas diſpoſé après cela, à accorder une Ame, quoique du dernier ordre, à des Corps qui croiſſent, & décroiſſent, ſuivant les mêmes loix phyſiques que ceux des autres Régnes.

Tout eſt donc plein d'Ames dans l'Univers. Il n'y a pas jusqu'aux huîtres qui ne ſoient attachés aux Rochers pour mieux paſſer leur vie, ſelon Mr. de Reaumur, à la contemplation des plus importantes vérités. Mais quelle fourmilière dans chaque corps animé, ſi chacun étoit compoſé d'autant de petits Animaux qu'il en faudroit pour former une chaîne, étenduë depuis le bout des doigts juſqu'à l'Ame, que leur mouvement ſucceſſif avertiroit en rétrogradant de ce qui ſe paſſeroit au dehors. Ceux qui ſont fort éloignés de croire qu'il ſoit démontré que la ſenſation ſe faſſe par les Nerfs, préfèreroient-ils cette derniére Hypothèſe?

MAIS, dit-on, les Pierres, les Rochers, les Métaux &c., ne paroiſſent point ſentir! Donc ces Corps ne ſentent point. Belle conſéquence! Dans l'Apoplexie parfaite, le Cerveau & tous les Nerfs brulés, déchirés, ſont auſſi inſenſibles que le diamant & le caillou: l'Ame y eſt encore cependant; ce *bel oiſeau* ne s'envole qu'à la mort. N'y auroit-il pas par hazard dans les Corps les plus ſimples un état qui ſeroit abſolument & conſtamment ſemblable à celui d'un Apoplectique? Les *Monades* ont des *perceptions ſécrètes*, dont la Nature a fait confidence aux Leibnitziens.

JE n'ai rien négligé, me ſemble, pour prouver ma Thèſe, ſi ce n'eſt l'hiſtoire tant de fois répétée de ces Opérations animales, qui font crier au prodige tous ces pénétrans ſcrutateurs de la Nature dont la Terre eſt couverte . . . Mais je me trompe, le plus ſolide Arcboutant manque à mon petit édifice; j'ai oublié les Sillogiſmes & les Argumens, dont les *Spiritualiſtes* ſe ſervent pour prouver que la matière eſt incapable de penſer. J'en demande pardon aux gens d'eſprit & de goût. Si cependant vous trouvez que vos Frères ne ſont

ſont pas mal rétablis dans les droits dont on les avoit injuſtement dépouillés, je croirai avoir rempli ma principale condition. Mon but n'étoit-il pas de faire voir que les Animaux avoient une Ame, & une Ame immatérielle? Or c'eſt ce que je me flatte d'avoir démontré. J'avouë que cette frappante Analogie qui ſe montre de toutes parts entre le Animaux & nous, m'avoit fait trembler. Sans cette conſolante vérité que j'ai découverte enfin, & pour laquelle j'éleve ici la voix, où en étions nous, hélas! nous autres bonnes Gens, qui en naiſſant, voulons bien naître, mais qui en mourant, ne voulons point mourir?

Ridiculum acri
Fortiùs ac melius magnas plerùmque ſecat res.

FIN.

ANTI-SENEQUE,

OU

DISCOURS

SUR LE

BONHEUR.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis avari!

Virg. Georg. L. IV.

DISCOURS
SUR LE
BONHEUR.

Les Philoſophes s'accordent ſur le Bonheur, comme ſur tout le reſte. Les uns le mettent en ce qu'il y a de plus ſale, & de plus impudent; on les reconnoit à ce front Cynique qui ne rougit jamais. Les autres le font conſiſter dans la Volupté, priſe en divers ſens : tantôt c'eſt la Volupté rafinée de l'Amour; tantôt la même Volupté, mais moderée, raiſonnable, aſſujettie, non aux luxurieux caprices d'une imagination irritée, mais aux ſeuls beſoins de

de la Nature: ici, c'eſt la Volupté de l'Eſprit attaché à la recherche, ou enchanté de la poſſeſſion de la Vérité; là enfin c'eſt le contentement de l'Eſprit, le motif & la fin de toutes nos actions, auquel Epicure a donné encore le nom de Volupté, nom dangereuſement équivoque, qui eſt cauſe que ſes Diſciples ont retiré de ſon Ecole un fruit bien différent de celui que ce grand Perſonnage avoit lieu d'en attendre. Quelques-uns ont mis le ſouverain Bien dans toutes les perfections de l'Eſprit & du Corps. L'Honneur & la Vertu le conſtituoient chez Zénon. Senèque, le plus illuſtre des Stoïciens, y a ajouté la connoiſſance de la Vérité, ſans dire expreſſément quelle Vérité.

VIVRE tranquille, ſans ambition, ſans déſir; uſer des richeſſes, & non en jouïr; les conſerver ſans inquiétude, les perdre ſans regret; les gouverner, au lieu d'en être Eſclave; n'être troublé, ni ému par aucune paſſion, ou plutôt n'en point avoir; être content dans la miſère, comme dans l'opulence; dans la douleur, comme dans le plaiſir; avoir une Ame forte & ſaine, dans un Corps foible & malade; n'avoir ni craintes, ni

ni frayeurs ; ſe dépouiller de toute inquiétude ; dédaigner le plaiſir & la Volupté ; conſentir d'avoir du plaiſir, comme d'être riche, ſans rechercher ces agrémens ; mépriſer la vie même : enfin arriver à la Vertu, par la connoiſſance de la Vérité ; voilà ce qui forme le ſouverain Bien de Sénèque, & des Stoïciens en général, & la parfaite Beatitude qui le ſuit.

QUE nous ſerons Anti Stoïciens ! Ces Philoſophes ſont ſéveres, triſtes, durs ; nous ſerons doux, gais, complaiſans. Toutes Ames, ils font abſtraction de leur Corps ; tout Corps, nous ferons abſtraction de notre Ame. Ils ſe montrent inacceſſibles au plaiſir & à la douleur ; nous nous ferons gloire de ſentir l'une & l'autre. S'évertuant au ſublime, ils s'élevent au-deſſus de tous les évenemens, & ne ſe croyent vraiment hommes, qu'autant qu'ils ceſſent de l'être. Nous, nous ne diſpoſerons point de ce qui nous gouverne ; nous ne commanderons point à nos ſenſations ; avouant leur empire & notre eſclavage, nous tâcherons de nous les rendre agréables, perſuadés que c'eſt là où gît le Bonheur de la vie : & enfin nous nous croirons d'autant plus

plus heureux, que nous ſerons plus Hommes, ou plus dignes de l'être, que nous ſentirons la Nature, l'Humanité, & toutes les vertus ſociales; nous n'en admettrons point d'autres, ni d'autre vie que celle-ci. D'où l'on voit que la chaîne des Vérités néceſſaires au Bonheur, ſera plus courte que celle d'Hegeſias, de Descartes, & de tant d'autres Philoſophes; que pour expliquer le méchanisme du Bonheur, nous ne conſulterons que la Nature & la Raiſon; les ſeuls Aſtres capables de nous éclairer, & de nous conduire, ſi nous ouvrons ſi bien notre Ame à leurs rayons, qu'elle ſoit abſolument fermée à tous ces miasmes empoiſonnés, qui forment comme l'Amoſphère du Fanatisme & du préjugé. Entrons en matière.

Nos organes ſont ſuſceptibles d'un ſentiment, ou d'une modification qui nous plaît, & nous fait aimer la vie. Si l'impreſſion de ce ſentiment eſt courte, c'eſt le plaiſir; plus longue, c'eſt la volupté: permanente, on a le Bonheur; c'eſt toujours la même ſenſation, qui ne diffère que par ſa durée & ſa vivacité; j'ajoute ce mot, parce qu'il n'y a point de ſouverain

Bien

Bien ſi exquis, que le grand plaiſir de l'Amour.

PLUS ce ſentiment eſt durable, délicieux, flatteur, & nullement interrompu ou troublé, plus on eſt Heureux.

PLUS il eſt court & vif, plus il tient de la nature & du plaiſir.

PLUS il eſt long & tranquille, plus il s'en éloigne, & s'approche du Bonheur.

PLUS l'Ame eſt inquiète, agitée, tourmentée, plus la félicité la fuit.

N'AVOIR ni crainte, ni déſirs, comme dit Senèque, c'eſt le Bonheur privatif, en ce que l'Ame eſt exemte de ce qui altère ſa tranquilité. Descartes veut qu'on ſache pourquoi on ne doit rien déſirer, ni craindre. Ces Raiſons, que notre Stoïcien a ſous-entenduës, rendent ſans doute l'Eſprit plus ferme, plus inébranlable; mais pourvû qu'on ne craigne rien, qu'importe que ce ſoit par vertu de Machine, ou de Philoſophie?

AVOIR tout à ſouhait, heureuſe organiſation, beauté, eſprit, graces, talens, honneurs, richeſſes, ſanté, plaiſirs, gloire, tel eſt le Bonheur réel & parfait.

IL ſuit de tous ces Aphorismes, que tout ce qui produit, entretient, nourrit, ou excite le ſentiment inné du Bien Etre, devient par conſéquent cauſe du Bonheur; & par cette raiſon, pour en ouvrir la Carrière, il ſuffit, ce me ſemble, d'expoſer toutes les cauſes qui nous donnent une agréable circulation; & par elle, d'heureuſes perceptions. Elles ſont internes, & externes, ou intrinſeques, & acceſſoires.

LES cauſes Internes, ou Intrinſèques, qui paſſent pour dépendre de nous, n'en dépendent point. Elles appartiennent à l'organiſation, & à l'éducation, qui a, pour ainſi dire, plié notre Ame, ou modifié nos organes. Les autres viennent de la Volupté, des Richeſſes, des Siences, des Dignités, de la Réputation &c.

LE Bonheur qui dépend de l'organiſation, eſt le plus conſtant, & le plus difficile à ébranler; il a beſoin de peu d'alimens, c'eſt le plus beau préſent de la Nature. Le malheur qui vient de la même ſource, eſt ſans remèdes, ſi ce n'eſt quelques Palliatifs fort incertains.

LE Bonheur de l'éducation conſiſte à ſuivre les ſentimens qu'elle nous

a imprimés, & qui s'effacent à peine. L'Ame s'y laiſſe entraîner avec plaiſir; la pente eſt douce, & le chemin bien frayé, il lui eſt violent d'y reſiſter; cependant ſon chef-d'œuvre eſt de vaincre cette pente, de diſſiper les préjugés de l'enfance, & d'épurer l'Ame, au flambeau de la Raiſon. Tel eſt le Bonheur réſervé aux Philoſophes.

ON peut être Heureux, j'en conviens, en ne faiſant point ce qui donne des remords; mais par-là on s'abſtient ſouvent de ce qui fait plaiſir, de ce que demande la Nature, de ce qui la fait ſouffrir, ſi on eſt ſourd à ſa voix; on s'abſtient de mille choſes, qu'on ne peut s'empêcher de déſirer & d'aimer. Ce n'eſt ici qu'un Bonheur d'Enfant, fruit d'une éducation mal-entenduë, & d'une imagination préoccupée: au-lieu qu'en ne ſe privant point de mille agrémens, & de mille douceurs, qui, ſans faire tort à perſonne, font grand bien à ceux qui les goûtent; ſachant que c'eſt pure puérilité de ſe repentir du plaiſir qu'on a eu, on aura le Bonheur réel ou poſitif, félicité raiſonnable, qui ne ſera corrompuë par aucuns remords.

POUR proscrire ces perturbateurs du Genre-Humain, il suffira de les expliquer. On verra qu'il est aussi avantageux que facile de soulager la Société d'un fardeau qui l'opprime: que les vertus de son Institution suffisent à son entretien, à sa sûreté & à son Bonheur: qu'il n'y a qu'une Vérité, qu'il importe aux hommes de savoir; Vérité vis-à-vis de laquelle toutes les autres ne sont que frivolités, ou jeux d'esprit plus ou moins difficiles. Dans ce Système fondé sur la Nature & la Raison, le Bonheur sera pour les ignorans & pour les pauvres, comme pour les savans & les riches: il y en aura pour tous les Etats, & qui plus est, ce qui va révolter les Esprits prevenus, pour les Méchans, comme pour les Bons.

LES causes Internes du Bonheur sont propres & individuelles à l'homme; c'est pourquoi elles doivent avoir le pas sur les causes externes qui lui sont étrangères, & qui pour cette raison occuperont la plus courte & la dernière place de cet ouvrage. Il est naturel à l'homme de sentir, par ce que c'est un Corps animé; mais il ne lui est pas plus naturel d'être savant & vertueux, que richement vêtu.

tu. La Vérité, la Vertu, la Science, tout ce qui s'apprend & vient du dehors, ſuppoſant donc le ſentiment déjà formé dans l'homme qu'on inſtruit, je ne dois parler de ces brillans avantages, qu'après avoir examiné, ſi ce ſentiment nu & ſans aucun ornement, ne pourroit pas faire la félicité de l'Homme: enſuite viendront après tout ceux de la Gloire, de la Fortune, & de la Volupté.

Ce qui me perſuade de la Vérité de ce que je viens de mettre en queſtion, c'eſt que je vois tant d'ignorans heureux, par leur ignorance même & leurs préjugés. S'ils n'ont point les plaiſirs que donne à l'amour propre la découverte de la plus ſtérile Vérité, tout eſt compenſé; ils n'ont point les peines & les chagrins que donnent les plus importantes. Que ce ſoit la Terre qui tourne, ou le Soleil, ils ne s'en inquiétent point; loin de s'embarraſſer du Cours de la Nature, ils la laiſſent aller au Hazard, & vont eux-mêmes rondement & gayement leur petit train avec le bâton d'aveugle qui les conduit. Ils mangent, boivent, dorment, végétent avec plaiſir. Trompés à leur profit, loin d'avoir des frayeurs, s'ils

vivent en honnêtes gens, ils se repaissent l'imagination d'agréables idées qui les consolent de mourir. Le gain qu'on leur promet, quoique chimérique, fait que la perte n'a pour eux presque rien de réel. Est assez habile, qui est assez Heureux.

POUR approfondir ce sujet, on me permettra de me livrer à quelques Réflexions. Toutes choses égales, les uns sont plus sujets à la Joie, à la Vanité, à la Colère, à la Mélancolie, & aux Remords mêmes, que les autres. D'où cela vient-il, si ce n'est de cette disposition particulière des Organes, qui produit la Manie, l'Imbécillité, la vivacité, la lenteur, la tranquilité, la pénétration &c.? Or c'est parmi tous ces effets de la structure du corps humain, que j'ose ranger le Bonheur organique. Il a été donné à ces heureux mortels, qui pour l'être, n'ont besoin que de sentir; à ces heureux Tempéramens, ces Béats, dont on parle tous les jours, dont telle est la constitution, que le chagrin, l'infortune, la maladie, les douleurs médiocres, la perte de ce qu'on a de plus cher, tout ce qui afflige les autres enfin, glisse sur leur Ame qui se lais-

laiſſe à peine effleurer. Le même concours fortuit, la même circulation, le même jeu des ſolides & des fluides, qui fait l'heureux Génie, & l'Eſprit borné, fait auſſi le Sentiment qui nous rend heureux ou malheureux. Le Bonheur n'a point d'autre ſource, comme nous l'enſeigne l'uniformité de la Nature. Que la prédilection eſt ici remarquable! Celui qu'elle a favoriſé jusqu'à ce point, content du plus petit néceſſaire, ne ſe ſouvient plus qu'il a nagé, que dis-je? qu'il s'eſt noié dans le ſuperflu: & ſi la fortune revient, prodigue par Tempérament, quand le Tempérament ſuffit au Bonheur, il regardera encore l'argent, comme les feuilles que le vent fait tomber; le ſable ne coulera pas plus aiſément de ſes mains: tandis que l'Avare croit qu'on en a plus de deux pour le voler, & gémit lorsque ſon coffre-fort n'eſt qu'à moitié plein. Rien ne trouble un homme auſſi bien conſtruit. Patient & tranquille, autant qu'il eſt poſſible dans la douleur, elle a peine à le déranger de ſon aſſiéte. Jugez s'il eſt ferme dans l'adverſité! Il rit de voir combien la fortune eſt dupe d'avoir cru le chagriner;

il se joue d'elle, comme un Pirrhonien de la Vérité. J'en ai vus de ces heureux caractères, qui étoient même quelquefois de meilleure humeur, malades que sains, pauvres que riches; & ces changemens de sensations doivent encore être rejettés sur ceux des organes, dont ils dépendent visiblement. La maladie produit tous les jours aux yeux des Médecins de bien plus surprenantes métamorphoses; elle change l'homme d'Esprit en Sot qui n'en relève jamais, & élève le Sot à la qualité d'immortel Génie. Rien n'est bizare pour la Nature; c'est nous qui le sommes de l'en accuser.

RIEN ne prouve mieux qu'il est un Bonheur de tempérammens, que tous ces heureux imbécilles que chacun connoît, tandis que tant de gens d'Esprit sont malheureux. Il semble que l'esprit donne la torture au Sentiment. De plus les Animaux viennent à l'appui de ce Système. Lorsqu'ils sont en bonne santé, & que leurs appetits sont satisfaits, ils goûtent le sentiment agréable attaché à cette satisfaction; & par conséquent cette espèce est heureuse à sa manière. Senèque le nie en vain. Il se fonde

sur

ſur ce qu'ils n'ont pas la connoiſſance intellectuelle du Bonheur, comme ſi les idées métaphyſiques influoient ſur le Bien-Etre, & que la réflexion lui fût néceſſaire. Combien d'Hommes ſtupides, qu'on ſoupçonne moins de réfléchir, qu'un Animal, parfaitement heureux! La Réflexion augmente le ſentiment, mais elle ne le donne pas plus, que la Volupté ne fait naître le plaiſir. Hélas! doit-on s'applaudir de cette faculté? elle vient tous les jours, & s'exerce pour ainſi dire, ſi à contre-ſens, qu'elle écraſe le ſentiment & déchire tout. Je ſai que lors qu'on eſt heureux par elle, & qu'elle ſe trouve, comme dans le droit fil des ſenſations, on l'eſt davantage; le ſentiment eſt excité par cette ſorte d'aiguillon: mais en fait de *malheur*, pris dans mon ſens ordinaire, quel droit plus cruel & plus funeſte! C'eſt le poiſon de la Vie. La Réflexion eſt ſouvent preſque un remord. Au contraire un homme que ſon inſtinct rend content, l'eſt toujours, ſans ſavoir ni comment, ni pourquoi, & il l'eſt à peu de frais. Il n'en a pas plus coûté pour faire cette Machine, que celle d'un Animal; tandis qu'il y en a une infinité d'au-

tres, pour la félicité desquelles, la fortune, la renommée, l'amour, & la Nature se sont en vain épuisées; malheureuses à grands frais, parce qu'elles sont inquiètes, impatientes, avares, jalouses, orgueilleuses, esclaves de mille passions: on diroit, ou que le sentiment ne leur a été donné que pour les vexer, ou que leur génie ne leur est venu, que pour tourmenter & dépraver leur sentiment. Confirmons notre idée par de nouvelles preuves.

CERTAINS remèdes ne sont-ils pas encore une preuve de ce Bonheur que j'appelle organique, automatique, ou naturel, parce que l'ame n'y entre pour rien, & qu'elle n'en tire aucun merite, en ce qu'il est indépendant de sa volonté. Je veux parler de ces Etats doux & tranquilles que donne l'opium, dans lesquels on voudroit demeurer toute une Eternité, vrais paradis de l'Ame, s'ils étoient permanens: états bien heureux, qui n'ont cependant d'autre origine que la paisible égalité de la circulation, & une détente douce & à moitié paralitique des fibres solides. Quelle merveille opère un seul grain de suc Narcotique, ajouté au sang,

& coulant avec lui dans les vaiſſeaux! Par quelle magie nous communique-t-il plus de Bonheur, que tous les Traités des Philoſophes? Et quel ſeroit le ſort d'un homme qui ſeroit organiſé toute ſa vie, comme il l'eſt, tant que ce divin remède agit! Qu'il ſeroit Heureux!

Les Rêves, qui n'ont pas beſoin d'opium pour être ſouvent fort agréables, confirment la même choſe. Comme un objet aimé ſe peint mieux, abſent que préſent, par ce que la réalité offre à l'imagination des bornes qu'elle ne connoit plus, lorſqu'elle eſt abandonnée à elle-même; pour la même raiſon les peintures ſont plus vives, quand on dort, que quand on veille. L'Ame que rien ne diſtrait alors, toute livrée au tumulte interne des ſens, goute mieux & à plus longs traits des plaiſirs qui la pénétrent. Réciproquement elle eſt auſſi plus allarmée & plus effrayée par les ſpectres qui ſe forment la nuit dans le cerveau, & qui ne ſont jamais ſi affreux, lorſqu'on veille parce que les objets du dehors les ont bientôt écartés: Songes noirs, auxquels ſont principalement ſujets, ceux qui s'accoutument durant le jour à n'avoir

que des idées tristes, lugubres, ou sinistres, au-lieu de les chasser, autant qu'il est possible. Descartes se félicite dans ses Lettres, de n'avoir pas la nuit des idées plus fâcheuses que le jour.

Vous voyez que l'illusion même, soit qu'elle soit produite par des médicamens, ou par des rêves, est la cause réelle de notre Bonheur ou Malheur machinal: en sorte que si j'avois à choisir d'être malheureux la nuit, & heureux le jour, le choix m'embarrasseroit; car que m'importe en quel état soit mon corps, lorsque je suis mécontent, inquiet, chagrin, désolé. Si dans l'incube, il n'y a point de fardeau sur ma Poitrine, mon Ame en a-t-elle moins le *Cochemar*? & quoique ces objets charmans qui me procurent un rêve délicieux, ne soient point avec moi, je n'en suis pas moins avec eux, je n'en ressens pas moins les mêmes plaisirs, que s'ils étoient présens. On a les mêmes avantages dans le délire & la folie, qui en est un. Souvent c'est rendre un mauvais service, que de guérir ces maladies; c'est troubler un songe agréable, & présenter la triste perspective de la Pauvreté à un Hom-

Homme qui ne voyoit que richesses & vaisseaux à lui appartenans. Saine, ou malade, éveillée, ou endormie, l'imagination peut donc rendre contente.

Le sentiment qui nous affecte agréablement, ou désagréablement, n'a donc pas besoin de l'action des sens externes, pour faire le plaisir, ou le désagrément de la vie. Il suffit que les sens internes, plus ou moins ouverts, ou éveillés, livrent mon sentiment à leur écho d'idées, sans l'étouffer, & donnent, pour ainsi dire, à mon Ame la Comédie, ou la Tragédie, les sensations de volupté, ou de douleur.

Mais la veille même est-elle bien certainement autre chose, qu'un rêve moins confus & mieux arrangé, en ce qu'il est plus conforme à la Nature & à l'Ordre des premières idées qu'on a reçues? La Raison de l'Homme pourroit-elle bien ne pas toujours rêver, elle qui nous trompe si souvent, & qui n'est pas même Maîtresse, comme dit Montagne, de faire vouloir à sa volonté ce qu'elle voudroit.

Si tant de rêves, comme on n'en peut douter, lorsqu'on a quelque connoissance de l'économie animale, sont des veilles imparfaites, sans con-

tredit il y a une infinité de veilles, qui ne ſont que des ſonges incomplets. On réfléchit ſouvent, endormi, comme éveillé, & quelquefois mieux. Il y a des ſots qui ont beaucoup d'Eſprit en rêve; le Prédicateur déclame, le Poëte fait des vers, Morphée vaut un Apollon. Tel eſt le pouvoir de l'habitude de penſer. Mais dans la veille encore, on ſe ſurprend ſans ceſſe ſi bien rêvant, que ſi cet état duroit un ſiècle, c'eſt un ſiècle qu'on auroit paſſé à n'imaginer rien. Nous reſſemblons à ces chiens qui n'écoutent, que lorſqu'ils dreſſent les oreilles. Sans l'attention qui lie les idées ſemblables, ou celles qui ont coutume d'aller enſemble, elles marchent pêle mêle, & galopent ſi vite, & ſi légérement, qu'on ne les ſent pas plus qu'on ne les diſtingue: c'eſt encore comme en certains rêves accompagnés de trop de ſommeil, on n'en retient rien.

TEL eſt l'empire des Senſations. Elles ne peuvent jamais nous tromper, elles ne ſont jamais fauſſes par rapport à nous, dans le ſein même de l'illuſion, puiſqu'elles nous repréſentent & nous font ſentir nous-mêmes à nous-mêmes, tels que nous ſom-

ſommes *Actu*, ou au moment même que nous les éprouvons: triſtes ou gais, contens ou mécontens ſelon qu'elles affectent tout notre Etre, entant que ſenſitif, ou plutôt le conſtituent lui-même.

D'où il s'enſuit 1. que ſoit que la vie ſoit un ſonge, ou qu'il y ait quelque réalité, il en réſulte le même effet, par rapport au Bien- & au Mal-Etre. 2. Contre Descartes, qu'une déſavantageuſe réalité ne vaut pas une de ces illuſions charmantes, dont parle Fontenelle dans ſes Eclogues, qui ſervent à *réparer le défaut des vrais Biens, que la Nature avare n'a pas accordés aux humains.*

Si la Nature nous trompe à notre profit, qu'elle nous trompe toujours. Servons-nous de la Raiſon même pour nous égarer, ſi nous pouvons en être plus heureux. Qui a trouvé le Bonheur, a tout trouvé.

Mais qui a trouvé le Bonheur, ne l'a point cherché. On ne cherche point ce qu'on a, & ſi on ne l'a point, on ne l'aura jamais. La Philoſophie fait ſonner bien haut des avantages qu'elle doit à la Nature. Senèque étoit malheureux, en écrivant même ſur le Bonheur. Il eſt vrai qu'il étoit

Stoïcien ; & un Stoïcien n'a pas plus de sentiment, qu'un Lépreux.

AUTRE conséquence de tout ce qui a été dit : l'Esprit, le Savoir, la Raison sont le plus souvent inutiles à la félicité, & quelquefois funestes & meurtriers ; ce sont des ornemens étrangers, dont l'ame peut se passer, & elle me paroît toute consolée de ne les point avoir dans la plupart des hommes qui souvent les méprisent & les dédaignent ; contens du plaisir de sentir, ils ne se tourmentent point au fatigant métier de penser. Le Bonheur semble tout vivifié, tout consommé par le sentiment. La Nature en donnant par-là à tous les hommes le même Droit, la même Prétention à la Béatitude, les attache tous à la vie, & leur fait chérir leur existence.

EST-CE à dire qu'il n'y a absolument point à compter sur la Raison & que (si le Bonheur dépend de la Vérité) nous courons tous par divers chemins après une félicité imaginaire, comme un malade après des Mouches ou des Papillons ? Non, rien moins que cela ; si la Raison nous trompe, c'est lorsqu'elle veut nous conduire, moins par elle-même, que par ses préjugés ; mais c'est

un

un bon guide, quand la Nature eſt le ſien. Alors l'expérience & l'obſervation portant le flambeau, on pourra marcher d'un pas ferme dans ce chemin équivoque, dans ce labyrinthe tortueux, Dédale humain, qui a mille avenues & mille portes d'entrée, & à peine une de ſortie; on pourra ne pas toujours s'égarer, & élever une partie de ſon Bonheur ſur le débris des préjugés.

De toutes les eſpèces de Bonheur, je préfère celle qui ſe développe avec nos organes, & ſemble ſe trouver plus ou moins, comme la force, dans tous les corps animés. Je n'ai point aſſez d'amour propre, pour être dupe. Mais l'organiſation n'étant pas de la plus excellente fabrique, peut ſe modifier par l'éducation & prendre dans cette ſource les propriétés qu'elle n'a pas en ſoi. Si elle ne vaut rien, comme la bonne en devient meilleure, il faut eſpérer qu'elle en ſera moins mauvaiſe. Ne négligeons point le mérite étranger; il ajoute au naturel qui ne nous a pas été prodigué; il diminue le démerite de nos organes, comme fait l'Eſprit dans une femme laide. Il faut toujours tendre à la perfection, ſuivant le noble

Sy-

Système d'Aristote. Toutes choses égales, n'est-il pas vrai que le savant avec plus de lumières, sera plus heureux que l'ignorant?

PUISQUE ce qui peut s'acquérir, a une si grande liaison avec notre Bien-Etre, tâchons de rendre notre éducation parfaite. C'est déjà une perfection, que de connoitre une ou mille vérités stériles, & qui ne nous importent pas plus, que toutes ces Plantes inutiles dont la Terre est couverte; mais c'est un Bonheur, lorsque cette Vérité peut tranquilliser notre Ame, en nous délivrant de toute inquiétude d'Esprit, & ne nous laissant que celles du Corps, plus aisées à satisfaire. La tranquillité de l'Ame, voilà le but d'un homme sage. Senèque l'estimoit si fort, qu'il en a exprès donné un long Traité.

FAISONS donc tout ce qui peut nous procurer ce doux repos, & tâchons de les procurer aux autres. Disons-le à haute voix, à la face des Pirrhoniens, réparons ce que nous croions supprimé par Senèque dans une sublime (*) définition qu'il nous

a

(*) Celui-là est Heureux, qui par raison, ne craint, ni ne désire.

a *enfin* donnée du Bonheur: Oui, il eſt une vérité utile & frappante, c'eſt que le ſein de la Nature qui nous a produits, nous attend tous; il eſt néceſſaire que nous retournions au lieu d'où nous ſommes venus. Si Senèque n'avoit pas eu à cœur cette grande Vérité, (dont on trouve partout des traces claires & nullement équivoques dans ſes ouvrages,) il n'auroit pas conſeillé la mort, non ſeulement aux malheureux, mais à ceux qui étoient plongés dans la Volupté, ſuppoſé qu'ils ne puſſent s'y ſouſtraire autrement. S'il ne dit point, comme Lucrèce, que la mort ne nous regarde en rien, parce qu'elle n'eſt point encore, lors que nous ſommes, & que nous ne ſommes plus, lorsqu'elle eſt; c'eſt que dans tous les Tems les plus reculés, l'entière deſtruction de notre Etre étoit une Vérité reçuë, & ſi triviale parmi les Philoſophes, qu'un Stoïcien pouvoit bien ſe diſpenſer & comme dédaigner de raſſurer les Eſprits à cet égard. Ciceron nomme celui qui s'aviſa le prémier de croire que notre Ame étoit immortelle.

QUOIQUE notre illuſtre Stoïcien eût peut-être mieux fait de dire quelle

le Vérité importoit au Bonheur de la vie, en rendant notre Esprit tranquille sur l'avenir, Descartes ne m'en paroît pas moins avoir mal interprété son silence, en ne l'interprétant point. L'ai-je justifié, en l'expliquant ?

QUOI qu'il en soit, dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, où la Nature est si connuë, qu'à ce sujet elle ne nous laisse rien à desirer, il est enfin démontré par mille preuves sans replique, qu'il n'y a qu'une vie & qu'une félicité. La prémiere condition du Bonheur est de sentir, & la mort nous ôte tout sentiment. La fausse Philosophie peut, comme la Théologie, nous promettre un Bonheur éternel, & nous berçant de belles chimeres, nous y conduire aux depens de nos jours, ou de nos plaisirs. La vraye, bien différente & plus sage, n'admet qu'une Félicité temporelle, elle seme les Roses & les Fleurs sur nos pas, & nous apprend à les cueillir.

TELLES sont les justes bornes dans lesquelles la sagesse fait se renfermer, & contenir ses vœux & ses desirs.

JE sai que Descartes dit que l'immor-

mortalité de l'Ame eſt une de ces Vérités, dont la connoiſſance eſt requiſe pour faciliter l'uſage de la vertu & le chemin du Bonheur. Mais alors il ne parle point en Philoſophe : & comme il avoue que le Souverain Bien n'eſt point une matière qu'il aime à traiter, il eſt facile de voir que la Prudence de l'Auteur eſt proportionnée à la délicateſſe du ſujet. Il pouvoit craindre la publication de ſes *Lettres* ; & en conſéquence ces bons Chrétiens qui ne cherchoient que la cruelle occaſion de le perdre, comme tous ceux qui oſent s'oppoſer à leurs opinions aveugles & deſpotiques. Liſez ſes excellentes Lettres, pour voir toutes les inquiétudes & tous les chagrins que la Sainte Théologie lui a fait eſſuyer, & tout ce qu'elle a remué pour empêcher ce grand Homme d'établir ſa Philoſophie, à laquelle, toute Hypothétique qu'elle eſt, l'Eſprit humain devra tous les progrès qu'il fera à jamais dans ſes expériences mêmes, dont elle a fait ſentir la néceſſité.

Mais où l'on reconnoit enfin celui qui a regardé les Animaux, comme de pures Machines, imaginant bien que l'homme leur ſeroit un jour com-

comparé par des Génies plus médiocres & plus hardis ; c'eſt lors qu'il dit qu'on n'a aucune aſſûrance ſur l'immortalité de l'Ame, ſi ce n'eſt dans la *fauſſe Philoſophie d'Hegeſias :* ce ſont ſes termes. Il ajoute que le Livre de ce Philoſophe fut défendu par Ptolomée parceque pluſieurs ennuyés des miſéres de cette vie, qu'il exageroit, s'étoient tués, après l'avoir lu, pour ſe depêcher, moins encore d'en ſortir, que d'aller goûter dans l'autre Monde les félicités éternelles dont il *leurroit* ſes Lecteurs : ce qui fait voir 1. la mode des opinions, tantôt bien & tantôt mal accueillies en différens ſiecles ; 2. le danger de celles qu'on croit les plus vertueuſes, les plus ſaintes, & les plus capables de ſoutenir l'humanité dans les peines de la vie, & même de nous rendre heureux & riches du moins en belles eſperances. Je vois par la lecture que les meilleurs Eſprits, généralement reconnus pour tels, n'ont jamais peſé dans la même balance les avantages que procurent les deux opinions contraires. Rien de plus miſerable & de plus à plaindre qu'un Eſprit qui s'inquiette & ſe tourmente pour les choſes futures, ſelon Seneque :

que: car n'ayant point de certitude qu'elles ſeront au gré de ſes deſirs; elles peuvent leur être tout-à-fait contraires. De là par conſequent à quelle facheuſe incertitude n'eſt-on pas ſans ceſſe livré? Pour une idée riante, combien d'idées triſtes, & de frayeurs cruelles! Au contraire dans notre opinion, ſi on n'a pas les Roſes phantaſtiques que donne un beau ſonge, du moins eſt-on exempt des épines réelles qui l'accompagnent. Enfin tout bien conſideré, ſe borner au préſent, qui ſeul eſt en notre pouvoir, c'eſt un parti digne du ſage; nuls inconvéniens, nulles inquiétudes de l'avenir dans ce Syſtême. Uniquement occupé à bien remplir le cercle étroit de la vie, on ſe trouve d'autant plus heureux, qu'on vit non ſeulement pour ſoi, mais pour ſa Patrie, pour ſon Roi, & en général pour l'humanité qu'on ſe fait gloire de ſervir. On fait le Bonheur de la Societé, avec le ſien propre. Toutes les vertus conſiſtent à bien meriter d'elle, comme nous allons l'expliquer.

QUE d'autres s'elevent ſur les ailes du Stoïcisme, (s'il lui en reſte encore,) jusqu'au haut de ce roc eſcar-

escarpé, où Hésiode a bâti un Temple sublime à la vertu, toujours piqué des ronces dont le chemin est hérissé, sans les sentir, & toujours côtoyant un précipice, sans y tomber; ils pourront bien donner le nom à quelque Secte, comme Icare donna le sien aux Mers où il tomba: mais plus ils s'éloigneront de la Nature, sans laquelle la Morale & la Philosophie sont également étranges, plus ils s'éloigneront de la vertu. Ce n'est point aux Philosophes qu'elle a été reservée. Tout esprit de parti, toute Secte, tout Fanatisme lui tourne le dos. Elle a été donnée, ou plutôt enseignée à tous les Hommes. Soyons hommes seulement, & nous serons vertueux. Rentrons en nous-mêmes & nous y trouverons la vertu: ce n'est point aux Temples, c'est dans notre cœur qu'elle habite. Ce n'est point je ne sai quelle Loi Naturelle que la Nature méconnoit, ce sont les plus sages des hommes qui l'y ont gravée; & en ont jetté les plus utiles fondemens.

EN general les hommes sont nés Mechans; sans l'éducation, il y en auroit peu de Bons; & encore avec ce secours, y en a-t-il beaucoup plus des

des uns, que des autres. Tel eſt le vice de la conformation humaine. L'éducation ſeule a donc amélioré l'organiſation; c'eſt elle qui a tourné les hommes au profit & à l'avantage des hommes; elle les a montés, comme un horloge, au ton qui pût ſervir, au dégré le plus utile. Telle eſt l'origine de la vertu; le Bien Public en eſt la ſource.

ECOUTONS un Philoſophe. „ Les „ Rois ont leurs vertus & leur Juſtice; elles ont d'autres limites que „ chez les particuliers. Dieu donna „ toujours le Droit, où il donna la „ Force. Les voyes les plus injuſtes en apparence, deviennent juſtes, lors qu'un Prince les croit „ telles; comme celles qui ſemblent „ juſtes ne le ſont plus, lorsqu'il „ croit faire une injuſtice. L'Intention fait tout.

VOILA à peu près, ſi je m'en ſouviens bien, ce que j'ai lû dans les *Lettres* de Deſcartes.

SI de l'image des Dieux, on remonte aux Dieux mêmes, on aura une grande idée de leur Juſtice, & de la ſolidité de leurs Decrets. Si de là on descend à celle des peuples qui ſuivent aveuglément ce qu'ils trou-

trouvent reçu, & n'examinent rien, que n'en pourra-t-on pas penſer ?

Si chacun eut pu vivre ſeul & uniquement pour ſoi, il y auroit eu des hommes & point d'humanité ; des vices, ou ſoi diſant tels, & point de remords. Il n'y a point *d'Animalité*, pour employer ce mot dans un ſens barbare, entre les animaux qui n'ont qu'un commerce de paſſions *vulgivagues*.

La neceſſité des liaiſons de la vie, a donc été celle de l'établiſſement des vertus & des vices, dont l'origine eſt par conſequent d'inſtitution politique ; car ſans eux, ſans ce fondement ſolide, quoi qu'imaginé, l'édifice ne pouvoit ſe ſoutenir & tomboit en ruine. Nous pouvons dire des Vertus, ainſi enviſagées, ce que Zénon diſoit des Vices, qu'elles ſont toutes égales. Mais l'honneur, & la gloire, ſéduiſans Phantomes, ont été nommés pour ſervir de Cortége à la Vertu qu'ils excitent. Le mepris, l'opprobre, la crainte, l'ignominie, les remords, ſont attachés aux Vices pour les pourſuivre, les effrayer, & leur ſervir de furie. Enfin on a remué l'imagination des hommes, & par là on a tiré parti de leur ſentiment,

& ce qui en ſoi n'eſt que chimère, devient par relation un bien réel, à moins qu'on n'excepte l'amour propre attaché aux belles actions même ſecrettes; plus flatté, lorsqu'elles ſont publiques; car c'eſt en cela que conſiſtent l'honneur, la gloire, la réputation, l'eſtime, la conſidération & autres termes qui n'expriment que les jugemens d'autrui qui nous ſont favorables & nous font plaiſir. Au reſte la convention, un prix arbitraire fait tout le mérite & le démerite de ce qu'on appelle vice & vertu.

QUOIQU'IL n'y ait point de vertu proprement dite, ou abſolue, ce mot ne formant comme tant d'autres qu'un vain ſon, il en eſt donc de relatives à la Société, dont elles ſont à la fois l'ornement & l'appui. Qui les poſſéde au plus haut degré, eſt le plus heureux de cette eſpece de Bonheur qui appartient à la vertu. Ceux qui la negligent & ne connoiſſent point le plaiſir d'être utiles, ſont privés de cette ſorte de felicité. Peut-être, tant la Nature ſe ſuffit, ſont-ils dedommagés de ne point vivre pour les autres, par la ſatisfaction qu'ils ont de vivre pour eux ſeuls, & d'être à eux-mêmes leurs parens,

leurs amis, leur maitreſſe & tout l'univers. Ceux-là, ſe trouvant malheureux dans la vie, ne ſe ſoucieront pas de la conſerver, uniquement parce-qu'elle eſt auſſi utile à leur famille, qu'elle leur eſt à charge, & comme je l'ai vu, la plus funeſte ambition leur fera chercher la mort.

LE Bonheur de l'homme augmente aux yeux des perſonnes bien nées, par le partage & la communication. On s'enrichit en quelque ſorte du bien qu'on fait, on participe à la joye qu'on procure. Il étoit digne de l'homme que cela fût ainſi. Il ne ſuffiſoit pas que la vertu fut la Beauté de l'Ame; il falloit, pour nous exciter à faire uſage de cette Beauté, que l'Ame fut flattée d'être Belle, & ſur-tout d'être trouvée telle, & qu'elle y trouvât du plaiſir; comme une jolie Femme, qui aime la flaterie & les careſſes d'amour, à cauſe de la vanité & de la volupté qui les ſuit, forcée d'ailleurs de s'aimer par l'image même de ſes charmes; ou plutôt ſemblable à cette Coquette d'*Alcibiade*, qui dit qu'elle aimeroit mieux, „ être bien moins aimable, & rencontrer quelqu'un qui lui fit com„ pliment". Qu'importe qu'une Femme

me ſoit laide, ſi elle paſſe pour jolie, qu'un homme ſoit ſot, s'il paſſe pour avoir de l'Eſprit, qu'un homme ſoit vicieux, s'il paſſe pour Vertueux ? Ne dit-on pas tous les jours en fait de galanterie, que la prudence & la circonſpection ſuffiſent; qu'il vaudroit mieux qu'on en ſoupçonnât moins, & qu'on en fit davantage ? on eſt heureux par l'opinion d'autrui, comme par la ſienne propre. La vanité rend plus de ſervices à l'homme, que l'amour propre le plus juſte & le mieux réglé; demandez-le à cette foule de mauvais Auteurs, qui peſent leur mérite dans la balance de leurs Libraires.

PERSONNIFIONS la Vertu. L'honneur eſt le Diamant qu'elle porte au doigt: amans vils, ce n'eſt point elle qu'on aime; c'eſt ſon brillant qu'on voudroit avoir, ſans paſſer par ſa rude étamine, & cette fortune arrive en effet fort ſouvent à ceux qui en ſont le moins dignes. C'eſt une vieille laide, qu'on recherche pour le luſtre qui pend à ſes oreilles, ou pour ſon argent qu'il faut gagner. Tels ſont les charmes de cette Reine du ſage, de cette Belle par excellence, de cette divinité Stoicienne!

LA Vertu encore, ſi vous voulez, tandis que mon Auteur me met en goût de faire des comparaiſons (Dieu me préſerve d'en faire d'auſſi ſérieuſement comiques (*) qu'il en fait quelquefois!) la Vertu, dis-je, ſera l'Arbre, dont on ſe ſoucie peu, qu'on regarde à peine, & qu'on ne cherche qu'à cauſe de ſon ombre; ombre ſinguliére, en ce qu'elle repond ordinairement fort mal au corps qui la produit; tantôt trop grande, tantôt trop petite, ſuivant que le vent ſoufflant ou en proüe, ou en poupe, la contracte, ou la diſperſe. Enfin nous ſommes pour la plûpart de vrais petits Maitres en fait de Vertu; les faveurs qu'elle nous accorde, ne ſont rien, ſi elles ne font du bruit. Preſque perſonne ne veut avoir un mérite obſcur & inconnu; on fait tout pour la gloire. Ariſtote la regarde comme le premier des Biens externes; Horace dit que la vertu cachée eſt preſque nulle: Ciceron eût dit la même choſe, s'il eût oſé; il a fait ſonner ſa vertu auſſi haut que ſon é-

lo-

(*) Seneque compare une definition plus ou moins étenduë, à une Armée qui occupe plus ou moins de terrain.

loquence ; pourquoi ? pour en retirer cette gloire, dont il étoit ſi avide. Il y a peu de vertus dont on ne faſſe parade. Peu de Carnéades font le Bien pour le Bien, & même aux dépens de leur propre fortune ; peu de gens eſtiment d'autant plus la vertu qu'elle eſt plus cachée, & d'autant moins, qu'elle a déjà transpiré. Ainſi quoi que Carnéade ait été chef d'une opinion contraire à celle de Chryſippe & de Diogene, qui pour acquérir toute la gloire du monde, n'auroient pas daigné ſeulement *étendre le doigt*, il paroit que, tout bien examiné, il n'a pas moins mépriſé la gloire que ces Philoſophes ; (J'entends la vaine gloire qui vient du ſuffrage des hommes, ſi on peut appeller *vaine*, une paſſion qui conduit aux plus belles choſes,) & qu'il a parfaitement connu le vrai mérite, en confondant la gloire avec la vertu, & dédaignant le plaiſir de l'exercer pour un autre but qu'elle-même. Si c'eſt là un raffinement d'amour propre, & que le mépris même de la vanité en marque l'excès, (comme en effet la modeſtie eſt ſouvent un orgueil déguiſé,) c'eſt dans cette étrange & belle vanité que je place la perfec-

des Cœurs qu'il dilate. Enfin le Tragique, le Romancier, &c. font naître ces ſentimens de tendreſſe & de grandeur, que le Poëte tranſporté éleve juſqu'à l'enthouſiasme.

SENTIR le Mérite, en eſt un: le récompenſer, eſt divin.

ROIS, imitez le Salomon du Nord. Soiez les Heros de l'Humanité, comme vous en êtes les chefs. Descendre à la qualité de Mécènes, c'eſt s'élever. Le courage des Ames eſt autant au deſſus de celui des Corps, que la guerre des ſiences eſt au deſſus de celle des Armes. Soutenez ce courage qui fait la gloire d'un Etat: l'autre n'en fait que la ſureté. La protection fait ſur le Génie, ce que le Soleil fait ſur la Roſe, qu'il épanouït.

VOUS, Philoſophes, ſecondez moi; oſez dire la vérité, & que l'Enfance ne ſoit pas l'âge éternel de l'homme. Ne craignons point la haine des hommes, ne craignons que de la mériter. Voilà notre vertu. Tout ce qui eſt utile à la Société, en eſt une, le reſte eſt ſon Phantôme. V. L'*eſſai ſur le merite & la vertu* de Mr. D.

Ou en ſommes nous, s'écrient les Théologiens, s'il n'y a en ſoi ni vi-

ces,

ces, ni vertus, ni Bien, ni Mal moral, ni juſte, ni injuſte? ſi tout eſt arbitraire, & fait de main d'hommes, pourquoi ces remords, dont on eſt déchiré à la ſuite d'une mauvaiſe action? Otera-t-on la ſeule vertu qui reſte aux Criminels, comme dit V.... dans *Semiramis*?

LAISSONS déclamer les ignorans & les Fanatiques, & entrons tranquillement dans cette nouvelle carrière, où la meilleure Philoſophie, celle des Médecins, nous conduit.

RÉTROGRADONS vers notre enfance; nous n'avons que trop peu de pas à faire pour cela, & nous trouverons qu'elle eſt l'Epoque des remords. D'abord ce n'étoit qu'un ſimple ſentiment, reçû ſans examen & ſans choix, & qui s'eſt auſſi fortement gravé dans le Cerveau, qu'un cachet dans une cire molle. La paſſion, Maîtreſſe ſouveraine de la volonté, peut bien étouffer ce ſentiment pour un tems; mais il renaît, quand elle ceſſe, & ſur-tout lorſque l'Ame renduë à elle-même, réfléchit de ſens froid; car alors les prémiers principes qui forment la conſcience, ceux dont elle a été imbuë, reviennent, & c'eſt ce quon appelle remord,

dont les effets varient à l'infini.

LE remord n'eſt donc qu'une fâcheuſe réminiſcence, qu'une ancienne habitude de ſentir, qui reprend le deſſus. C'eſt, ſi l'on veut, une trace qui ſe renouvelle, & par conſéquent un vieux préjugé que la volupté & les paſſions n'endorment point ſi bien, qu'il ne ſe réveille presque toujours tôt ou tard. L'homme porte ainſi en ſoi-même le plus grand de ſes ennemis. Il le ſuit par-tout, & comme Boileau le dit du Chagrin, d'après Horace, il *monte en croupe* & *galoppe avec lui*. Heureuſement ce cruel ennemi n'eſt pas toujours vainqueur. Toute autre habitude, ou plus longue, ou plus forte, doit le vaincre néceſſairement. Le ſentier le mieux frayé s'efface, comme on ferme un chemin, ou comble un précipice. Autre éducation, autre cours des eſprits, autres traces dominantes, autres ſentimens enfin, qui ne peuvent pénetrer notre Ame, ſans s'élever ſur les débris des premiers, qu'un nouveau mécanisme abolit.

VOICI maintenant des faits inconteſtables. Ceux qui ſur mer prêts à mourir de faim, mangent celui de leurs Compagnons, que le ſort ſacrifie,

ſe, n'en ont pas plus de remords, que les Antropophages. Telle eſt l'habitude, telle eſt la néceſſité, par qui tout eſt permis.

AUTRE Religion, autres remords: autres tems, autres mœurs. Lycurgue faiſoit jetter à l'Eau les enfans foibles & mal ſains, en s'applaudiſſant de ſa ſageſſe. Voïez ſa vie dans Plutarque, elle ſeule vous fournira en détail la preuve de ce que j'avance en gros. Vous verrez qu'on ne connoiſſoit à Sparte, ni pudeur, ni vol, ni adultère &c. Ailleurs les femmes étoient communes & *Vulgivagues*, comme les Chiennes; ici elles étoient livrées par le Mari au premier beau Garçon bien fait. Autrefois les femmes ſeules rougiſſoient d'avoir leurs adorateurs pour rivaux, tandis que ceux-ci triomphoient en mépriſant l'Amour & les graces. Un fléau de l'Humanité, plus terrible que tous les vices enſemble, & qui n'eſt ſuivi d'aucun repentir, c'eſt le carnage de la guerre. Ainſi l'a voulu l'ambition des Princes. Tant la conſcience qui produit ce repentir, eſt fille des préjugés!

ET cependant cet excellent ſujet, qui emporté par un premier mouve-

ment, a assommé un mauvais Citoyen, ou qui s'abandonne à une passion, dont il n'est pas le Maître, cet homme dis-je, du plus rare mérite, est tourmenté par des remords qu'il n'eût point eû, s'il eût tué un adversaire en brave, ou si un Prêtre légitimant sa tendresse, lui eût donné le droit de faire ce que fait toute la Nature. Ah! si les graces sont faites pour sauver d'illustres malheureux; si en certains cas leur usage est plus auguste, & plus royal, comme Descartes l'insinuë, que la rigueur des Loix n'est terrible; la plus essentielle, à mon avis, est de l'exemter de remords. L'homme, sur-tout l'honnête homme, seroit-il fait pour être livré à des Bourreaux, lui que la Nature a voulu attacher à la vie par tant d'attraits que détruit un Art dépravé? Non; je veux qu'il doive à la force de la Raison ce que tant de Scélerats doivent à la force de l'habitude. Pour un fripon qui cessera d'être malheureux, reprenant une paix & une tranquillité qu'il n'a pas méritée vis-à vis des autres hommes, combien de sages & vertueuses personnes, mal-à-propos tourmentées dans le sein d'une vie innocemment douce & délicieu-

sieuse, secouant enfin le joug d'une éducation trop onéreuse, n'auront plus que de beaux jours sans nuage, & feront succéder un plaisir délicieux à l'ennui qui les devoroit!

CONNOISSONS mieux l'empire de l'organisation. Sans la crainte des Loix, nul méchant ne seroit retenu. Les remords sont inutiles (ou du moins ce qui les fait) avant le crime; ils ne servent pas plus après, que pendant le crime. Le crime est fait, quand ils paroissent: & il n'y a que ceux qui n'en ont pas besoin, qui puissent en profiter. Le tourment des autres empêche rarement (si jamais) leur rechute.

SI le remord nuit aux Bons & à la vertu, dont il corrompt les fruits, & qu'il ne puisse servir de frein à la méchanceté, il est donc au moins inutile au Genre humain. Il surcharge des Machines aussi à plaindre que mal reglées, entrainées vers le mal, comme les Bons vers le Bien, & ayant déjà trop par conséquent de la frayeur des Loix, dont le filet nécessaire les prendra tôt ou tard. Si je les soulage de ce fardeau de la vie, elles en seront moins malheureuses, & non plus impunies. En seront elles

plus méchantes? Je ne le crois pas; car puisque le remord ne les rend pas meilleures, il n'eſt pas dangereux pour la Société de les en délivrer. La bonne Philoſophie ſe deshonoreroit en pure perte, en réaliſant des ſpectres qui n'effrayent que les plus honnêtes gens: tant eſt ſimple, au lieu d'être ferme, la probité! Pour eux, c'eſt un Bonheur de plus, qu'un malheur de moins. Félicitons ceux-ci, plaignons les autres, que rien ne peut contenir: La Nature les a traités, plus en marâtre qu'en Mère. Pour être heureux, il faudroit qu'ils euſſent autant de Philoſophie, que de certitude d'impunité. Puiſque les remords ſont un vain remède à nos maux, qu'ils troublent même les eaux les plus claires, ſans clarifier les moins troubles, détruiſons les donc; qu'il n'y ait plus d'yvraie, mêlée au bon grain de la vie, & que ce cruel poiſon ſoit chaſſé pour jamais. Ou je me trompe fort, ou cet antidote peut du moins le corriger. Nous ſommes donc en droit de conclure que: ſi les joyes puiſées dans la Nature & la Raiſon, ſont des crimes, le Bonheur des hommes, eſt d'être criminels.

Heu!

Heu! Miseri, quorum gaudia crimen habent!

TELLE est la Nature réduite à elle-même, & comme à son pur nécessaire; on croit lui faire beaucoup d'honneur, de vouloir la décorer d'une prétendue Loi née avec elle, comme de tant d'autres idées acquises. Elle n'est point la dupe de cet honneur-là. Semblable à un bon Bourgeois, qui préfere l'ancienneté de sa roture, à une nouvelle Noblesse, qui ne coute que de l'argent; une Ame bien organisée, contente de ce qu'elle est, & ne poussant pas ses vûës plus loin, dédaigne tout ce qu'on lui accorde au-dessus de ce qui lui appartient en propre, & se reduit au sentiment. L'Art de le manier, c'est le manège de l'éducation qui le donne. Les belles connoissances dont l'orgueil gratifie si libéralement notre Ame, lui font plus de tort, qu'elles ne lui donnent de mérite, en la privant de celui que leur acquisition suppose: car dans l'hypothèse de la loi prétendue naturelle & des idées innées, l'Ame apportant avec elle le discernement de mille choses, comme du Bien & du Mal, ressembleroit

à

à ceux qui favorisés par le hazard de la naissance, n'auroient point mérité leur Noblesse.

POUR expliquer tant de lumières qu'on a cru infuses, la Nature ne paroissant pas suffire par elle-même à ceux qui la connoissent mal, ils ont imaginé plusieurs substances, & cherché, ce qui est absurde, l'intelligence de la Raison dans de vrais Etres de Raison, comme le prouve l'Auteur de *l'Histoire de l'Ame*. Mais si les uns ont gratuitement fabriqué les idées innées, pour donner aux mots de vertu & de vice une espèce d'assiéte qui en imposât & les fît prendre pour des choses réelles; les autres ne sont pas plus fondés à donner les remords à tous les corps animés, en vertu d'une disposition particulière, qui suffiroit dans les Animaux; & qui dans l'homme, seroit de moitié avec l'éducation: Systême qui ne peut se soutenir, quand on considère seulement, que, toutes choses égales, les uns sont plus sujets aux remords que les autres, & qu'ils changent & varient avec elle. Telle est l'erreur de l'Auteur de *l'Homme Machine*. Ou il n'a pas si bien connu la nature des remords, que l'Auteur d'un petit livre

vre bien fait & bien écrit, attribué à M. de St. Evremond: où (ce dont je ne l'aurois pas ſoupçonné) il n'a pas oſé s'armer contre tous les préjugés à la fois.

De même que le Mal, le Bien *a ſes dégrés.*

L'Ide'e de la vertu nous a été ſi peu donnée avec l'être, qu'elle n'y eſt pas même ſtable, quand l'éducation & le tems ont développé & orné nos organes. C'eſt un oiſeau ſur la branche, toûjours prêt à s'envoler. Le prémier pli ſe refait aiſément ; l'organiſation reprend machinalement ce que l'éducation ſemble lui avoit dérobé, comme ſi la perfection & l'art la génoient. Qui ignore la contagion des mauvaiſes lectures, le danger des mauvaiſes compagnies? Un exemple pervers, une ſeule converſation louche détruit ſouvent les plus beaux regards de l'Education: & la Nature vicieuſe s'applaudit de le redevenir. On diroit qu'elle s'en trouve plus à l'aiſe, qu'elle boite avec plaiſir, comme s'il lui étoit violent, ou douloureux de marcher droit, *ſi droit y a.*

Cette fragile inconſtance de la vertu la mieux acquiſe & la plus forte-

tement enracinée, prouve non seulement la nécessité des bons exemples & des bons conseils pour la soutenir, mais celle de flatter l'amour propre par des louänges, des récompenses, ou des gratifications qui l'encouragent lui-même, & l'excitent à la vertu. Sans quoi, à moins qu'on ne soit piqué par un certain point d'honneur, on aura beau exhorter, déclamer, haranguer, c'est un mauvais Soldat qui désertera. On dit avec raison qu'un homme qui mépriſe sa vie, peut détruire qui bon lui semble. Il en est de même d'un homme qui mépriſe son Amour propre. Adieu toutes les Vertus, si on en vient à ce point d'indolence! la source en sera nécessairement tarie. L'Amour propre seul peut entretenir le goût qu'il a fait naître. Son défaut est beaucoup plus à craindre que son excès. La belle Société qui ne seroit composée que de Diogènes, de Crisippes & autres fous semblables, que l'Antiquité ne nous fait point tant revérer, que nous ne les trouvions dignes des petites maisons.

SI la disposition au mal est telle, qu'il est plus facile aux bons de devenir méchans, qu'à ceux-ci de s'a-

mé-

mêliorer; excuſons cette pente inhumaine de l'Humanité. Ne perdons point de vuë les entraves & les fers que nous recevons en naiſſant, & qui nous ſuivent dans tout l'Eſclavage de la vie. Voyez ces Arbres plantés au haut & au pied d'une Montagne; les uns ſont petits, les autres ſont grands; non ſeulement ils different par leurs germes, mais par le terrain plus ou moins chaud, où ils ſont plantés. L'homme végète, ſuivant les mêmes loix; il tient du climat où il vit, comme du Père dont il eſt ſorti; tout les élemens dominent cette foible machine; elle ne penſe point dans un air humide & lourd, comme dans un air pur & ſec. Ainſi dépendant de tant de cauſes externes, & à plus forte raiſon de tant d'internes, comment pourrions-nous nous diſpenſer d'être ce que nous ſommes? Comment pourrions-nous régler des reſſorts que nous ne connoiſſons pas?

MAIS qui le croiroit? le bien-être eſt le motif même de la méchanceté. Il conduit le perfide, le Tyran, l'Aſſaſſin, comme l'honnête homme. La volonté eſt néceſſairement déterminée à déſirer & chercher ce qui

qui peut faire l'avantage actuel de l'ame & du corps: & comment? ſi ce n'eſt par ce qui la produit elle-même, je veux dire par la circulation, ſans laquelle il n'y a plus ni volonté, ni ſentiment. Lorsque je fais le bien ou le mal; que vertueux le matin, je ſuis vicieux le ſoir, c'eſt mon ſang qui en eſt cauſe, c'eſt ce qui l'épaiſſit, l'arrête, le diſſout, ou le précipite; comme lorsque ſe faiſant une route, plutôt qu'une autre, les Eſprits qu'il a filtrés dans la moëlle de mon Cerveau, pour être de là renvoyés dans tous les nerfs, me font tourner dans un Parc, à droite plutôt qu'à gauche. Je crois cependant avoir choiſi, je m'applaudis de ma liberté. Toutes nos actions les plus libres reſſemblent à celle-là. Une détermination abſolument néceſſaire nous entraîne, & nous ne voulons point être Eſclaves? que nous ſommes fous! & fous d'autant plus malheureux, que nous nous reprochons ſans ceſſe de n'avoir pas fait ce qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de faire!

MAIS puiſque nous ſommes machinalement portés à notre bien propre, & que nous naiſſons avec cette pente & cette invincible diſpoſition,

il s'enſuit que chaque individu en ſe préférant à tout autre, comme font tant d'inutiles, qui rampent ſur la ſurface de la terre, ne fait en cela que ſuivre l'ordre de la Nature, dans lequel il faudroit être bien biſarre & bien déraiſonnable, pour ne pas croire qu'il pût être heureux. Si ceux qui font le mal, peuvent l'être, comme on n'en peut douter; ſi non ſeulement ils ſont ſans remords, mais s'ils ne craignent point d'expier par les ſupplices la punition de leurs crimes; à plus forte raiſon ceux qui ſe contentent de ne pas faire le bien, ne ſe croyant point obligés de tenir une parole que d'autres ont donnée pour eux, pourront-ils avoir le bonheur, qui peut dépendre de leurs aiſes, & en général de leur façon de ſentir. „ Ou la raiſon ſe mocque" (comme dit fort bien Montagne) „ ou elle ne doit viſer qu'à notre con„ tentement, & tout ſon travail ten„ dre en ſomme à nous faire bien vi„ vre, c'eſt-à-dire, à notre aiſe. „ Toutes les opinions du Monde en „ ſont là, que le plaiſir eſt notre but. „ Quelque perſonnage que l'homme „ entreprenne, il jouë toujours le „ ſien parmi, & dans la vertu mê-

„ me,

„ me, le dernier but de notre viſée, „ c'eſt la volupté." Quel plus naïf, quel plus charmant Epicurien!

LE plaiſir de l'Ame étant la vraïe ſource du bonheur, il eſt donc très-évident que par raport à la félicité, le bien & le mal ſont en ſoi fort indifférens; & que celui qui aura une plus grande ſatisfaction à faire le mal, ſera plus heureux que quiconque en aura moins à faire le bien. Ce qui explique pourquoi tant de Coquins ſont heureux dans ce monde; & fait voir qu'il eſt un bonheur particulier & individuel qui ſe trouve, & ſans vertu, & dans le crime même.

UNE ſource de bonheur que je ne crois pas plus pure, pour être plus noble & plus belle dans l'Eſprit de presque tous les hommes, c'eſt celle qui coule de l'Ordre de la Société. Plus la détermination naturelle de l'homme a paru vicieuſe & comme monſtrueuſe par raport à la Société, plus on a crû devoir y apporter différens correctifs. On a lié l'Idée de généroſité, de grandeur, d'humanité aux actions importantes au commerce des hommes; on a donné de l'eſtime, & de la conſidération à qui ne nuiroit jamais, quelque bien qui

qui lui en pût arriver; du reſpect, des honneurs, & de la gloire, à qui ſerviroit la patrie, l'amitié, l'Amour, ou l'humanité même à ſes propres dépens; & par ſes aiguillons, tant d'Animaux à figure humaine ſont devenus Héros. Loin d'abandonner les hommes à leur propre nature, hélas! trop ſtérile, pour leur faire porter du fruit, il a fallu les élever & les greffer en quelque ſorte dans le tems que la ſève pouvoit le mieux paſſer dans la branche qu'on leur entoit.

On voit que je ne me laſſe point de revenir à l'éducation, qui ſeule peut nous donner des ſentimens & un bonheur contraires à ceux que nous aurions eus ſans elle. Tel eſt l'effet de la modification ou du changement qu'elle procure à notre inſtinct, ou à notre façon de ſentir: L'Ame inſtruite, ne veut, ne fuit, ne fait plus ce qu'elle faiſoit auparavant, lorſqu'elle n'étoit guidée que par elle. Eclairée par mille ſenſations nouvelles, elle trouve mauvais ce qu'elle trouvoit bon, elle loue en autrui ce qu'elle y blamoit. Vrayes Girouëttes, nous tournons donc ſans ceſſe au vent de l'Education, & nous retournons enſuite à notre premier point, quand

quand nos organes remis à leur ton naturel, nous rappellent à eux, & nous font suivre leurs disposition primitives. Alors les anciennes déterminations renaissent; celles que l'art avoit produites s'effacent: on n'est pas même le Maître de profiter de son Education, autant qu'on le voudroit, pour le bien de la Société.

CE Matérialisme mérite des égards: il doit être la source des indulgences, des excuses, des pardons, des graces, des éloges, de la modération dans les supplices, qu'on doit ordonner à regret, & des récompenses dues à la vertu, & qu'on ne sauroit accorder de trop grand cœur. La Vertu étant une espèce de hors d'œuvre, un ornement étranger, toujours prêt à fuïr, ou à tomber, faute d'appui. En tout cependant, l'intéret public mérite d'être consulté, car il faut bien tuër les chiens enragés, & écraser les serpens.

ON voit que toute la différence qu'il y a entre les Méchans & les Bons, c'est que chez les uns, l'intérêt particulier est préféré à l'intérêt général, tandis que les autres sacrifient leur Bien propre, à celui d'un Ami, ou du Public.

IL

IL me reſte à ouvrir cette nouvelle ſource de vertu, qu'on appelle courage. Les Cœurs foibles & laches ſuccombent ſous le poids de l'adverſité; les Ames fortes & courageuſes la ſupportent, & principalement celles qui ſont éclairées, & joignent de ſalutaires études à une heureuſe organiſation. Marchons donc ſans reprendre haleine, & tâchons de ne point broncher en ſi beau chemin.

L'AME a ſa commotion, comme le Corps; la fortune peut la bouleverſer à ſon gré; mais c'eſt une maladie qui n'eſt ni ſans Médecins, ni ſans remèdes. Epicure, Senèque, Epictète, Marc-Aurele, Montagne, voilà mes Médecins dans l'adverſité; leur courage en eſt le remède. Vous ſavez qu'après une violente chute, le ſentiment s'affaiſe avec les fibres du Cerveau; pour le relever, il faut rétablir par la ſaignée les reſſorts étouffés. Il en eſt de même ici. La force, la grandeur, l'Héroïsme de ces Ecrivains paſſe dans l'Ame étonnée; comme une eſpèce de Cardiaque, qui la ſoutient & la reſtaure, pour ainſi dire, dans les foibleſſes de l'infortune.

LE Stoïcisme tant taillé, tant dé-

crié nous prête donc des armes victorieuſes : il nous offre une eſpéce de rade, où nous pouvons radouber notre vaiſſeau battu par la Tempête. Quelle meilleure Bouſſole ! Quel plus utile exercice ! J'apprends à luter : je deviens Athlete avec ceux qui le ſont. Pour ne pas faire naufrage, ou n'être pas terraſſé, il ne faut que ſe ſervir des muſcles de la Raiſon. C'eſt par le courage qu'on peut ſortir vainqueur du combat. Telle eſt la reſſource des gens de Lettres, interdite à ceux qui ne les cultivent point, & qui cede cependant à celle de tant d'ignorans bien organiſés, comme eût été, par exemple, Scaron, dont le tempéramment ſeul faiſoit la gaieté, indépendemment de toute Littérature.

LA Nature a ſes droits ; on peut ſentir, & même on le doit, non en lâche, ou comme le vulgaire ; mais en homme de courage, ou en Philoſophe animé par tant de beaux exemples. Comme tel, je me ſuis ſoumis à l'adverſité, en qualité d'homme, je l'ai ſentie. Si le premier titre me fait honneur, le ſecond ne me fait point rougir, *nihil humani a me alienum puto*. Que la diſgrace revienne, dont

dont me préſervent, non les Dieux inutiles au monde, mais le plus Grand des Rois; je la ſentirai encore, mais je la ſupporterai. Elle eſt le creuſet, ou *l'accoucheuſe* de la vertu, comme dit l'aimable Auteur des *Lettres ſur les Phiſionomies*.

MAIS n'en eſt-elle pas quelquefois la peſte, ou l'écueil? Hélas! dans quelles triſtes & déplorables extrémités nous réduiſent la pauvreté, la miſère, la douleur, les fers! L'horreur & le déſeſpoir marchent à leur ſuite; l'Ame avilie, ſans courage, n'a plus d'eſpoir, plus de prétentions qu'à la mort. Rarement la différe-t-elle, ſans ſe reprocher, ou ſa lâcheté, ou les préjugés qui la retiennent: regardant le néant, comme un Bien, parce que ſon Etre eſt un mal, elle ſe fait un devoir de s'y précipiter. Sans doute c'eſt violer la Nature, que de la conſerver pour ſon propre tourment. J'ai vû les plus ſaints perſonnages, les plus fortes Ames, forcées de déſirer la Mort, & leurs Amis l'implorer pour eux. La triſte deſtinée du Grand Boerhaave en fait foi. Lorſque la vie eſt abſolument ſans aucun Bien, & qu'au contraire elle eſt aſſiégée d'une foule de maux

cela ſe faſſe machinalement, ou par raiſon; ou qu'on ſoit tellement emporté par le tourbillon des plaiſirs, qu'on n'ait pas le tems d'y ſonger, il n'importe, pourvû qu'on n'ait aucune inquiétude. J'aime autant n'avoir jamais l'idée de la mort, ſi elle m'importune, ou m'effraye, comme elle effrayoit Cicéron, que l'honneur d'être en préſence & de la braver. La faux eſt levée pour tous les hommes, je m'y ſoumets; c'eſt au vulgaire à trembler; il eſt auſſi ridicule à qui n'admet qu'une vie (qu'il trouve belle & bonne, s'il n'eſt pas hipocondriaque) de ſe préparer à recevoir le coup qu'il ne craint point, que de l'accélerer, lorsque la vie non ſeulement eſt ſupportable, mais pleine d'agrémens.

QUELLE folie de préferer la mort au plus délicieux train de vie? de croire, que qui ne peut mener une vie Solitaire & Philoſophique, ne puiſſe être heureux, & doive en conſéquence quitter la vie, plutôt que de porter des chaînes de fleurs. De bonne foi Sénèque a-t-il pû ſerieuſement conſeiller la mort à un Ami auſſi puiſſant, auſſi élevé en Dignités, auſſi riche & entouré de plaiſirs

que

que Lucilius, à qui ſes Lettres ſont adreſſées, ſous prétexte que tant d'honneurs & de Voluptés ſont un trop peſant fardeau ? Mais Montagne lui-même, qui a été ſi vivement frappé de ce goût ſurprenant pour la Mort, n'eſt pas pardonnable, ce me ſemble, d'avoir crû, comme les Stoïciens, que la Mort devoit faire la principale étude d'un Philoſophe. C'eſt peut-être accuſer ſa peur, & comme dit cet Auteur même, ſa *couardiſe*, que d'employer ſans ceſſe tous les moyens de s'apprivoiſer avec la Mort ; c'eſt afin de n'être pas ſi déconcerté, quand elle paroîtra, ſemblable à un enfant qui auroit peur d'une ſouris, & à qui, pour le corriger de ce défaut, on la feroit voir en peinture, chaque partie, l'une après l'autre, avant de risquer de lui montrer l'original. Mais deviner par qui notre aimable & judicieux Pirrhonien a été entraîné dans ce piége ? Par un homme qui dit que *la Philoſophie n'eſt rien, ſi elle n'eſt ornée* ; plus déraiſonnable en cela, qu'un Chymiſte, qui diroit qu'il n'y a point de Médecine ſans la Chymie. La Philoſophie bien réglée conduit à l'amour de la vie, dont nous éloigne ſon Fanatiſme (car elle a le ſien ;)

mais enfin elle apprend à mourir, quand l'heure eſt venuë.

SENEQUE, ſi inconſéquent d'ailleurs, a ſû mourir, quand il l'a fallu. Comme il avoit employé ſa pénétration à voir de loin l'orage qui le menaçoit, & ſa Philoſophie (alors bien placée) à en recevoir le coup; dès qu'il eut ordre de mourir, il choiſit de ſens froid ſon genre de mort, & fit voir que, s'il avoit été homme durant ſa vie, s'il avoit été attaché à ces grand biens, objets de la jalouſie publique, & funeſtes préſens du plus cruel des Princes, il ſavoit tout quitter & rompre ſes chaînes, comme un autre Samſon, pour périr en Héros de ſa Secte. Autant (il l'inſinuë lui-même) il eſt honteux de ſe laiſſer trainer, au lieu de marcher, quand il faut obéïr; autant il eſt beau de s'élever au-deſſus de la Mort par la grandeur du mépris. Il n'y a qu'une action que je trouve encore plus belle, c'eſt d'avoir le courage de ſupporter le fardeau de la vie & des revers, quand ce n'eſt pas pour ſoi ſeul qu'on vit.

COMBIEN d'autres eſpèces de gloire! Celles que donnent les Armes, les Sciences, les Beaux Arts

Le

Le beau champ à parcourir, pour qui voudroit s'étendre! Bornons-nous, craignons la ſtérile fécondité de tant d'Ecrivains.

QUI n'a de paſſion que pour les Lettres, peut bien ſe contenter de la gloire qui les ſuit.

JE dis de ceux qui craignant de quitter le chemin battu, n'oſent s'écarter des opinions reçuës & penſer autrement que les autres, ce qu'Horace dit des imitateurs, *ſervum pecus!* O vous que la démangeaiſon d'écrire tourmente, comme un Démon, & qui pour un grain de réputation donneriez volontiers les Mines du Perou, laiſſez là tout ce vil troupeau d'Auteurs vulgaires, qui rampent à la ſuite des autres, ou dans la pouſſière de l'Erudition; laiſſez-là ces faſtidieux ſavans dont les ouvrages peuvent aſſez bien être comparés à ces vaſtes Landes triſtement uniformes ſans fleurs & ſans fin. Ou n'écrivez point, ou prenez un autre effort; Soyez libres & grands dans vos écrits, comme dans vos actions; montrez une Ame élevée, indépendante. Cette voie eſt risqueuſe, je le ſai; qui fait ſon étude de l'homme, doit s'attendre à avoir l'homme pour en-

nemi. Galilée fut enfermé dans les prisons de l'Inquisition pour avoir osé penser que la Terre tournoit: exemple de la tyrannie Ecclésiastique, qui fit grand peur à Descartes. Mais si la gloire augmente avec le péril, le Bonheur n'augmenteroit-il point avec la gloire?

C'est ce que je ne décide point, pour ne pas séduire ceux qui habitent de moins heureuses Contrées: car d'ailleurs je vois que la Philosophie paroît à tous belle & bonne, mais que ce n'est pas pour ses beaux yeux, du moins pour l'ordinaire, qu'on lui fait la Cour. Peu se sentent un certain génie, cette étoile du Bonheur, ou du Malheur de notre vie, sans courir après la gloire; Spectre brillant, quand c'est la Vérité qui l'enfante; puissant, quand c'est l'Opinion, Reine plus dominante & plus despotique. La Renommée n'a point trop de ses cent bouches pour redire & publier les Découvertes & les Conquêtes faites dans l'Empire de l'Esprit. Elles sont le prix & la récompense de tous les travaux Littéraires, qui sans cette flatteuse amorce seroient beaucoup plus rares & plus imparfaits. On penseroit pour soi, & non

non pour les autres ; ou plûtôt, on penſeroit moins, & on ſentiroit davantage. Mais non ; traitant la Philoſophie, comme nos Maîtreſſes, nous voudrions avoir l'Univers pour confident des faveurs qu'elle nous accorde. Nous ſommes donc Philoſophes, comme on a vu que nous ſommes vertueux ; il y a plus de vanité, que de curioſité & d'envie d'obliger dans nos Etudes & dans les ſervices que nous rendons. Il étoit bien juſte de trouver en ſoi un ſentiment qui nous dédommageât de l'ingratitude & nous fit oublier tant de gens qui n'en ont point.

Qu'est-ce donc que cette Réputation qui fait tant de bruit dans le Monde, après laquelle on court, dès qu'on ſait barbouiller du papier, & qu'on mépriſe autant, lorſqu'on ne peut l'atteindre, qu'on feint de la mépriſer, lorſqu'on eſt célèbre ? Quel eſt cette Trompette, qui plus puiſſante que celle de Mars & de Bellone, élevant notre courage & nous étourdiſſant ſur les dangers, nous appelle à combattre par les ſeules armes de la Raiſon, des ennemis vainqueurs de la Raiſon & des Tems ? *verba & voces*, une vaine image,

comme on l'a dit avant moi, un ſonge, l'ombre d'un ſonge, un écho &c. Mais auſſi fous que les Poëtes, & peut-être plus, les Philoſophes métamorphoſent cet écho en Nymphe, en Nymphe charmante, que dis-je? en Impérieuſe Divinité: & c'eſt ainſi que notre pauvre imagination ſe repaît, comme la leur, de belles chimères. Vrais Ixions, prendrons nous toujours la Nuë, pour Junon? le frivole, pour l'utile? ce qu'il y a de plus ſtérile, pour ce qu'il y a de plus fécond? Prendrons nous toujours l'eſprit pour le ſentiment, & la vanité pour ce juſte amour propre qui nous a été donné en partage? Nous laiſſons, je le dis dans un ſens bien différent de Senèque, nous dédaignons les plus grands Biens, le plaiſir de jouïr à longs traits de nous même & des Corps qui nous environnent, pour courir après des Biens imaginaires, après des ſons & des douceurs, ſi l'on peut donner ce nom, à ce qui eſt mélé de tant d'amertume.

SOMMES-nous dans ce monde pour chercher & goûter la célébrité, ou les plaiſirs de la vie? Puiſque le hazard nous y a jettés, je ne dirai point au préjudice de tant d'autres

que

que milles causes empêchent tous les jours de sortir du néant, il paroît que le premier but, & le plus raisonnable, est d'y vivre tranquille, à l'aise & content. C'est une chose décidée, beaucoup mieux par la conduite de tous les hommes, que par toutes les Opinions diverses de ceux d'entr'eux qui se sont érigés en Précepteurs du Genre humain. Songer au Corps, avant que de songer à l'Ame, c'est imiter la Nature qui a fait l'un avant l'autre. Quel autre guide plus sûr! N'est-ce pas à la fois suivre l'Instinct des hommes & des animaux? Disons plus, & prêchons une Doctrine que nous avons eu l'honneur de ne pas suivre; il ne faut cultiver son Ame, que pour procurer plus de commodités à son corps; peut-être ne faut-il écrire, comme tant d'Auteurs, que pour attrapper ou l'argent des Libraires, ou une estime encore plus lucrative. S'il est des causes finales, celle-ci en est une, & des plus sensées; l'amour de la vie & du bien-être, a évidemment des droits plus pressés que ceux de l'amour propre, & comme le plaisir va devant l'honneur, pour qui a le goût bon, le pain est un

ſtiment plus ſolide que la Reputation.

TRAVAILLONS donc d'abord par nous l'aſſûrer; c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe tirer du préjugé des hommes, aſſez ſimples pour croire qu'un ſavant vaut mieux qu'un ignorant. La gloire au reſte viendra, quand elle voudra. Que nous ſommes vains & dupes, qui pis eſt, de nous ſacrifier au chimérique honneur d'immortaliſer les Lettres de l'Alphabet qui compoſent nos noms! Soyons meilleurs Pilotes de la vie; que le ſentiment ſeul nous ſerve de Bouſſole, & nous ne ferons voile que vers le Port de la Liberté, de l'Indépendance & du Plaiſir.

ENCORE un mot ſur les dangers de la carrière où je ſuis entré. Il eſt beau, je le veux, de pouvoir compter, non ſur le ſuffrage de la Poſtérité qu'on ne rencontre point, mais ſur celui de quelques contemporains connoiſſeurs. Il eſt agréable de voir ſa Raiſon & ſes Lumières croître & s'étendre ſous les ailes de la Philoſophie & des Muſes; mais il y faut être en ſûreté, & que la Poule ne laiſſe pas prendre ſes Pouſſins; ou c'eſt être fou, que de cultiver la ſageſſe.

Ari-

Ariſtote ne s'y fia pas plus que moi, & fit bien : la République d'Athènes qui s'étoit deshonorée en condamnant à mort un homme qui valoit mieux qu'elle, n'eût pas rougi de ſe deshonorer une ſeconde & une troiſième fois. La Politique qui a fait la honte, ne la connoit point. Descartes s'abſenta auſſi fort à propos, au moindre murmure de la Mer Théologique aiſément en fureur. Prêt à jetter au feu un travail de 4 ans, combien n'a-t-il point craint que l'Egliſe (ce que je ne puis voir, ſans rire de ſa ſimplicité,) n'approuvât point ſes opinions & conjectures Phyſiques.

La gloire qui marche à la ſuite des Muſes, ne peut donc nous dédommager de la perte des Biens du Corps ; c'eſt un Bien trop étranger & trop loin de nous ; pourquoi donc lui immole-t-on ce qu'on a de plus cher au monde ! C'eſt que la vanité ſe l'approprie. Notre imagination enflée & comme bouffie par les éloges, fait paſſer l'eſtime d'autrui chez nous-même, où elle ſe change en ſi haute conſidération, que nous nous regardons comme des perſonnages de grande importance, & ne voyant

en

en nous que matière & forme, nous croyons cependant avoir non ſeulement une Ame, mais une Ame d'une trempe particulière, ſupérieure, & faite exprès pour nous. De là viennent tous les avantages que l'Eſprit peut procurer au Corps; car ſans doute les Liqueurs circulent avec plus d'aiſance, lorsque l'Ame eſt agréablement affectée: & toutes choſes égales, c'eſt à-dire, lorsque notre Individu n'en ſouffre point, s'acquérir de la gloire, eſt un plus grand Bien, que de n'en point avoir.

N'y auroit-il point plus de grandeur d'Ame à la mépriſer? C'eſt ce qu'il faut demander aux Stoïciens. Voyez, diſent-ils, en levant d'orgueilleux ſourcils, voyez courir tous ces fous; la gloire eſt leur objet; ils cherchent l'eſtime publique, & nous la nôtre. Nous avons trop de vertu pour en faire parade. Nous verrons dans la ſuite que ces mêmes hommes ne mépriſent pas plus la réputation & l'honneur, que les richeſſes: qu'ils font tout pour en avoir. Je n'en voudrois pas d'autre preuve, que toutes ces recherches d'eſprit étudié, que Senèque montre dans ſes écrits, & notamment dans celui-ci dont

dont j'ai adouci de mon mieux l'affectation.

Le mépris n'eſt pas plus un Mal, que la louänge n'eſt un Bien. Mais nous ſommes aſſez dupes encore une fois, pour tenir par l'imagination, à celle des autres, qui nous flatte, ou nous bleſſe par l'image agréable, ou désagréable qui en réſulte dans le cerveau. Un discours choquant ou flatteur agit, comme un Tableau, beau ou laid, par le *bene* ou le *male placitum* des Anciens. C'eſt pourquoi on dit: telle choſe fait honneur, telle autre n'en fait point. Honneur! ah! qu'on eſt ſot, qu'on eſt à plaindre, quand on n'eſt point Philoſophe! & que bien des gens à qui on donne ce nom le méritent peu! Je voudrois bien ſavoir, ſi les idées que les Indiens ont des Chinois & des François, les Turcs des Chrétiens, & ceux-ci des Turcs, les touchent & les mortifient. Non, répondez vous. Pourquoi donc ce qu'on dit, ou ce qu'on penſe de vous, vous fait-il tant de peine? Médecins, pourquoi ne voulez vous pas qu'on diſe ce que vous faites pour la plûpart? Ou pourquoi faites vous des choſes qu'on ne peut expoſer aux yeux du Public, ſans

vous

vous faire rougir? Souffrez que je vous offre en moi-même un meilleur exemple à suivre.

La plus utile médisance vous met en fureur, parce que vous en êtes l'objet décrié: on me calomnie dans bien des Libelles & notamment dans un Extrait & un avis au Lecteur qui ne mérite pas d'être autrement qualifié: & je ne sors pas de ma modération & de ma tranquillité naturelle. Un autre eût été furieux comme vous, à la Lecture de l'Avertissement des *Pensées chrétiennes*: que n'eût-il pas fait pour détromper le Public? Pour moi, qui sais à quoi m'en tenir, & qui n'apprendrois rien de nouveau à ceux qui me connoissent & qui savent mon Histoire, j'ai bien voulu le lire une fois, mais sans prendre la peine de lui répondre. Ce qui n'est pas vrai, ne merite pas qu'on s'en justifie. Piqués de mon silence, mes adversaires ont paru sous une autre forme: ils m'ont, dit-on, attaqué dans je ne sai quel volume de la Bibliothèque Raisonnée que je n'ai lu, ni ne veux lire, quoique je puisse le faire sans émotion. Enfin ils ont tout tenté, mais vainement pour être tirés de l'obscurité où sont condamnés des Au-

Auteurs qui ſe mêlent de Litterature, ſans en être plus inſtruit que de ma conduite & de mes mœurs. Mais dans l'Extrait dont je parle, je ſuis fort mal mené, m'écrivent mes Amis d'Amſterdam. Je le crois bien, leur ai-je répondu, car j'y ſuis calomnié; & moi qui n'ai que medit, pour jetter mes Confrères en meilleur moule, je ne les ai pas moins mal menés. J'ai paſſé les bornes de la Critique envers les autres, & on a paſſé envers moi les bornes de la Médiſance : voilà à quoi ſe réduit tout le grand mal qu'on m'a fait. Je ſuis bien aiſe que mes Ennemis ſoient plus coupables que moi.

A u reſte les Opinions d'autrui ſont auſſi étrangères à mon Etre, que ce qu'un autre ſent eſt différent de ce que je ſens. A coup ſûr, celui qui me mépriſe, ne penſe pas comme moi ſur mon compte, & celui qui me louë, ne me louë peut-être pas tant que moi-même. Un connoiſſeur qui lit un Ouvrage, en juge par la juſte balance, où il le pèſe; l'Auteur ſeul l'eſtime plus que ſon poids. Je m'arrête à ce Dilemme, & les médecins auroient bien fait de s'y tenir auſſi. Ou les idées qu'on a de moi

ſont

ſont vraies, ou elles ſont fauſſes. Si elles ſont vraies, c'eſt à moi de me corriger, ſuppoſé que je reconnoiſſe avoir tort. Si elles ſont fauſſes, *Omnis homo mendax*; ce n'eſt qu'une erreur, qui retombe ſur celui qui la commet, & qu'il faut lui pardonner, ſi elle eſt involontaire, comme le plaindre, s'il y a de la méchanceté, s'il ne cherche qu'à nuire, uniquement pour nuire, & ſans qu'il en réſulte aucun Bien. Je ſuis une eſpèce fort ſingulière; j'ai plus ri de l'ignorance & des bévuës de mes Antagoniſtes, que je ne me ſuis faché de leur acharnement. Je traite tout de même. Le chagrin, l'adverſité, les maux, les petites mortifications de la vie ne m'atteignent point, ou fort peu. On crie, on déclame, & je ris. Tous les traits de la malignité & de l'envie ne percent point ce rempart de Douceur, de Gaieté, de Patience, de Tranquillité, d'Humanité, en un mot de vertus, ſi non Théologiques, du moins Morales & Politiques, que la Nature m'a données, & que la Philoſophie a renforcées. Je me ſuis vu battu par la Tempête, mais comme un rocher: je le dis ſans ſonger que Senèque l'a dit

dit avant moi. Enfin assez Stoïcien sur la douleur, sur les maladies, sur les calomnies &c. je suis peut-être trop Epicurien sur le plaisir, sur la santé & les éloges. Si ce n'est pas là ce qu'on appelle un heureux Tempéramment, qu'on me dise donc où il est; car quoi de plus fortuné que de pouvoir sentir toujours la douce ardeur des rayons du Soleil, sans être incommodé de l'ombre & du froid que donnent les nuages qui le couvrent!

POURSUIVONS notre chemin. Si le Bonheur ne peut consister dans la Gloire qui suit les Lettres, le mettra-t on dans le plaisir de les cultiver? Je ne le crois pas. Je sai que l'Etude affecte immédiatement notre Ame, ou en satisfaisant sa curiosité, ou par le charme du goût, d'images agréables, & de mille sentimens divers. Je sai que penser n'est qu'une manière de sentir, qu'un sentiment en quelque sorte replié; & que par conséquent vaquer aux Lectures & aux Méditations qui nous rient, penser à des choses qui plaisent, c'est sentir presque sans cesse agréablement. Telle est la volupté de l'Esprit, qui a excité dans l'Auteur de *l'Hom-*

l'Homme Machine, tous ces transports ſi d ignement addreſſés, & je ne ſai pourquoi ſi mal reçus. Mais n'outrons rien; il a fallu que l'Homme fut non ſeulement Organiſé, mais préparé de loin & par dégrés à recevoir l'impreſſion de cette Volupté: nous n'en ſerions point ſuſceptibles, ſans l'Education, dont la variété en met tant ici. Encore ne le ſommes-nous pas fort long-tems. Un Arc ne peut toujours être tendu; les cordes de violon détenduës ne donnent plus de ſon ſous l'archet: de même les muſcles de l'Ame venant à ſe relâcher, le plaiſir diminue proportionnellement; les yeux ſe fatiguent, quand les ligamens ciliaires qui approchent le cryſtallin de l'uvée, ſont las de ſe contracter. Voyez les Nerfs les plus ſenſibles & les plus *érigibles* de tout le corps, ils ne peuvent plus ſe roidir après un ſeul commerce, ils ne ſentent rien; plus morts que vifs, on peut bien dire avec Petrone, *funerata eſt pars illa* &c. en même tems la Volonté ne veut plus ce qu'elle eût parié qu'elle voudroit. On ſe dégoute de lire & d'écrire, par la même raiſon qu'on ſe dégoute d'une femme. Comme le plaiſir du commerce amoureux di-

diminue, à meſure que le beſoin & la paſſion décroiſſent; le charme de l'Etude, la prémière heure, eſt bien plus vif que quelques heures après. Je ſens bien qu'il en eſt de la Paſſion des Lettres & des Arts, comme de toute autre, qu'il faut ſatisfaire, ou être malheureux. Je ne crains point les fers, ni la tyrannie, parce que l'Eſprit ne peut s'enchaîner: mais vif comme je ſuis, je ſerois fort à plaindre, ſi je n'avois ni livres, ni plumes, ni encre, ni papier. La Liberté de ſatisfaire un goût dominant, ne ſuffit cependant pas, pour rendre heureux. Il y a trop d'autres vuides, trop d'autres beſoins à remplir. Jugez du Bien-Etre de ceux qui aiment ſi peu l'Etude, qui s'appliquent à leur Profeſſion avec ſi peu de goût & de plaiſir, que mille écus de rente leur en laiſſeroient à peine une étincelle; pour ne rien dire de ces Génies bornés, qui étudiant malgré Minerve, ſurchargent leur pauvre Mémoire de mille faits, qui leur feroient perdre le Jugement, s'ils en avoient: ſouvent forcés d'ailleurs de ſe devouer tout entiers à des choſes ingrates, (& qui le ſont encore moins qu'eux,) ils regardent les livres dont ils

ils ſont entourés, comme leurs plus cruels Ennemis. Enfin quelle multitude inombrable d'heureux ignorans dont nous avons parlé, qui, s'ils n'ont pas l'honneur, ou le plaiſir d'acquérir de belles connoiſſances, & le goût de l'Eſprit, qui plus eſt, s'en vengent par le mépris, & ne croient pas valoir moins, (tant s'en faut,) parce qu'avec leur Inſtinct ils ont fait fortune, tandis que les autres ont été conduits par l'Eſprit au précipice.

CONCLUONS donc que ceux qui, comme Ciceron, Pline le Jeune, l'Auteur que j'ai nommé &c. ont mis le Bonheur, ſoit dans la Volupté de l'Eſprit, ſoit dans la Gloire qui marche à la ſuite des Beaux Arts, ont donné dans l'exagération & l'Entouſiaſme de leur goût, & ont ainſi fait deux fautes dans une; car non ſeulement ils ont, contre toute Logique, étendu & généraliſé ce qui eſt borné & particulier, j'entends le plaiſir de l'Etude; mais ils ont à la fois borné ce qui a été ſi univerſellement accordé à toutes les créatures animées, par l'adorable Auteur qui les a faites, je veux dire la faculté d'être heureux, & de l'être, chacun à ſa manière & à ſa fantaiſie. *Trahit ſua quemque*

voluptas. Placer en général la Félicité dans la Culture des Lettres, pour le plaiſir qu'on en retire ; c'eſt négliger les Biens du Corps & ſe moquer de la Nature. Attacher le Bonheur au Char de la Gloire & de la Renommée ; c'eſt le mettre, comme un Enfant, dans un joujou, ou dans le bruit que fait une Trompette.

MONTRONS le reſte du Tableau, & tirons tout-à-fait le rideau, derriere lequel eſt caché Seneque.

TANT de Gens ſont heureux ſans richeſſes & ſans volupté, ainſi que ſans ſience & ſans réputation, & ſurtout dans le ſein d'une obſcure & tranquille médiocrité, qu'en plaçant ſi loin du Bonheur, des Biens, que d'autres en ont mis ſi près, j'ai cru leur faire encore plus d'honneur qu'ils ne méritent.

EXAMINONS donc la nouvelle corde qui ſe trouve à notre arc, ſans nous laiſſer plus ſeduire par ſa belle couleur d'or, que par toutes les bouches flatteuſes de la Renommée. Mais comme nous ſommes ſenſibles à l'avantage d'être eſtimés, ſans cependant vouloir déſormais ſacrifier notre tranquilité au plaiſir de faire un vain bruit, ne ſoyons point auſſi du-

pes de l'opinion de ceux qui ne font point assez de cas du plus puissant des Dieux. Quel Animal farouche seroit donc la Vertu, ou la Philosophie, si l'or ne l'apprivoisoit; si la pluye de Jupiter n'amolissoit sa dureté? Aussi Seneque, cet ennemi déclaré de ce qu'il aimoit tant, convient-il qu'il est aussi doux & agréable d'être riche, que de se promener en Hiver dans une belle Allée que le Soleil échauffe; mais par un contraste évident, qu'il paroit avoir exprès eludé, la pauvreté est l'ombre, où il fait froid. On a beau se pénetrer du souverain Bien, & s'envelopper dans toute sa vertu; ni la vertu, ni la Philosophie, ne peuvent avec toutes leurs rames nous conduire au Port desiré. Pauvre Manteau d'hiver, qui n'empêche pas le vent du Nord de glacer l'Ame avec tout son courage!

MAIS peut-être l'Ame des Stoïciens habite-t-elle hors du Corps, comme celle des Leibnitziens, sans être sujette aux Loix imaginaires de la même harmonie? D'ailleurs pour qui la douleur n'est point un mal, le froid qui en est un diminutif, ne seroit-il point un Bien?

LAISSONS Lucien railler, il seroit

roit difficile d'imiter ſa legereté. Seneque convient que le ſage peut & doit même conſentir d'être riche; c'eſt-à-dire qu'il ne fera point de baſſeſſes pour le devenir, & qu'il n'aura point auſſi à rougir d'avoir reçu les richeſſes à bras ouverts; mais qu'il leur donnera une eſpèce d'hoſpitalité, que les pauvres & d'illuſtres malheureux partageront avec elles. Il n'y a guères qu'un homme de mérite, qui rende ſervice à qui en a. C'eſt pourquoi le ſage, ou quiconque ſait uſer des richeſſes, ſoulagera les malheureux, excitera la vertu, encouragera les Talens, relevera le mérite opprimé, & en un mot s'en ſervira, plus en Oeconome, qu'en Maître. Quelle différence d'un tel homme, à ces Ames baſſes & triviales, que la fortune enorgueillit, infiniment flattées de ce qu'il y a de plus étranger & de moins flatteur, & qui ne partagent avec qui que ce ſoit les commodités qu'ils en reçoivent! Mais comme il n'y a qu'un fou, qui diſſipe ſon Bien au gré de ſes caprices, dont la voix couvre celle de tant de Miſérables, il n'y a qu'un lâche qui s'en ſerve pour tourmenter les hommes, & qui trouve, comme le *Narcis-*

ciſſe de *Britannicus*, ſa felicité dans les malheurs dont il eſt cauſe.

FAIRE le Bien de la Societé, rendre les cœurs heureux de ſa joie, c'eſt le devoir d'un homme riche. S'il ne s'en acquitte pas, s'il n'eſt point compatiſſant, liberal, s'il ne ſouffre point à la vuë de tant de pauvres que le plus opulent ne peut ſoulager, le depôt a été mal confié; il ne pouvoit être en de plus mauvaiſes mains.

JE ne déſire point d'être riche, pour avoir chez moi une foule de flatteurs & de faux Amis, qui ſans un reſte de mauvaiſe honte, ou plutôt de perfidie, me tourneroient le dos presque auſſi vîte que la fortune: Je ne voudrois poſſeder de grands Biens, que pour jouïr de cette belle prérogative, le plaiſir d'obliger; la générosité ſeroit toute ma magnificence. Je ne mépriſerois point les richeſſes, je ſaurois les depenſer & les diſtribuer. Je regarde l'avarice, comme la ſource de tous les vices. Et ſans générosité, eſt-il quelque vertu?

MA Félicité n'eſt point d'avoir des Chévaux, des Couriers, des Chiens & tout cet amas de Laquais preſſés, dont le poids ſemble menacer d'enfoncer le derriere d'un Caroſſe. Tant

d'a-

d'animaux Domeſtiques ne me ſont point néceſſaires. Je ne me crois point décoré d'avoir à ma porte un Suiſſe menteur, qui refuſe l'entrée à des Créanciers, qu'un honnête homme ne doit point craindre, parce qu'il ne les a faits que pour les païer. Paſſe encore, ſi ſa Hallebarde & ſa Mouſtache faiſant peur à qui la fait à tous les autres, pouvoit empêcher la mort d'entrer! Mais non; Horace l'a dit en Latin & Malherbe en François:

Le Pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la Garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

LOIN d'ici tout ſuperflu. Le Sage ne le connoit, que pour le mépriſer. O! malheureux cent fois qui ajoûte aux beſoins de la Nature, qui ſont déjà en trop grand nombre, ceux que le faſte ou la vanité lui fait! pour être heureux, ſi ce n'eſt point aſſez d'un néceſſaire trop exact, du moins, ſuffit-il de pouvoir dire: j'aime à vivre, parcequ'avec peu de choſes je ne manque de rien. Socrate préferoit la mort à l'exil; je n'ai pas juſ-

qu'à ce point la *maladie du Pays*. Je crois que la Patrie & le Bonheur peuvent aller enſemble, & ſont en effet où l'on eſt bien. C'eſt une vérité dont on auroit peine à diſſuader qui la ſent avec une auſſi vive reconnoiſſance que moi. Pourquoi faut-il qu'on ſoit reduit à deſirer du moins la conſervation de ce qu'on a? Sans la crainte de le perdre, un Philoſophe ſeroit heureux. Mais enfin eſt-il de ſi beaux jours qui ne ſoient obſcurcis par de petits nuages que les raïons de la plus belle eſperance ont bien de la peine à diſſiper? Celui même qui vit de ſes propres revenus, eſt-il ſûr que ſon fermier ſera toûjours ſolvable?

REGARDONS la Proſperité la mieux fondée en apparence, comme un calme auquel peut ſucceder la Tempête. Le vaiſſeau perira, ſi tout ne ſe trouve prêt ſur le champ pour jetter l'ancre, & la parer. Accoutumons-nous donc peu à peu à être moins attachés à ce qu'il ſera très incommode de ne pas avoir, afin de le regretter moins, quand véritablement nous aurons le malheur d'en être privés. Le fardeau eſt la moitié moins peſant, quand on s'eſt préparé à le

à le porter. Ce que je dis de la pauvreté, je l'ai dit ci-devant de la vie, dont le joug eſt quelquefois bien dur dans le ſein même des richeſſes & des grandeurs. C'eſt alors qu'il faut ſe munir de plus de force, pour ne pas ceder à la facilité de briſer ſes liens. Il eſt moins glorieux de ſavoir mourir que de ſavoir vivre dans les douleurs & les revers. Il y a d'ailleurs ſi peu d'occaſions d'acquerir cette gloire du dernier moment, qu'il vaut mieux apprendre à pouvoir vivre, qu'à oſer mourir. J'ai crû devoir revenir à un article auſſi intereſſant pour la Societé.

QUI eſt digne des faveurs de la fortune, peut bien l'être de celles de la Nature, & par conſequent de la volupté. La Raiſon pour laquelle Seneque ſe déclare ſi vivement contr'elle, c'eſt qu'il prétend que le voluptueux ne peut être ni bon Ami, ni bon Soldat, ni bon Citoïen, mais ſans raiſon. L'Experience le prouve. La Volupté n'énerve pas toujours ſes favoris: on lui ſacrifie beaucoup, mais on ne lui ſacrifie pas tout; & quelque puiſſant que ſoit ſon Empire, le devoir s'allie ſi bien au plaiſir dans une Ame raiſonnable,

que loin de se nuire, ils se prêtent des forces mutuelles. L'Art de sentir, de gouter, de perfectionner en quelque sorte le plaisir, est assez généralement accordé aux François, peut-être par ce qu'on leur en fait un démerite. Cette Nation si voluptueuse cependant, en est-elle moins capable d'amitié? L'amour de la Patrie en est-il moins gravé dans son cœur? Connoit-elle le danger, où l'honneur, où son Roi l'appelle? Si la volupté d'Epicure n'est qu'une robe de femme sur un corps robuste, comme dit figurément notre Auteur, ne puis-je pas dire dans le même sens, que nos Seigneurs François portent le courage d'Hercule dans les habits d'Omphale? Voltaire, & tous ceux qui connoissent la Nation, ne me démentiront pas. Voici comme l'a peint ce beau Génie:

Des Courtisans François tel est le Caractère,
Du sein de la Molesse ils courent aux hazards;
Vils flatteurs à la Cour, Heros aux Champs de Mars.

SENEQUE ne defend pas absolument l'usage de la Volupté. Vous con-

connoiſſez ces bluëts, image du Vaudeville pour la durée, ornemens de Cerés, que le hazard des graines & des vents fait naître au milieu des blés; la volupté, inſinuë-t-il, croit ainſi quelquefois ſur les pas d'un homme vertueux; il peut la cueïllir, lors qu'elle ſe préſente, ſans qu'il la cherche, comme on cueille une fleur en paſſant. Suivant cette idée, la Volupté ſeroit donc la fleur de la Vertu, comme l'Eſprit du plaiſir; elle germeroit dans ſon ſein d'autant plus belle & plus pure, & plus *Vierge*, ſi l'on me permet cette expreſſion Chymique.

Ce n'eſt pas tout-à-fait deſendre l'uſage d'une fleur, que de permettre de la flairer: mais faut-il en reſpirer ſi négligemment la délicieuſe odeur? S'il eſt dans la Volupté, comme dans toutes les Plantes, une quinteſſence, ou, comme dit Boerhaave, un Eſprit Recteur, en prendre la fleur, la ſentir avec nonchalance, ce n'eſt pas le moyen de goûter cet Eſprit raviſſant. Le dédaigner, n'eſt-ce point une indolence coupable? N'y a-t-il point une ſorte d'inhumanité à laiſſer flétrir, qui pis eſt, une roſe, mieux employée à notre uſage?

Laiſſons cette indifference Stoïque : les Bienfaits de la Nature méritent des tranſports de tendreſſe & de reconnoiſſance que nos ingrats lui refuſent.

JE ne prétends pas faire conſiſter le Bonheur dans la Volupté ; car, quoique j'aye autrefois fait couler de ma plume toute l'yvreſſe qu'elle avoit répanduë dans mes ſens, me dégageant aujourd'hui des piéges de la Syrene, je ſouscris (par tempérament peut être) à plus de modération, & veux que le beſoin ſeul, ce Père du Plaiſir, l'appelle déſormais, & ſonne, pour ainſi m'exprimer, l'heure de ma volupté. Mais ſi les plaiſirs des ſens ſont eſſentiellement trop courts, & trop peu fréquens pour conſtituer un état auſſi permanent que la félicité, regardons-les du moins comme des éclairs de Bonheur, qui ne peuvent manquer, ſans rendre les joyes de la vie imparfaites & tronquées, & ſans laiſſer tant de petites plaïes, dont le Cœur eſt ſouvent ulceré, dans le beſoin du ſeul Beaume qui les adoucit & les cicatriſe.

NE prenons point pour des beſoins, les deſirs d'une imagination qui aime à s'irriter ; il y aura moins de gourmands, moins d'yvrognes & moins

moins de voluptueux; mais donnons à la Nature ce qui appartient à la Nature. On boit quand on a ſoif, on mange quand on a faim. Or ici on éprouve quelquefois ce double effet de la même cauſe; car quel homme n'a pas quelquefois faim & ſoif de certaines voluptés? Faute de s'y livrer, combien de nuages & de mécontentemens s'élevent dans l'Ame, que la Volupté ſeule peut diſſiper? Je n'ignore pas que certains Temperamens foibles peuvent, ou plutôt doivent s'en priver, pour ſe bien porter, & mieux jouïr des autres plaiſirs; mais d'ailleurs la Volupté prudemment conduite, eſt d'une auſſi grande néceſſité que les autres beſoins, & la Nature a employé les mêmes moyens pour faire naître celui-là. De là vient que Celſe, ſon Commentateur Lommius, Venette, Boerhaave, & tous les plus graves Philoſophes & Médecins, n'ont point fait difficulté de la recommander dans leurs écrits, & d'y donner de vraies & ſages leçons d'Amour. J'avois ſuivi moi-même leur exemple dans une Lettre, qui terminoit celles que j'ai données *ſur la Santé*; mais je ne ſai quel ſcrupuleux Cenſeur a jugé à pro-

pos d'en ſupprimer la ſeule copie que j'euſſe, & qui contenoit Venette rajeuni, (moins bien qu'il ne va paroître) avec précis de tout ce que nos meilleurs Auteurs nous ont laiſſé ſur un ſujet plus important qu'on ne penſe.

QUOIQUE le Bonheur ne doive pas être placé en général dans la Volupté des ſens, il y a cependant des Sens pour qui c'eſt un beſoin ſi urgent, qui ont tellement faim & ſoif du Coït, que ſans cet Acte Vénérien, qu'il leur faut ſouvent répéter chaque jour, ils ſeroient malheureux, & fort à plaindre. Au contraire donnez une ample carrière à leur Tempérament, ils ſont heureux, non ſeulement dans la Volupté, & par la Volupté même, mais dans le ſein de la débauche, de la folie & du déſordre. Quelle preuve en demandez-vous? Leurs jours ſe coulent, presque ſans qu'ils s'en apperçoivent, parce qu'ils ſentent & ne réfléchiſſent point: toujours gais & contens, ils ne reſpirent que la joïe; ils la portent partout. C'eſt, pour ainſi dire, la monnoie courante de nos Cœurs, c'eſt un Subſtitut de l'Eſprit, plus agréable que l'Eſprit même, & plus à la por-

portée de tout le monde: comment ne ſeroit-il pas de toutes les Fêtes & de tous les Banquets? La Joïe eſt aſſiſe avec eux, elle rit aux Convives qu'elle réjouït; ils la font circuler dans les Cercles, & en quelque ſorte mouſſer, & boire à longs traits dans différens vins exquis. Cependant ils ſont perdus de Dettes & d'Honneur. Tant il eſt vrai que la Vertu & la Probité ſont choſes étrangères à la Nature de notre Etre; ornemens & non fondemens de la Félicité. Combiens d'autres ſont auſſi vertueux qu'honnêtes, chaſtes, ſobres, & malheureux? Leur Candeur, leur Sageſſe, leur Humanité eſt à toute épreuve; mais ils n'en trainent pas moins après eux l'ennui de la ſolitude, la dureté de leur caractère & l'onereux fardeau d'une raiſon qui ne ſe déride jamais: auſſi durs & ſévéres, que graves & ſilencieux, auſſi froids & triſtes, qu'hommes ſûrs & vrais; leur mélancholie, leur figure atrabilaire, font fuïr les Jeux & les Ris déconcertés, ou effarouchés à leur aſpect. On les reſpecte & on les fuit, c'eſt le fort de la vertu; tandis qu'on recherche avec empreſſement d'aimables vicieux qu'on mépriſe:

c'eſt le ſort de l'urbanité & des graces. L'Art de plaire eſt un grand acheminement au Bonheur. Ici les uns ſon- heureux, en ne penſant pas plus qu'une P***, & en ne faiſant pas plus de cas de la réputation. Là, le malheur des autres vient de trop penſer, & à des objets noirs & lugubres, images triſtes que la Nature tire, comme un rideau, devant l'imagination bouchée. Quelle reſſource ont ceux-ci? Quelques palliatifs d'un moment; le vin qui nuit enſuite; les Compagnies, les Spectacles, la diſſipation, qui ne réuſſiſſent pas toûjours. La Société des perſonnes extrêmement joieuſes, afflige d'autant plus celles qui ne le ſont pas. Ceux là, direz-vous, ne ſont capables que de goûter la Volupté, & de ſe ménager les délices d'un doux prurit. Eh bien! en ſont-ils moins heureux? Ne ſuivent-ils pas cet inſtinct & ce goût, par lequel chaque Animal tend à ſon Bien-Etre? N'ont-ils pas enfin la ſeule ſorte de Félicité qui ſoit réellement à la portée de leurs organes?

IL en eſt de même de tous les Méchans. Ils peuvent être Heureux, s'ils peuvent être méchans ſans remords. J'oſe dire plus; celui qui n'aura

n'aura point de remords, dans une telle familiarité avec le crime, que les vices ſoient pour lui des Vertus, ſera plus Heureux, que tel autre, qui, après une belle action, ſe repentira de l'avoir faite, & par là en perdra tout le prix. Tel eſt le merveilleux empire d'une tranquillité que rien ne peut troubler.

O TOI, qu'on appelle communément malheureux, & qui l'eſt en effet, vis-à-vis de la Société; devant toi-même, tu peux donc être tranquille. Tu n'as qu'à étouffer les remords par la réflexion, (ſi elle en a la force,) ou par des habitudes contraires, beaucoup plus puiſſantes. Si tu euſſes été élevé ſans les idées qui en ſont la baſe, tu n'aurois point eu ces ennemis à combattre. Ce n'eſt pas tout, il faut que tu mépriſes la vie, autant que l'eſtime, ou la haine publique. Alors en effet, je le ſoutiens, parricide, inceſtueux, voleur, ſcélérat infame, & juſte objet de l'exécration des honnêtes Gens, tu ſeras Heureux cependant. Car quel malheur, ou quel chagrin peuvent cauſer des actions, qui, ſi noires & ſi horribles qu'on les ſuppoſe, ne laiſſeroient, (ſuivant l'Hypothèſe,) aucune tra-

ce

ce de crime, dans l'Ame du Criminel. Mais ſi tu veux vivre, prens-y garde, la Politique n'eſt pas ſi commode que ma Philoſophie. La *Juſtice* eſt ſa Fille; les Bourreaux & les Gibets ſont à ſes Ordres: crains les plus que ta Conſcience & les Dieux.

LES prémiers hommes, qui en ont eu d'autres à gouverner, ont ſenti la foibleſſe de ce double frein. De là eſt venuë la néceſſité d'étrangler une partie des Citoiens, pour conſerver le reſte, comme on ampute un membre gangréné, pour le ſalut du Corps.

GOUTES auſſi puiſque l'ingrate Nature te le permet, Prince cruel & lâche, ſavoures à longs traits la Tyrannie. Eroſtrate voulut s'immortaliſer par le feu; immortaliſes toi par le ſang; raffines dans l'invention des tourmens, comme un homme à bonnes fortunes dans celle des Voluptés, & trouves-y, s'il ſe peut, le même plaiſir. Le ſeul Bien qui ſoit en ton pouvoir, eſt de faire du Mal: faire le Bien, ſeroit ton Supplice. Je ne t'arrache point au maudit penchant qui t'entraîne. Eh le puis-je? Il eſt la ſource de ton malheureux Bonheur. Les Ours, les Lions, les Tigres,

gres, aiment à déchirer les autres Animaux: Féroce comme eux, il eſt trop juſte que tu cedes aux mêmes inclinations. Je te plains cependant, de te repaître ainſi des Calamités publiques, mais qui ne plaindroit encore plus un Etat, où il ne ſe trouveroit pas un homme, un homme aſſez vertueux, pour le délivrer, aux dépens même de ſa vie, d'un Monſtre tel que toi?

ET toi-même, voluptueux, (pour m'accommoder à ta foibleſſe, comme un Chirurgien au vuide des vaiſſeaux,) puiſque ſans plaiſirs vifs, tu ne peux parvenir à la Vie Heureuſe, laiſſes là ton Ame & Senèque; chanſons pour toi que toutes les Vertus Stoïques! ne ſonges qu'à ton Corps. Ce que tu as d'Ame ne merite pas en effet d'en être diſtingué. Les Préjugés, les Pédans, les Fanatiques s'armeront contre toi; mais quand tous les Elemens s'y joindroient?... Que faiſoient à Tibulle dans les bras de ſa Cloris, la pluïe, la grêle & les vents déchaînés? Ils ajoutoient à ſa félicité qui les bravoit. Prens donc le bon tems, quand, & par tout où il vient; jouïs du préſent; oublies le paſſé qui n'eſt plus, & ne crains point l'a-

l'avenir. Songes que le blé qui eſt ſémé hors du Champ, eſt toujours du blé; qu'un grain perdu, n'eſt pas plus pour la Nature, qu'une goutte d'eau pour la Mer; que tout ce qui la delecte, eſt plaiſir, & que rien n'eſt contr'elle que la douleur. Que la Pollution & la Jouïſſance, lubriques rivales, ſe ſuccédant tour à tour, & te faiſant nuit & jour fondre de Volupté, rendent ton Ame, s'il ſe peut, auſſi gluante & laſcive que ton Corps. Enfin puiſque tu n'as point d'autres reſſources, tires en parti: Bois, manges, dors, ronfles, rêves; & ſi tu penſes quelquefois, que ce ſoit entre deux vins; & toûjours, ou au plaiſir du moment préſent, ou au déſir ménagé pour l'heure ſuivante. Ou, ſi non content d'exceller dans le grand Art des Voluptés, la crapule & la débauche n'ont rien de trop fort pour toi, l'ordure & l'infamie ſon ton partage; vautres toi, comme font les porcs, & tu ſeras heureux à leur manière. Je ne te dis au reſte que ce que tu te conſeilles à toi-même & ce que tu fais. Je perdrois mon tems & ma peine à prendre un autre ton: parler de tempérance à un debauché, c'eſt parler d'humanité à un Tyran.

Qu'on

QU'ON ne diſe point que j'invite au crime, car je n'invite qu'au repos dans le crime. L'homme paroit en général un animal faux, ruſé, dangéreux, perfide &c. il ſemble ſuivre plutôt la fougue du ſang & de ſes Paſſions, que les idées qu'il a reçuës dès l'enfance & qui ſont la baſe de la Loi Naturelle & des remords. Voilà à quoi ſe réduit en ſubſtance tout ce que je dis. Mon but eſt de raiſonner & d'aller aux cauſes, en faiſant abſtraction des conſéquences, qui cependant n'en ſeront ni plus fâcheuſes, ni plus difficiles à réprimer. Si tant de Méchans, malgré tous les préjugés, contraires à leurs actions, dans leſquels ils ont été élevés, ne ſont pas toujours malheureux, n'eſt-il pas évident qu'ils le ſeroient conſéquemment encore moins, dans la double ſuppoſition, ou qu'ils en pourroient ſecouër le joug, ou ſur-tout qu'ils ne l'euſſent jamais porté. Je dis donc ce qui me ſemble, & ne donne qu'une Hypothèſe Philoſophique. Je ne ſoutiens point, à Dieu ne plaiſe! la méchanceté, trop oppoſée à mon caractère; j'y compatis, parce que j'en trouve l'excuſe dans l'organiſation même, quelquefois diffi-

trée & de Thyeſte, je n'en ſuis pas moins vertueux, pour avoir eſſayé de détruire les vices abſolus. Pour exempter des remords, il ne s'enſuit pas que je ſois capable de ce qui les donne. Pour ſavoir apprécier les hommes, il ne s'enſuit pas que je dédaigne de les ſervir & que je tende à leur ruïne. Je déteſte au contraire tout ce qui nuit à la Société. Je voudrois que ces armes de la Politique, (les remords) fuſſent auſſi effrayantes, & efficaces que la potence & l'échaffaut. Ou plutôt que ne puis-je empêcher les hommes de ſe nuire les uns aux autres! Que ne puis-je les pêtrir en quelque ſorte, comme une pâte excellente, les tourner tous à la ſureté, à l'avantage & à l'agrément de la Patrie! Qu'ils ſe-roient nobles, doux, tendres, déſintéreſſés, génereux, compatiſſans, ſans envie, ſans autre ambition que d'être utiles, contens de tout, ſans excepter la fortune & les ſuccès de leurs propres ennemis; mais il n'y en auroit point dans la Société que je ſuppoſe; elle ne formeroit qu'une famille, dans laquelle chacun couleroit dans le ſein d'une tranquille & vertueuſe Volupté, des jours purs & ſe-

ſereins, ſemblables à ces ruiſſeaux, dont l'onde claire & filtrée au travers de pierres poreuſes, qui la rendent encore plus belle, ſe répand dans la prairie, ſuivant un cours ſi naturel & une pente ſi douce, qu'elle paroit véritablement ne point l'arroſer ſans plaiſir. C'eſt l'image de la vie d'un bon Citoien.

J'AI crû cette eſpèce d'Apologie & de Digreſſion néceſſaire, & je viens enfin à la Concluſion.

PUISQUE tout eſt ſacrifié dans la vie à ce contentement intérieur, auquel Epicure a donné le nom de Volupté, concluons qu'il eſt la ſource de cette Béatitude qui ſuit le ſouverain Bien. Toutes les opinions des Philoſophes reviennent donc à celle-là; & la nôtre même au fond n'en eſt pas différente. Epicure dit, que c'eſt toujours l'envie de ſe ſatisfaire, qui fait commettre les Actions bonnes ou mauvaiſes: & moi je dis que c'eſt le ſentiment du Bien-Etre qui nous détermine. J'en infère que le Bonheur eſt, comme la Volupté, à la portée de tout le monde; des Bons comme des Méchans; que les plus vertueux ne ſont pas plus heureux: ou que s'ils le ſont, ce n'eſt qu'autant qu'ils ſen-

ſentent avec délices leur manière d'exiſter & d'agir. J'en infère que, faute de cette modification des Nerfs, les Bons peuvent être Malheureux, tandis que ces mauvais ſujets qui ſont à eux-mêmes leur Patrie, leurs Amis, leur Maîtreſſe, & leur Femme, & leurs Enfans, éternels contempteurs de la Vertu & des *vrais Biens* ainſi nommés, vivent contens ſeuls & inutiles au monde, *pondus inutile terræ*, dans la jouïſſance des *faux Biens*, qui ne ſont apparemment ſi faux que de nom. J'en conclus que chacun a ſa portion de Félicité, les gueux comme les riches, les ignorans comme les Savans, les Animaux comme les Hommes, (car le tems d'en faire des Machines dépourvuës de ſentiment eſt paſſé,) que chaque individu parvient conſéquemment à ſon dégré de Bonheur, comme à la ſanté, à la gaieté, à l'eſprit, à la force, au courage & à l'humanité poſſibles; & qu'ainſi on eſt conſtruit pour être heureux, ou malheureux, & presque à tel ou tel point, comme pour mourir jeune ou vieux, de tel ou tel mal, entouré de Médecins.

ON voit encore par ce qui a été dit, le cas qu'on doit faire des Riches-

cheſſes, de la Volupté des ſens, de la Société, de la Vertu, & des Loix. Montague, le premier François qui ait oſé penſer, dit que celui qui obéit aux Loix, parce qu'il les croit juſtes, ne leur obéit pas *juſtement*, par ce qu'elles valent. Ce n'eſt que comme Loix qu'elles ſont reſpectables; autrement on n'eût point ſuivi toutes celles dont l'Hiſtoire fourmille, qui me ſemblent ſi ſouvent injuſtes & cruelles; & on ſe fût cent fois révolté contre les Décrets du Sénat Romain. Les Loix, la Vérité, & la Juſtice paroiſſent mériter la même conſidération; les unes comme émanées des mains de la Politique, les autres, comme Filles du ſentiment. Mais puis qu'il y a eu dans tous les tems! qu'il y a aujourd'hui, & y aura toujours des Loix contraires à ce qu'on appelle Vérité, ou à ce qui paroit Juſtice, comment concilier enſemble des Intérêts ſi oppoſés? A qui donner la préférence? La Vérité, comme tout bon parti; (c'eſt encore l'idée de mon Philoſophe, & de celui de la Nature,) doit ſe ſoutenir *juſqu'au feu, mais excluſivement.* Les Loix les plus injuſtes ont la force en main; il n'y a qu'un fou qui

ose les braver. La Loi de Nature, faite avant toutes les autres Loix, nous dicte de leur livrer plutôt la Vérité, que nos Corps. Il est naturel de traiter la Vertu, comme la Vérité. Ce sont des Etres qui ne valent, qu'autant qu'ils servent à celui qui les possede. Vous éclatrez les hommes, vous servez la Société à vos dépens; c'est le fruit de l'Education, le germe en est dans l'Amour propre, mais non dans la Nature. Mais sauve de telle, ou telle Vertu, de telle, ou telle Vérité, les Sciences & la Société en souffriront? Soit: mais si je ne la prive point de ces avantages, moi j'en souffrirai. Et ce pour autrui, ou pour moi, que la Nature & la Raison m'ordonnent d'être heureux? Le Poëte Auteur, dans *Démocrite prétendu fou*, répond en vrai Philosophe: *On est heureux pour les autres.*

Cela posé, à combien peu de frais, & de combien de façons, on peut être heureux! Et qui n'admireroit la magnificence de la Nature dans sa grande simplicité? Comme toutes les veines portent le sang au Cœur par une seule, le plaisir, & la douleur, modifiés à l'infini, arrivent à l'Ame, par

par un seul chemin, qui est le sentiment. Pour le former, il a fallu que tous les Nerfs se donnassent, pour ainsi dire, un *rendez-vous* dans un endroit particulier du Cerveau, où ils sont tous réünis. Et comme encore le Cœur se contracte plus souvent, ou plus fortement, quand le sang & les esprits y sont abondamment précipités par diverses causes; de même le sentiment de notre Bien- ou Mal-Etre s'aiguise & s'excite par celles qui agissent intérieurement ou extérieurement sur nos Organes sensitifs. De sorte que celui dont les Nerfs sont le plus agréablement affectés par quelque cause que ce soit, est nécessairement le plus heureux.

Tel est le Tronc, duquel partent toutes les branches du Bonheur, luxe charmant de l'arbre de la vie, à l'ombre duquel, si par fois nos chagrins nous eclairent trop vivement sur notre condition, il faut être bien peu Sage, pour ne pouvoir par les supporter avec patience.

Voilà le but que nous nous étions proposés d'atteindre: le champ est vaste, la carrière brillante! Si nous avons su la remplir avec autant de célérité, que nous nous som-

mes écartés de la route ordinaire des Philosophes & des beaux Esprits.

Il ne me reste plus qu'à parler de mon Auteur, plus particulièrement que je n'ai pu faire jusqu'ici. * Son *Traité* de la *Vie Heureuse*, tel que je le donne, est très fameux. La dignité du sujet, la réputation de l'Ecrivain, ce que tant d'Auteurs en ont écrit, & sur-tout Descartes à son illustre Princesse Palatine, tout m'a intéressé à Senèque & à son ouvrage. Non seulement j'ai cru qu'il méritoit d'être mieux examiné & autrement réfuté qu'il ne l'a encore été; mais quoiqu'en dise Descartes, je l'ai jugé digne d'être traduit, sans avoir égard aux Traductions qui ont précedé la mienne. Tous les défauts, & l'imperfection avec laquelle il est probable qu'il nous est parvenu, ne m'ont pas empêché d'y trouver de grandes beautés.

Senèque, il est vrai, n'a pas traité son sujet avec assez de précision & d'exactitude. Pour être capable

* Ceci se rapporte à la traduction du *Traité de la Vie bien Heureuse de Senèque*, que l'Auteur a publiée, & qui étoit précedée de ce Discours.

ble de former un Syſtème, dont les parties bien liées & enchaînées entr'elles ſe répondent toutes parfaitement, il faut un eſprit d'ordre, un art d'écrire, plus commun aujourd'hui qu'autrefois, une marche d'eſprit ſuivie, un Génie vaſte, pénétrant & vraiment Philoſophique. Celui de Senèque me paroit conſiſter dans une imagination riche qui le maîtriſoit. Eſprit précieux, le Néologisme ne remonte pas plus haut que lui; raiſonneur étudié, le plus ſouvent Peintre de Colifichets, je compare les lumières dont il brille, tant elles ſentent l'artifice, à ces étoiles, que les fuſées laiſſent dans l'air après elles. Genie obſcur, lorsqu'il veut être concis, entrecoupé de plus de ténèbres, que de lueurs Philoſophiques, peu conſiſtant ou peu ſolide, de là peu conſéquent, éloquent à ſa manière, en paroiſſant mépriſer l'Eloquence, vigoureux par vertu, vertueux par ſecte, fort de choſes par ſecouſſes, fort d'eſprit par affectation, pointilleux par minauderie; enfin s'appliquant plus à orner ſon langage qu'à ſe faire entendre, ou à s'entendre lui-même, je conviens qu'il a mieux aimé ſe répeter en termes ar-

tu & les Remords, d'autant plus qu'elle eſt quelquefois auſſi nouvelle, que hardie : car je n'ai conſulté ni Hobbes, ni Milord S . . . & j'ai tout puiſé dans la Nature. Mais qu'ils ſachent, ces eſclaves de l'exemple & de la ſuperſtition, ces petits génies, qu'on ne voit point, où la Vérité paroît, qu'on peut ici (quelle plus belle invitation à ſes Amateurs !) braver les préjugés & tous les ennemis de la Philoſophie, comme on ſe rit du courroux des flots dans un Port tranquille! Je n'entends plus en effet gronder les miens que de loin, & comme la Tempête qui bat le Vaiſſeau dont je me ſuis échapé. Ici, encore une fois, quel plaiſir pour un Philoſophe! chacun peut à ſon gré cultiver la Philoſophie, les Sciences & les Beaux Arts : la Carrière eſt ouverte par le Prince qui s'y eſt diſtingué preſque dès l'Enfance : *Dux & exemplum & neceſſitas*, comme dit Pline le Jeune en un autre ſujet. Tous ces ſacrés perturbateurs d'un repos plus reſpectable qu'eux, ne le troublent point dans ces heureux climats. On peut élever la voix, ſe ſervir de ſa raiſon, & jouïr enfin du plus bel apanage de l'Humanité, la faculté de penſer. Les

Théo-

Théologiens Juges des Philoſophes ! Quelle pitié ! C'eſt vouloir ramener la Superſtition & la Barbarie. Au contraire brider ces Bêtes arrogantes, leur laiſſer peu de pouvoir, (ils en uſurpent aſſez) c'eſt le moyen de favoriſer le progrès des Lettres, & de faire fleurir les Etats. L'ignorance commence par les avilir, & finit par les détruire.

O ! que ma réconnoiſſance & mon zèle s'exerceroient avec plaiſir à célébrer les Vertus du *Salomon du Nord*, s'il m'étoit auſſi facile de le ſuivre que de l'admirer ! Mais ce ſeroit trop préſumer de mon peu de forces ; car que peut on ajouter à la Gloire d'un Prince, qui, tandis que preſque tous les autres Rois font conſiſter leur Bonheur à s'endormir mollement dans les bras de la Volupté, n'en connoit d'autre, que celui qui reſulte de l'Humanité la plus éclairée, & du plus parfait Héroïſme ; d'un Prince qui met dans ſes Etudes la même Diſcipline que dans ſes Troupes ; dont l'Eſprit eſt plus vif que leur feu, plus brillant, plus conquérant, plus victorieux que leurs Armes ; d'un Prince enfin rempli de Sageſſe & de Lumières, qui jeune encore, n'a eu beſoin

que de lui-même, pour aller de plein vol à l'Immortalité. Qu'il me suffise donc de sentir, (quoi de plus flateur pour le Maître & pour les Savans de son Royaume!) que c'est à son puissant Génie que nous devons tous, ce que tant d'autres doivent ailleurs à la faveur, à l'intrigue, à la bassesse, & à tout ce vil manége de Dévots, de Femmes & des Courtisans, qui n'a point lieu devant un Roi Philosophe.

Tous les Arts à la fois composent sa Science.
Rival de Cicéron, il brille en Eloquence.
De la Nature il a sondé les Profondeurs.
Des charlatans dévots confondu les Fureurs.
Voiez ce savant Roi sans soin & sans affaire,
Il passa pour un Ignorant dans l'art heureux de plaire.
Il fait tout, il fait tout, il s'élance à grands pas.
Du Parnasse à l'Olympe, & des Feux aux Combats.

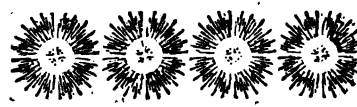
EPITRE

à

Mlle. A. C. P.

Ou la

MACHINE TERRASSÉE.



MADEMOISELLE.

Rien n'eſt plus flatteur pour moi, que la bonté, que Vous me faites, en me demandant un recit fidéle de la Machine, qui a paru dans nos jours. J'exécute Vos ordres d'autant plus vitement, que je conte ſûrement ſur Votre approbation; motif pour moi, qui charme & qui l'emporte ſur tous les attraits poſſibles.

J'entre donc en matiére, ma chere, & je Vous dis, que la Machine, que Vous admirer, cette Machine ſans ame, cette matiére organiſée eſt enfin terraſſée & miſe à la baſtille *Pluton*.

Toujours mobile, elle roula juſqu'à caſſer enfin le cou. Elle cher-

cha

cha à l'emporter ſur les machines vulgaires par ſon caquet, par ſes manœuvres, par ſa médiſance, & par l'effort de compoſer des livres. Elle alla même juſqu'à faire des réflexions ſerieuſes ſur la félicité : „ *Mais l'ignorance commença par l'avilir & finit par la detruire.*

Mr. MACHINE, car c'eſt ſon *nomen & omen*, s'entêta, que l'opium ſoit le veritable moyen de parvenir à la felicité & au Paradis d'une machine. „ *Je veux*, dit-il, *parler de ces états doux & tranquilles, „ que donne l'opium, dans leſquels on „ voudroit demeurer toute une éternité, „ vrai Paradis de l'ame, s'ils étoient „ permanens.*" Mr. *Machine* trop jaloux de ſa tranquillité heureuſe pour n'en vouloir pas jouir ſans ceſſe, prit enfin le parti de ſe plonger par le moyen de la poudre de rats dans ſes douces ténébres. Il en prit une bonne doſe & réüſſit dans ſon deſſein.

Vous blamerés, je le prévoi, la folie de *Machine*; mais, je Vous en prie, ma chére, ne Vous irrités pas contre lui. Rappellés Vous, s'il Vous plait, que c'eſt *Mr. Machine*. Une Machine n'agit pas à ce qu'elle veut,

veut ; mais plûtôt à ce qu'elle doit. Chantant ſes loüanges, je ne permettrai jamais, qu'on le décrie. Je le mets à couvert de tout réproche de ſa folie, je lui conſerve la reputation malgré toutes objections calomnieuſes, en diſant : il fut machine, & pas plus.

Pardonnés le moi, ma chere, d'avoir entamé mon hiſtoire par la mort de mon heros. Il eſt un peu bizarre ; & il faut, que la relation de ſa vie ne le ſoit pas moins. Je reviens ſur mes pas, & je vous promets d'obſerver dans la ſuite un meilleur ordre.

Pour la naiſſance de *Mr. Machine*, je ſerai le plus court du monde. Je me conſole facilement, de ne ſavoir pas, dans quelle retorte cette matiére lourde & groſſiére ſe fait organiſée. Dès qu'elle l'etoit, elle devint Machine. *Cæna*, qui annonce toujours ſa préſence par quelques obſcénités, la monta, & c'étoit *Mr. Machine* qui parût peut-être à la maniére des cases de *Mrs. Vaucanſon à Paris*. Car *Mr. Machine* eſt comme elles ſans ame, ſans eſprit, ſans raiſon, ſans vertu, ſans diſcernement, ſans gout, ſans politeſſe & ſans mœurs tout

tout eſt corps, tout eſt matière en lui. Pure machine, homme plante, homme machine, homme plus que machine; ce ſont les titres qu'il affecte, qu'il ambitionne, & dont il fait gloire.

Il célébra ſolemnellement ſon jour de naiſſance pendant le cours de quatre années une fois; car il fut mis au jour au je ne ſai quel biſſexte.

Je vous avertirois auſſi de ſon éducation; mais je ne ſai que dire de celle d'une machine. Chacun a ſon tour; la machine pourſuit le ſien. On la monte, & elle joüe ſon rôle jusqu'à tomber dans le trou. Elle ſe conforme à ſes règles; & c'eſt ce que fit auſſi *Mr. Machine*. Il pouſſa ſes efforts, ſes études, ou plûtôt ſes manœuvres à *Paris*, à *Leide*, & à *Rheims* jusqu'à en venir à bout. Il fut créé Docteur en M..... n'eſt-ce pas aſſés d'honneur pour une machine?

Ce n'eſt pas encore tout; il ſût maintenir avec adreſſe la figure, ſous laquelle il parût. Il ravagea machinalement dans la république des lettres, ſe ſignalant entre autres par quelques *Inſtitutions de M*..... qu'il mit au jour. Cette traduction, car elle

elle n'eſt plus presque par tout, lui fit beaucoup d'honneur. Il ne ſe contenta pas de traduire; il tâcha même à metamorphoſer à ſon gré. *Breslau*, ah quelle admirable machine! ſelon lui eſt un auteur. *Breslau*, dit il, „ *l'a vû ſortir par la cornée*„ en voulant citer les recueils de *Breslau*. Dans un autre endroit il parle plus que machinalement: „ *je parle*, dit-„ il, *d'une injection, où l'on ne met* „ *pas plus de force que le cœur, ce qui* „ *eſt prouvé par l'imperfection, de la per-* „ *fection.*" Galimathias ſans bon ſens! De la même manière parle-t-il *des œufs diſſouts:* pour moi, j'aimerois à dire des œufs ſeparés. La chatte de *Bythinie* ſelon lui eſt une civette. Et pourquoi cela? parcequ'il eſt bon connoiſſeur de la nature. Et qu'eſt-ce que ſignifient ces mots? „ *L'une* „ *& l'autre cave & fort cave eſt plus* „ *large que la trace du trou ovale.*" Il eſt vrai, c'eſt ſur ce point-là, que je le gronderois; mais je ſai, dont il s'agit, c'eſt *M. Machine.*

Ne Vous laſſés pas, ma chère, de lire encore quelques manœuvres de *Mr. Machine.* Ils ſont trop jolis pour Vous les cacher. *Aldrovandus*, dit il, dans un autre Ouvrage; *a be-*

rité.

rité ſon ornitologie de M. Willoughby. Et pourquoi cela, mon heros? Cela eſt facile à comprendre, me repond-il. Car *Aldrovandus* mourût long-tems avant que *Willoughby* fut né: il eſt donc bien poſſible, qu'*Aldrovandus* a pû heriter de *Mr. Willoughby*. Bon *Machine*, c'eſt la plus belle plaiſanterie du monde. Mais, dites-le moi, je Vous en prie, en confidence, pourquoi méſurés-vous la veſſie & ſa force par pouces & pas plutôt par onces? *Trois pouces*, à ce que vous dites, c'eſt ma foi trop pour une veſſie. Pour moi, je n'aimerois pas une veſſie de *Machine*. Et qu'eſt-ce que Vous voulés exprimer, mon cher, par l'ecrivain *Giorno?* Quel drôle que vous êtes, Machine? Quelle merveille? Quel eſprit Createur? C'eſt ſans doute quelque choſe de conſequence, que de perſonnifier un journal, qui s'appelle *Giornali de letterati*. Mais je n'oſe plus Vous embaraſſer par mes loüanges. Remétés-vous donc en repos. Vous êtes *Machine*; & une machine eſt au delà de la connoiſſance de l'Anatomie, de l'hiſtoire, des langues & même de Dieu.

Je Vous demande mille pardons, ma

ma chère Amie, de m'être egaré de Vous quelques momens. Ma machine m'entraine même jusqu'à ſa demeure tenebreuſe. Je m'en retourne, Vous aſſurant en confidence, que nous avons à régretter, plus qu'on ne penſe, la perte de Mr. *Machine*. On avoit lieu d'eſpérer qu'un jour par ſon moyen tous les ſinges & auſſi le vôtre, ma chère, commenceroient à parler. Mais voilà l'eſperance échoüée; le maitre deſcend aux enfers, & les diſciples gémiſſent après lui ſans reſſource.

D'ailleurs *Mr. Machine* ſe crût tous jours plus redoutable, qu'il ne l'étoit en effet. Il oublia quelque fois, qu'il étoit machine. Il appelle ſon ſyſteme „ *ſinerbe, qui fait frémir les* „ *prejugés. Que dis-je*, ajoute-t-il; *le* „ *jour, qu'il paroît, la ſacroſainte Theo-* „ *logie en trembla juſque dans ſes fon-* „ *demens & les chapeaux larges & plats par devant de tous ces Sinar-* „ *mouches ou Pantalons, que le peuple* „ *reſpecte, furent mis plus de travers,* „ *que jamais.*

Ce ſont, dirés-vous, en verité des idées crues, craſſes & materielles; & c'eſt ce que je veux. Mon heros s'imagine d'être „ *l'Hercule de la fable.*

„ *Pour*

„ *Pour peu*, dit-il : *qu'on ſoit verſé* „ *dans la Litterature & dans la ſeule* „ *connoiſſance des auteurs; on voit que* „ *je ſuis, comme Mr. de Voltaire le* „ *dit de Neuton, l'Hercule de la fa-* „ *ble, à qui l'on attribuë tous les faits* „ *des autres heros.*" *Mr. Machine eſt donc l'Hercule* de la Fable. Vous le ſavés, ma chère ; & voilà vous êtes verſée dans la Litterature. Quel avantage pour Vous, de ſavoir, que *Machine* eſt *l'Hercule* moderne ?

PARLANT en quelque endroit des Theologiens, Vos gens favoris, il ſe met tout en colére. *Brider*, dit-il, *ces betes arrogantes, leur laiſſer peu de pouvoir, ils en uſurpent aſſez; c'eſt le moyen de favoriſer le progrés des lettres & de faire fleurir les états.* Quelle foudre ! Mais il a raiſon. C'eſt à la Herculienne. Un léger traducteur de *quelques inſtitutions* de M. dont il ne fait qu'altérer & corrompre le ſens, & qu'il met au jour, même ſans corriger les fautes d'impreſſion, leſquelles il va plûtôt augmenter par ſon ignorance & volatilité; un auteur, dis je, qui a copié l'homme plante de quelque Diſſertation de M. *Linnæus*, dont le titre eſt : *Spanſalia plantarum*, dans laquel-

le

le les fleurs ſont comparées avec l'homme; un heros enfin, qui prend généralement toutes les ſciences ſerieuſes pour des bagatelles & pedanteries, c'eſt à la verité *l'Hercule* & l'arc boutant de la republique des lettres; c'eſt, dis-je, le heros, qui pourroit toucher la pierre fondamentale de la Barbarie, & renverſer les faux principes, ſur lesquels elle roule.

A propos de *l'homme plante*, ma chère, je ſai, que Vous aimés les grottes, les jardins, les fontaines, les plantes, & les livres, qui ſont écrits là-deſſus. C'eſt pourquoi je Vous aurois ſans doute communiqué l'homme Plante. Mais, ma chère, j'eus à menager le caractére, la modeſtie, la pudicité & la vertu, qui regne dans Vos veines. Ce n'eſt qu'un effet digne de ſon auteur & d'une tête, qui eſt par tout corps, par tout matière, par tout machine montée par la Harpie *Cœleno*. C'eſt aſſés. Je l'ai dit ci-deſſûs, & je le répéte pour excuſer l'auteur; qui, étant ſans ame, pourſuit les tours, les mouvemens & les impreſſions de ſa première motrice.

Je dis, ſans ame; mais je me reprends moi-même. Quelques fois *Ma-*

se faire pas dérober un sujet, qui lui étoit dû. *Charon* ne s'apperçût pas si tôt de son recruë, qu'il cria trois fois: Qui est là? Ce qu'il fit d'un ton si terrible que Mr. *Machine* se reveilla malgré lui. Cette fois sa machine se monta elle-même; il avoit soutenu pendant sa vie, que ce soit possible, & il en prouva la verité par son exemple.

LA première action de *Machine* dans cette nouvelle carrière fut, qu'il trembloit extrémement, & se mettoit à repondre. Je suis Machine, dit-il, je suis „ *tout corps, tout matière, un* „ *hors d'œuvre inutile, hors d'œuvre de* „ *Parade & d'Orgueil, que la nature* „ *n'a point apprêté. Peut-être suis-je* „ *jetté au hazard sur un point de la sur-* „ *face de la terre, sans qu'on puisse sa-* „ *voir ni comment ni pourquoi, semble* „ *blé à ces champignons, qui paroissent* „ *d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui* „ *bordent les fossés & couvrent les mu-* „ *railles.* Pourquoi m'envie-tu, continua-t-il, ces éternités sacrées, ces doux sommeils, ces veritables soutées de perfections? Bouchecousue, repartit *Charon*, c'est le silence qui regne dans nos quartiers. *Pluton* m'a donné ordre de t'amener à l'auberge, qui te convient.

IL

Il dit. Et tout d'un coup, après lui avoir fait paſſer les ondes *d'Acheron* il l'amena aux vaſtes & ſuperbes édifices de *Pluton*. Enfin ils parvinrent par un labyrinthe tortueux & obſcur à la forge des *Cyclopes*. *Machine* promenant ſes yeux & voyant ces gens afreux, cet abime du feu & des flammes, ces ſoufflets effroyables & les quarreaux de foudre, qu'ils forgeoient, commença à frémir. Il n'oſa ni réculer ni proteſter, Cependant à chaque coup de marteau il ſembla vouloir s'évanouir; tant il étoit hors de lui.

Charon enfin l'introduiſit dans la chambre, qui étoit vis à vis la forge des *Cyclopes*, & s'en retourna. Ce fut l'apartement des Charlatans, des Scaramouches & des Pantalons. *Pluton* les avoit ſeparés de ſes autres ſujets, pour conſerver entre ceux-ci la paix, la converſation & la tranquillité éternelle. Les Charlatans de leur coté ne furent pas malcontens de cette diſpoſition de *Pluton*. Ils vecûrent depuis dans le voiſinage des *Cyclopes* à leur aiſe, dans une libre republique, ſans loix, ſans ordre, ſans géne, ſans contrainte & même ſans ſouverain.

Ils pouſſerent juſtement des cris

horribles, comme Mr. *Machine* entra dans la porte. Ils se préparérent pour faire ce même jour un repas à Pique-nique. Mr. *Machine* fut d'abord bien satisfait de se voir dans une compagnie si amusante, qui favorisoit le materialisme.

Mais à peine avoit-il fait ses prémiers complimens, qu'on demanda son nom. Je suis *Machine*, dit-il. Quoi, répondit un certain Pedant de quelque Université, *Machine*? Oui, reprit notre heros, je suis *Machine*. Bougre, repliqua ce Pedant, est-ce là me traiter d'honnête homme que de toucher à ma reputation d'une manière si basse & si vilaine? & de me blamer de vous avoir vendû le titre de Docteur? Il est vrai, je vous l'ai donné, mais vous savés, que vous m'en devés encore l'argent à cette heure.

Il parla encore d'un ton menaçant, qu'il le prit à l'imprevû par la gorge, & la serra si furieusement, que Mr. *Machine* ne pût réspirer. L'ame de *Machine* ou plûtôt sa matière se trouvant pressée péniblement, tacha d'abord de se rétirer par la tranchée artére; mais étant trop grossière pour pouvoir pénétrer par ce canal étroit, elle

elle ſe tourna ça & là jusqu'à prendre le parti de gliſſer par derr..... Et voilà la machine terraſſée & privée de la vie à jamais. On n'en vit plus que les os & la peau. Ce fait heroique donna au feſtin de cette journée un nouveau luſtre; & tous les Charlatans applaudirent à la bravoure de leur compagnon.

Enfin ils accordèrent généralement de metamorphoſer la dépouille de *Machine*, pour en faire un bon uſage. Après bien de diſputes on la fit prendre la forme d'une cornemuſe, qui auprès de ces gens-là tenoit lieu de trompette. On voulut avoir une bonne muſique; & en effet Mr. *Machine* metamorphoſé en fournit une, qui charmoit tous les Charlatans. On ſiffla, on cria, on chanta, on danſa; mais rien n'égala la cornemuſe; elle ſonne d'une maniére ſurprenante.

Mais touchons la groſſe corde; il faut congédier Mr. *Machine*. Vive la contenance, mon cher! C'eſt pour vous une nouvelle Epôque. Vous êtes à préſent la cornemuſe. Vous faites le ſac, mon cher; mais courage! On ne vous connoît guéres dans nos quartiers. Vous êtes

un ſac d'ignorance ; c'eſt aſſés.

FAITES donc vôtre devoir, & achevés dans une autre figure les perſifflages, que vous aviés promis dans celle de *Machine* ; peut-être réuſiſſent-ils mieux dans votre ſituation d'à préſent. Adieu, Voiture! Portés vous bien, Machine, donnés dans la bonne plaiſanterie, Cornemuſe. Sonne la bonne année, ſifflés, pipés, cajolés le mieux, que vous pourrés, & voyés vos Scaramouches, vos Pantalons & vos Charlatans.

C'EST la carrière de feu Mr. *Machine*. Vous me pardonnerés, ma chère, d'en avoir fait une relation ſi detaillée. Vous l'avés voulû, je me tire d'affaire. Et ſi Vous Vous êtes ennuyée de lire une ſi longue lettre ; reſſouvenés-Vous, s'il Vous plait, ma chère Amie, que j'ai eu la peine de l'écrire. Je ſuis avec reſpect &c.

EPITRE
À
MON ESPRIT,
OU
L'ANONYME
PERSIFLÉ.

EPITRE
A
MON ESPRIT.

En vérité, mon Eſprit, c'eſt dommage que vous aiez tant de défauts, car on dit que vous n'êtes pas ſot; c'eſt dommage que vous participiez à cette légereté de ſtyle, qui dans le moins ſuperficiel de vos ouvrages eſt portée au plus haut point: car autant elle eſt aimable, autant elle rend l'eſprit peu conſéquent. De là vient que vous raiſonnez ſi mal: riche en imagination, on en convient, mais pauvre en jugement; & je ne doute point que quelque jour on ne vous montre en

quel lieu de vos Ecrits il ſe fait déſirer. Vous êtes trop vif, mon Ami; vous penſez, comme vous écrivez, trop vîte. Par quelle fatale ſympathie, votre imagination va-t-elle auſſi vîte que vos doits! Qui pis eſt, cette partie phantaſtique abſorbe toutes les autres, comme dans ſon tourbillon. Vous avez vos raiſons, comme on voit, pour faire conſiſter l'ame dans cette ſeule partie, puiſque les autres vous manquent. Vous tranchez cependant du Philoſophe. Petit Philoſophe en tout cas; & vive Dieu! comme Deſcartes vous traiteroit, s'il reſſuſcitoit, vous & la généreuſe protection que vous vous êtes donné les airs de lui accorder! Vous vous mirez dans vos ouvrages, comme un Père tendre, dans un Enfant bien tourné. Rendez-vous juſtice: Vous n'êtes qu'un cerveau brulé, où tout ſe calcine, rien ne meurit: nulles idées ſuivies, point de vuës profondes; on peut dire que vous ne marchez point & ne faites que ſauter. On peut encore vous comparer à une Terre qui produit des fruits précoces, mais cruds; nouveaux, mais pernicieux. Enfin il y en a, qui par une raiſon

que,

que Boileau nous a donnée, disent que vous êtes fou; fou non sérieux, par bonheur pour la Société; mais gay, qui sans cesser de l'être, s'est fait une armée d'ennemis, composée, comme dans une assemblée d'Etats, de la Noblesse, du tiers-état & du Clergé. Pourquoi? Oh! la belle raison! Pour une Reine décriée, si elle fut jamais Reine, la Vérité. Peut-on faire un aussi mauvais Usage de la raison? Tous les moyens qui tournent le dos à la fortune, ne sont-ils pas des abus de l'Esprit? Pourquoi avez vous fait, par exemple, pour citer une de vos folies, *l'Homme-Machine*? Dites-le nous en confidence; seroit-ce pour la vanité d'imprimer ce que les gens sensés, ce que tous ceux qui voient le train de ce Monde, se disent à l'oreille. Il faut cependant vous pardonner, quels que soient vos motifs, vous avez été forcé de les avoir & de les suivre. „ Qu'en pouvez vous mais, si votre Machine est montée à penser „ ainsi & non autrement; & la rend-t-on responsable de ce que „ d'autres machines lui applaudissent, & trouvent fort spirituelle

Machine en avoit une, ou du moins il crût l'avoir. „ *L'ame*, dit il, *vient* „ *en je ne ſai quel tems, & je ne ſai* „ *comment, ſe nicher incognito dans mes* „ *veines.*" Il parle raiſon. Peut-être que ce ſont-là ces trois momens heureux, qu'il a été en état de parler ſans bleſſer la verité. C'eſt ſans conteſtation, lorſqu'il avouë ingénument, „ *d'avoir copié la plupart de ſes obſer-* „ *tions de la M. pratique: qu'il ſe vante,* „ *d'avoir dépenſé cent mille livres* „ *par débauches & voluptés, avant que* „ *de devenir Docteur*; & qu'il ſe fait „ gloire, *de s'être fait créer Docteur* „ *par le moyen de l'argent, qui lui reſtoit après ſes débauches.*" Pour moi, je ne lui reproche pas ces demarches; il n'en eſt point du tout capable. Il agit en machine; il copie, il figure, il cafole, il cabriole aux dépens de ſon matérialiſme. L'unique faux-pas, qui me deplait, c'eſt qu'il inquiéte les cendres de ce prémier Pedant de quelque Univerſité, qui lui a donné le titre de Docteur: car c'eſt bleſſer en même tems la confidence & la réputation de ſon bienfaiteur. Cependant *Machine* eſt mort. Il n'eſt réſponſable de rien. Peu de tems avant ſa mort il s'aviſa de dire naï-

ve-

vement dans quelque épître à ſon eſprit, ou plûtôt à ſa matière, qu'il ſoit fou. Je ne le crûs pas d'abord; mais en peu de tems je l'apperçus évidemment ſans concluſions forcées. *Mr. Macbine* prit la fatale poudre de rats, pour faire durer ſa felicité toute une éternité.

Mais il ſe trompa lui même. L'éternité ſe finit malgré lui. Il ne fit, pour ainſi dire, que changer de ſcène & ſe retirer derrière les rideaux. Ils furent tirés, & voilà *Mr. Macbine* monta malgré lui la ſeconde fois, pour jouer un autre rôle.

Cependant *Macbine* fut mort en effet quelque tems. Il coucha tout étendu le long de la rivière d'*Acheron*. Son ame ou plûtôt ſa matière reſſembla alors à une corde de Violon, qu'on a rélachée. Il étoit enveloppé dans des ténebres plus noires que le chaos, la nuit éternelle & les Cocytes.

Mars à peine avoit-il commencé à jouïr de ſon bonheur prétendu, que *Charon*, ce fameux voiturier, par ordre de *Pluton*, ſe tenoit déjà ſur ſes gardes au-delà des ondes tenebreuſes. *Pluton* étoit averti des deſſeins de Mr. *Macbine*; il envoya donc *Charon* les traverſer le plûtôt, pour ne

ſe

Vous donnez à tout un nom imposant, qui n'en impose qu'au Vulgaire, celui de liberté Philosophique. Libertinage d'Esprit, vous dis-je. Et ne pas mettre le cœur même de la partie, c'est une grace qu'en conscience un Dévot ne peut vous faire.

Il s'agit vraiment bien de Liberté, quand on ose toucher à la pierre fondamentale de la Religion! Elle veut absolument, (telle est sa manie,) que l'homme soit libre; mais comme une jolie femme qui nous a subjugués, par-tout, excepté avec elle.

Quoi! vous ne croyez pas tout ce que chante votre Curé! Vous *usurpez le nom* de Philosophe, *sans en avoir l'effet*. Lors qu'au-lieu de voltiger, comme vous faites, sur la surface de la Philosophie, on la creuse, on l'approfondit; alors la Nature mieux connuë, & par elle, son Auteur; loin de détourner de la Religion, y conduit nécessairement & directement. Qui a dit cela. Bacon, Locke, &c. Eh! Laissez-là ces petits génies qui réduisent clairement tant de prétenduës démonstrations à leur juste valeur, c'est-

c'eſt-à-dire, à O: & croyez en ſur leur parole d'honneur des Auteurs d'une autorité auſſi grande, des Ecrivains auſſi *profonds*, que des Anglois.

APPLIQUEZ vous donc plus ſérieuſement à l'étude de la Nature; alors nous aurons lieu d'eſpérer qu'un jour peut-être, & moins ſuperbe, & moins ignorant, Vous abjurerez enfin un Syſtéme qui fait frémir les préjugés. Que dis-je! le jour qu'il parut, la ſacro-ſainte Théologie en trembla jusques dans ſes fondemens, & les Chapeaux larges & plats par devant de tous ces Scaramouches, ou Pantalons que le peuple reſpecte, furent mis plus de travers que jamais.

VOICI une Recette qui vous épargnera bien des veilles & des travaux; elle eſt courte.

PRENEZ un de ces morceaux de papier mou, auſſi agréable, qu'utile aux beſoins des connoiſſeurs; & avant d'en faire uſage, liſez; c'eſt ici le ſécret, non de la Philoſophie, mais de l'Egliſe. „ La „ matière organiſée eſt toujours ma„ tière, & par conſéquent ne peut „ produire le penſer. " Rare &

merveilleuſe conſéquence ! Vous êtes, mon Eſprit, *de beaucoup trop léger* pour en ſentir la juſteſſe & la ſolidité, & *pour faire des réflexions auſſi profondes !*

AH ! mon Ami, car ſoit que vous voiïez des originaux, ou que vous liſiez leurs plus froides & plus mauſſades productions, vous me faites d'autant plus rire au nés des gens, qu'ils ſont plus graves : Vous, avec qui ma perſonne iroit plutôt à la Baſtille, que mon nom ne ſeroit cité avec éloge par un Théologien ; doux charme de ma vie & toute ma reſſource enfin, que je ſuis faché de vous voir au lieu de tête, je ne ſai quel vaſe ardent, où le Mercure & les ſels qui vous compoſent, ne peuvent ſe fixer ! Ils ne ſont pas à la vérité tout-à-fait auſſi inſipides que les pointes & les critiques & les ſatyres de ceux qui vous ont honoré de leur pieuſe haine ; mais ils ſont de beaucoup, on ne ſauroit trop vous le répeter, ouï *de beaucoup trop légers* & trop volatils. Vous avez beau faire, tous les gens lourds ont reconnu d'abord le *léger Auteur ;* vous ne paſſerez jamais pour un bon Eſprit, vous

vous n'êtes ni assez sérieux, ni même, j'ose le dire, assez sot. On vous prouvera que vous n'avez fait qu'une seule fois trêve à tant de légéreté ; c'est lorsque vous avez montré cette pénible exactitude qu'on a remarquée dans le parallèle frappant que vous avez fait de l'homme & de l'animal. On le sait : ces deux espèces du même Regne se ressemblent parfaitement, si ce n'est qu'on veuille dire que la figure d'un Ours n'est pas tout-à-fait celle d'une jolie femme ; & il est évident que l'intelligence de l'un ne diffère que de quelques dégrés (si considérables qu'on voudra) de l'intelligence de l'autre. *Conclusions forcées* cependant, ne vous en déplaise, mon Esprit, toutes celles que vous avez si clairement & si laconiquement déduites de l'analogie de l'organisation, & des Opérations animales! il falloit être aussi rusé que votre Compatriote, c'est-à-dire, laisser tirer aux autres de si dangereuses conséquences. Descartes a montré la plus prudente adresse; & vous n'êtes, car il faut que je vous gronde, qu'un franc Etourdi. Ce grand Philosophe a dit l'Animal est ainsi

ainſi fait; l'homme eſt ainſi fait: il a montré les deux tableaux, mais il n'a pas dit, voyez combien ils ſe reſſemblent! Au contraire il s'eſt fort bien paſſé d'Ame dans les Animaux pour expliquer leurs mouvemens, leurs ſentimens, & toute l'étenduë de leur diſcernement, mais il ne s'en eſt point paſſé dans l'homme; il a voulu paroître Orthodoxe aux yeux du peuple, & Philoſophe aux yeux des Philoſophes. Je ſai que cette ame de nouvelle fabrique, différente de l'Ame ſenſitive, eſt un hors d'œuvre inutile, hors d'œuvre de Parade & d'Orgueil, que la Nature n'a point apprêté; aliment creux, dont les bons Eſprits ne ſe repaiſſent point; Roman ſacré dans l'Hiſtoire Naturelle de l'Homme: mais enfin c'eſt une poudre qu'il falloit jetter aux yeux de vos Antagoniſtes. Le peu de caſque vous faites des poudres prouve bien que vous n'êtes pas Médecin.

MAIS que dis-je! ni vous, ni moi peut-être n'entendons Deſcartes; & c'eſt aux Miniſtres du ſaint Evangile à nous l'expliquer: tout leur a été révélé, juſqu'à l'action des

ress

reſſorts de la machine humaine. *Riſum teneatis amici.*

A PROPOS de Machine, vous me permettrez de vous dire que vous n'en avez pas la moindre idée. Avez-vous vû celle de Vaucanſon & de ſes Rivaux? Ouï. Eh, bien! Vous imaginez qu'un homme parle & joüe de la flûte, comme un Perroquet & le fluteur! Vous penſez qu'on peut relever, tendre, ou relâcher à ſon gré une *Ame immortelle*, comme des cordes de Violon! Vous feriez même tenté de croire qu'on pourroit faire une machine qui parlât; ce que l'art a fait, vous fait concevoir tout ce qu'il pourroit faire. Mon Ami, vous êtes dans l'erreur: on peut bien *parler ſans langue*, mais non ſans ame. Pour faire une Machine capable de parler & de penſer, il faudroit donc être à l'affut d'une ame; lorſqu'en je ne ſai quel tems, & je ne ſai comment, elle vient ſe nicher *incognitò* dans nos veines; au moment même, la prendre au vol, comme un Oiſeau, & l'introduire par quelque voie dans la machine dont il s'agit; car n'eſt-ce pas ainſi que les choſes ſe paſſent dans

dans l'homme, ſelon les ſavans Théologiens?

Oui ſavans, mon Eſprit. Vous avez beau dire, qu'en faiſant deux ſubſtances dans l'homme, & une ſeule dans l'Animal, ils ſe jettent par là dans un vrai cul de ſac; qu'ils *tombent dans Scilla* pour *éviter Caribde*; s'ils n'étoient pas auſſi éclairés que je le dis, ſi leurs études n'étoient pas fortement liées à la Philoſophie, oſeroient-ils s'ériger en Juges des Philoſophes, eux qui ſont ſi modeſtes?

Mais j'ai peur qu'on ne m'accuſe moi-même de les perſifler, comme vous faites. Peut-on en effet auſſi gaiment manquer de reſpect à d'auſſi graves perſonnages? Tel eſt le danger de vivre en mauvaiſe compagnie: mon Eſprit, vous me perdez. Savez-vous que ces Meſſieurs ſont de fort bons Chrétiens, mais des Ennemis redoutables, pour qui tout eſt égal, le faux & le vrai? En voulez-vous la preuve? Ils prétendent que ſur les traces de ce benait ſi géométriquement ténébreux, vous avez formé, Monſieur l'Eſprit fort, un labyrinthe d'Athéiſme, tortueux, obſcur, avec cent mil-

mille portes d'entrée, comme le sien, sans en avoir une de sortie. Si cela est, si vos Ecrits sont un nouveau Dédale, où le fil de la raison ne conduisit jamais, si vous êtes, en un mot, Sectateur du propre Système de Spinosa, vous méritez sans contredit le nom qu'on vous donne de *pitoiable & embrouillé personnage* : mais si Spinosa moderne (supposé qu'on vous prouve, ce que je ne crois pas, que vous le soiez) vous êtes aussi profond, que l'Ancien est superficiel, aussi clair, aussi lumineux, aussi suivi, que l'autre est rempli de ténèbres, jusques dans les nouvelles idées qu'il lui a plû d'attacher aux mots dont il s'est servi : si enfin c'est par une toute autre voie, que vous avez été forcé d'arborer les mêmes étendarts, quel nom donner à votre tour à un aussi plat bavard, que votre prétendu Antagoniste? On dit plus encore : Vous avez dû, parlant à lui-même, vous avouër franchement Spinosiste. Calomnie, dites-vous : tant pis, mon cher, car on n'en croira rien; une bouche sacrée purifie l'imposture, comme Socrate les lieux qu'il habitoit.

Je

Je paſſe, mon Eſprit, auſſi vîte que l'Anonyme *aux ſalutaires concluſions de votre ouvrage.* Je ſuis faché avec lui qu'un peu de bon grain ſe trouve mélé avec tant d'yvraye. Il eſt difficile de dire, lequel on doit préférer, ou du bonheur des Citoiens puiſé dans la ſource impure du matérialisme; ou de leur malheur, coulant d'une ſource auſſi *claire* que celle du ſpiritualisme. Un autre vous diroit avec transport: Ah! ſi vous égarez, mon Eſprit, en faiſant mon bonheur & celui des autres, puiſſiez-vous vous égarer toujours; l'égarement n'eſt alors qu'un nom frivole & ſuppoſé. Un autre vous diroit; on prend pour amour de l'ordre, pour vertu & raiſon, ce qui eſt désordre, vice & folie; il s'écriroit: ces voies qu'on décore du faux nom de zèle & de piété, ne paroîtront-elles jamais ce qu'elles ſont, des voies de ſcandale, de honte, & d'iniquité? ſous le maſque de la Religion, le Tartuffe, ſi bien joué, ne ſera-t-il jamais découvert avec ſon premier Dieu, l'amour propre &c.? Mais moi je penſe tout autrement; en ſavez-vous la raiſon? Vous ne l'auriez:

riez jamais devinée; c'eſt que je ſuis un Viſionnaire, un Fanatique, un Cerveau illuminé. Que ne l'êtes vous un peu, mon cher Eſprit? Au-lieu de répondre à de ſots critiques, à un *Sac* d'ignorance & de préjugés, à un homme qui a vû tout *l'Homme Machine* dans je ne ſai quel Livre Allemand; enfin au-lieu de vous perdre de réputation dans l'Eſprit de la Gent terriblement dévote, vous nous donneriez quelque jour un beau & ſublime traité de l'immortalité de l'Ame, l'unique moien de vous remettre en grace dans le Sanctuaire. Par ce qui a ſervi à faire paſſer tant de Reveries, (l'Algèbre) ne pourriez-vous démontrer celle-là? Je crois que le P. Tournemine a donné la ſolution du même Problême par la Géométrie. Vous ignorez, dites-vous, ce que ſavent tant de gens bornés: Vous aurez le plaiſir de l'apprendre. Si vous le ſaviez, vous n'auriez, comme Paſcal, que celui de le mépriſer. Adieu, mon Eſprit, ſoiez, s'il ſe peut, moins grave; & croyez que la bonne plaiſanterie eſt la pierre de touche de la plus fine Raiſon. Je vous ſouhai-

te

te au reſte & à l'Anonyme, la bonne Année, accompagnée, comme le ſera vraiſemblablement ce perſifflage, de pluſieurs autres.

FIN.

L A
VOLUPTÉ.

PAR Mr. LE
CHEVALIER DE M***
Capitaine au Regiment Daupbin.

Scribere juſſit amor.

À MADAME
LA
MARQUISE DE ***.

C'EST votre Ouvrage que je vous offre : votre ſeule idée m'a inſpiré ; je lui dois tout ce qu'il y a de plus délicat & de plus ſéduiſant dans cet Eſſai. Vous vous y reconnoîtrez, vous y lirez avec plaiſir

ſon empire eſt fondé ſur les dernières faveurs : il faut que tous les plaiſirs des ſens ſoient réciproquement mêlés & confondus avec nos ames, pour qu'elles goutent les plus délicieux transports.

« *C'EST ainſi qu'un cœur tendre & affligé cherche à ſoulager les Maüx que lui cauſe votre abſence ; malheureux cependant, après vous avoir fait connoître la Volupté, de ne pouvoir aujourd'hui vous en offrir que la Peinture.*

LA VOLUPTÉ.

LOIN d'ici, Beaux Eſprits, précieuſement Néologues & puérilement entortillés: loin d'ici, vil troupeau de ſerviles imitateurs d'un modèle encore plus froid que vous: votre art trop recherché ne me conduiroit qu'à des jeux d'enfans, que la raiſon proſcrit, ou à un ordre inſipide, que le génie méconnoit, & que la Volupté dédaigne. Vous ſeuls pouvez divinement m'inſpirer, ô vous heureux enfans de la Volupté, vous que l'Amour a pris

délicat, que lascif, quelle foule de Beaux Esprits l'art de sentir, le goût du plaisir rassemble autour de toi! L'Admiration est le moindre des sentimens que tu leur inspires. Mais connoîtrois-tu si bien le cœur des femmes? Aurois-tu peint à la postérité celles de ton siècle, avec des couleurs si voluptueusement caustiques, si le plaisir, le plaisir même, qu'elles t'ont donné, Ingrat, ne t'eût éclairé sur des défauts précieux à l'Amour?

MONCRIF, la Volupté te revendique; on t'a injustement comparé à ces Chymistes ruïnés, qui ont la fureur de nous enseigner le secret de faire de l'or: le bonheur que tu as d'être aimé d'un grand Ministre, t'a fait croire qu'il y avoit un *art de plaire*. Peintre charmant des plaisirs de la Jeune *Aurore* & des regrets du vieux *Titon*, tu mériterois de recommencer ton cours, pour avoir si bien décrit l'Amour & ses douceurs. Ah! si Jupiter t'accordoit de nouvelles années, sans doute, tu saurois bien les reperdre, mais dans les plaisirs, mais moins vîte que cet Amant prodigue! Meilleur économe des faveurs du plus grand des Dieux,

Dieux, tu ménagerois la vigueur de ta jeuneſſe, pour prolonger ta félicité.

VOLUPTUEUX de toutes les ſaiſons, que tu ſais corriger & embellir, Apôtre & rival d'*Ovide*, Gentil BERNARD, quand donc veux-tu lui donner en public tes leçons dans *l'Art d'aimer*? Mais ſi c'eſt un Art impoſteur, que je l'ignore toute ma vie. Non, je ne tromperai point un objet qui me rend heureux, ſi ce n'eſt pour le rendre plus heureux lui-même.

GRESSET, pourquoi garder ſi long-tems le ſilence? en continuant de nous décrire la Volupté, ne ſera-ce pas la ſentir toi-même? Qu'importe, ſi ton cœur eſt heureux, que ton eſprit en ſoit énervé? Peins nous juſqu'aux plaiſirs, qui ſe mêlent aux pavots de Morphée: peins nous ces ſonges toujours trop courts, où rien ne diſtrait l'ame enivrée de la plus pure Volupté; dis, ſi la réalité même fait plus d'impreſſion ſur les ſens. C'eſt ici la preuve, que le bonheur n'eſt qu'une illuſion agréable, une heureuſe façon de ſentir, qui dépend de l'imagination. Mais que ton pin-

ceau prête des couleurs aimables à cette vérité. Tu ſais que

„ *Souvent en s'attachant à des Phantômes vains,*
„ *Notre raiſon ſéduite avec plaiſir s'égare,*
„ *Qu'elle même jouït des objets qu'elle a feints,*
„ Que *cette illuſion pour un moment répare*
„ *Le défaut des vrais biens, que la Nature avare*
„ *N'a pas accordés aux humains.*

Mais plus Poëte que FONTENELLE, ſois auſſi Philoſophe que lui : fonds la glace de ſes idées, ſans qu'elles perdent rien de leur juſteſſe ; Animes enfin, donnes la vie aux objets, même les plus fantaſtiques : l'imagination Voluptueuſe attend de toi ſon triomphe.

ET toi, BERNIS, convive aimable & décent, qui fais oublier l'indécent *Grécour*, tu ès plus propre à inſpirer le goût du plaiſir, qu'à convertir les incrédules ; lis nous ces vers charmans que t'ont dictés de concert les Graces & la Volupté, & qui préſentés par *Cypris*, t'ont élé-

élevé à un rang, que tu dois peut-être en partie aux ouvrages d'amour, qui ont su plaire à la Déesse.

TOI-même, cher FRERON, que veux-tu faire à pareil prix de la mauvaise succession d'un Prêtre encore plus mauvais qu'elle? Crois-moi, laisse critiquer les Esprits froids qui sont sans talens: connois-toi mieux, cédes au beau feu de ton imagination poëtique; qu'il te serve à te bien peindre à toi même les beautés de LUCRÈCE, comme le nouveau Traducteur de PÉTRONE, s'étoit sans doute pénétré de celles de son Auteur. Pour bien traduire LUCRÈCE, il suffit d'être, je ne dis pas, meilleur Philosophe que toi, mais aussi mauvais Physicien que lui. Mais pour invoquer l'amour d'une manière digne de ce Dieu, & du Poëte qui l'a chanté, pour rendre en beaux vers les magnifiques descriptions d'un Ecrivain, qui s'exprimant toujours avec force, n'a pas toujours dédaigné l'harmonie, il ne faut rien moins que l'impétuosité de ton génie, & de ton goût pour les plaisirs voluptueux; & c'est ici principalement que tu dois te montrer plus EPICURIEN, que l'Auteur même.

TOI-même encore, PIRON, fais voir que le rival obſcène du célèbre Auteur de *l'Ode à la Fortune*, connoit plus d'un chemin pour arriver à l'immortalité : mets un frein à cette imagination fougueuſe & trop groſſièrement lubrique ; peins nous VENUS, non la Cynique, non dans ces jours de luxure, où elle ſollicite impudemment *Priape*, à la face de tous les Dieux, mais dans ces momens de modeſtie piquante, où portant une ceinture de gaze, qui couvre en partie ſon beau ſein, on la prendroit pour la Volupté même ; ſur-tout lorsque tenant à la main les loix & les faſtes de ſon *Ecole*, elle chante ces vers plus dignes de l'Amour, que de *la folie*.

„ *Venez tous, venez faire emplette,*
„ *Je vends le ſécret d'être heureux,*
„ *Je ſais diſpenſer ma recette*
„ *Par les plaiſirs & par les jeux.*

Mais quoi je t'oubliois, charmant Abbé ! Avec quel plaiſir je reconnois ton ombre immortelle, à la Volupté qui la ſuit ! Quittes, je t'évoque du ſein des morts, quittes ces champs toujours verds, & l'éternel Printems de ces jardins fleuris, riant

ſe-

ſéjour de ces ames tendres & généreuſes, qui ont joint le plaiſir délicat de faire des heureux, au talent d'être heureuſes. Enivré des joyes les plus pures, s'il t'eſt poſſible, réprends ta première forme, pour mieux les ſentir encore : ou ſi tu ne peux quitter *les La Farre, les La Faye, les Chapelle*, & autres mânes aimables, auprès de qui la plus douce ſympathie t'enchaîne pour jamais, qu'il naiſſe de ta cendre un autre toi-même, qui m'apprenne à venger l'amour du culte indifférent de la plûpart des mortels.

MUSES, Graces, Amours, qui fûtes les Dieux, les ſeuls Dieux de CHAULIEU, comme de *Voltaire*, ou rendez-le à mes transports, ou daignez être les miens! Sans vous, ſans votre adorateur, comment peindre ces jouïſſances parfaites, ces contentemens, ces extaſes d'une ame éperduë, dont la tendreſſe ſurpaſſe encore les tranſports ? Le Vainqueur de l'Inde a cent fois fait chanter *les glous-glous de la bouteille*. Je veux dire ceux de l'amour, incomparablement plus délicieux. Toi, qui les as ſi ſenſiblement goûtés, durant le cours de la plus agréable vie,

trop aimable Voluptueux, comment rendre ce qu'il y a de plus ſenſible dans les amours des tendres colombes? Comment expliquer cette eſpèce de *philtre naturel*, qui paroît tenir du miracle? Par quel prodige, laiſſe-t-il paſſer l'ame de l'Amant, pour recevoir en échange l'ame de l'Amante? Par quelle incroiable vertu, ces ames, après avoir mollement erré ſur des lèvres chéries, aiment elles à couler de bouche en bouche, & de veine en veine juſqu'au fond du cœur? Y chercheroient elles la ſource du bonheur, dans des ſentimens plus vifs? Quelle eſt cette divine, mais trop courte Métempſycoſe de nos ames & de nos plaiſirs?

CHARMES magiques, aimans de la Volupté, Myſtères cachés de Cypris, ſoyez toujours inconnus aux Amans vulgaires: mais pénétrant tous mes ſens de votre auguſte préſence, ſi je ne puis imiter les graces voluptueuſement négligées de *Chaulieu*, ſi je ne puis prendre le ſublime eſſor de *Pindare*, ou de *Milton*, donnez-moi la magnificence du pinceau Anglois, pour peindre *Cythère*, comme il nous a tracé

cé les délicieux jardins d'*Héden*.

QUI que vous ſoyez enfin, tendres Sectateurs de la Volupté, ſublimes, ou naïfs interprêtes de la Nature & des ſentimens du cœur, RACINE, LA FONTAINE, ROUSSEAU, ST. EVREMOND, MONTAGNE, mes deux Philoſophes, CATULLE, ANACREON, TIBULLE, PÉTRONE, OVIDE, MONTESQUIOU; vous-mêmes, Auteurs zélés, qui pour faire goûter votre morale, n'avez pas dédaigné de l'aſſaiſonner d'une pointe de Volupté qui la tuë; ô vous tous, grands Maîtres dans l'art de ſentir, qui avez forcé les Graces & les Amours à une éternelle reconnoiſſance, ah! faites que je la partage! Mais que tout l'Eſprit dont vous auriez pu abuſer, pour tromper la plus belle moitié du monde, s'il en eſt d'auſſi coupables parmi vous, ne me ſerve, qu'à en augmenter les plaiſirs. Que je préſide du moins à ceux de ma Céphiſe, avec la même ardeur que je les partage! Le bel eſprit du ſiècle, ſoiez en ſûrs, ne m'a point corrompu; ce que la Nature m'en réſervoit, je l'ai pris en ſentiment, pour être, s'il ſe peut, digne de vous.

CE-

CEPENDANT, s'il ne m'eſt pas donné de vous ſuivre, laiſſez-moi du moins un trait de flamme, qui me guide vers le temple de la Volupté, comme ces Cométes, qui laiſſent après elles un ſillon de lumière, qui montre leur route.

VOUS, Belles, qui voulez conſulter la raiſon pour aimer, je ne crains pas que vous prêtiez l'oreille à mes diſcours; la raiſon emprunte ici, non le langage, mais le ſentiment des Dieux. Si mon pinceau ne répond pas à la fineſſe & à la délicateſſe de votre façon de ſentir, favoriſez moi d'un ſeul regard; & l'amour, qui s'eſt plû à vous former, fera peut-être en votre faveur, couler de ma plume la tendreſſe & la Volupté, qu'il ſembloit avoir reſervées pour vos cœurs. Philoſophe de la fabrique de Chaulieu, attaché à ſa ſecte par le gout le plus vif, il ne rougira point, je l'eſpère, de m'entendre prêcher ſon Evangile, cet art de paſſer agréablement la vie, art de Pſyché, qu'inventa la Nature. J'entre en matière.

EN géneral plus on a d'eſprit, plus on a de penchant au plaiſir & à la Volupté. Au contraire il me pa-

roît

ſoit que dans le commerce du monde, les ſots, les eſprits bornés ſont communément les plus indifférens & les plus retenus. Sans doute le plaiſir qu'ils ſentent avec peu de vivacité, les emporte rarement au-delà des bornes de la raiſon. Examinez tous ceux qui ſe ſont ruinés, pour s'être trop livrés au plaiſir; ce ſont pour la plus part des gens qui ont autant d'eſprit, que peu de conduite.

C'EST déjà faire l'éloge des écrivains Voluptueux; car pour peindre la Volupté, il faut la ſentir; & on ne ſent d'une manière exquiſe, ou délicate, qu'à force d'eſprit.

JE partage ces Auteurs en deux claſſes. Les uns ſont obſcènes & diſſolus, & les autres ſont des maîtres de Volupté plus epurée. Les premiers proſtitués à la debauche, donnent dans les excès les plus odieux; ils écrivent presque tous conformément à leur liberté de penſer, ou à la dépravation de leurs mœurs, & ils trouvent des lecteurs bien dignes d'eux, qui loin de détourner leurs regards, les fixent avec tranſport ſur la nudité de leurs tableaux, & loin de craindre l'impreſſion de

pei-

peintures trop licentieuſes, s'y livrent éperdûment.

LE caractère de ces eſprits, eſt de lever le rideau ſur les Orgies des Bacchantes, de révéler les miſtères les plus impudiques du Dieu des Jardins, & de ne pas même ſouffrir l'apparence de retenuë, dans ces Nymphes, qui feignant de ne rien voir, regardent finement Priape, au travers de leurs doits écartés.

A peine ſont ils entrés dans l'avenuë du temple de l'amour, qu'ils commencent par faire main baſſe, pour ainſi dire, ſur tout ce qui offenſe leurs regards; dans leur amoureuſe fureur, ils déchirent impitoiablement le voile de gaze, qui couvre les appas naiſſans des plus jeunes Bergeres: voulant tout voir, ſans rien imaginer, ſe privant du deſir même, ils ne croiroient pas avoir peint la nature, s'ils ne la repreſentoient nuë & dans toutes ſortes d'attitudes, variées à l'infini par les mains ingénieuſes de la lubricité.

TELLE eſt la laſciveté de leur imagination, qu'elle ne ſe repaît que des obſcénités les plus révoltantes. Si on les déguiſe, ſi on les adoucit, elle tombe dans l'ennui & dans la lan-

langueur, comme ces corps vigoureux trop foiblement nourris. Il n'eſt rien de trop fort pour leurs organes endurcis; il n'y a que les odeurs les plus impures qui puiſſent y faire impreſſion, & enfin leur odorat corrompu, comme leur cœur, ſemble avoir regret aux moindres particules qui ne l'ont pas frappé: c'eſt autant de ſenſualités perduës. Mais encore une fois, toutes couvertes que ſont les productions de ces écrivains, de l'écume la plus luxurieuſe, mille eſprits libertins les aiment & les chériſſent uniquement. A peine ſont-ils ſenſibles à de plus foibles attraits, tandis qu'ils reçoivent avec tout le trouble des plus fortes paſſions, la molle douceur des idées laſcives qu'on leur communique. Admirable, mais dangereuſe ſimpathie de l'imagination de deux hommes différens! C'eſt ainſi que le goût du plaiſir, qui eſt un plaiſir lui-même, naît quelquefois de la débauche la plus outrée.

TEL eſt le danger de ces plumes impures, que la vertu la plus aſſurée ſent bien-tôt qu'elle s'ébranle & chancelle. Le tempéramment le plus tranquille & le plus froid ſe trouve peu

peu à peu livré à une douce émotion, ſuivie de mouvemens & de déſirs, qu'un objet phantaſtique vivement peint, fait quelquefois éclore plus efficacement que la réalité, dont il n'eſt que l'image.

AINSI plus un livre obſcène eſt bien fait, plus tout y eſt imaginé avec force, plus les couleurs ſont vivement appliquées, plus ces ouvrages ſont ſéduiſans & dangereux, ſurtout ſi les yeux ſont frappés par la repréſentation même des horreurs qu'on décrit.

TOUTE impudique qu'eſt Venus, elle eſt la mère des hommes & des Dieux; par elle germe & brille la Nature, & le monde entier ſe perpétuë: évitons ſes charmes, & redoutons ſa puiſſance. Si le plus ſage des mortels ne cherche pas ſon ſalut dans la fuite, qui l'aſſurera qu'il n'aura pas à ſe reprocher d'avoir rendu à la facile Déeſſe les hommages les plus groſſiers?

CES beaux eſprits, qui abuſant des dons de la Nature les plus précieux, ne ſe ſoutiennent, ne brillent que par les plus ſales peintures, ne méritent pas d'être ici nommés! Je ne ſçai même, ſi je n'aurai point

à rougir de m'arrêter un moment à ceux, qui dans ce même genre, ſe ſont montrés plus Voluptueux, qu'obſcênes, c'eſt-à-dire, qui, au lieu de ſe livrer à une licence effrenée, ont excellé dans l'art de donner aux mêmes objets des couleurs plus douces, & qui enfin ſupprimant toute expreſſion choquante, ont affecté de conſerver une eſpèce de dignité dans la proſtitution de leur eſprit & de leurs talens, ſemblables à ces femmes vertueuſes, qui ſçavent tomber avec décence, & s'attirer dans leur chute, autant d'hommage du reſpect même, que du plaiſir qui a ſéduit leur cœur. Je ne demande grace au reſte que pour Pétrone; qui pourroit la refuſer?

AVEC quelle délicateſſe cet Auteur nous expoſe tous les genres de Voluptés! rien ne révolte, rien n'effarouche la pudeur dans ſes écrits; il ſçait l'apprivoiſer par un air de retenuë, & il la ſéduit enfin par les charmes de ſon eſprit & par la Volupté de ſon pinceau. Jamais un baiſer n'eſt donné ſeul; il eſt ſuivi de mille autres baiſers plus doux. Leur feu ſe gliſſe ſécretement dans les veines: l'ame éprouve les mêmes

mes degrés de plaiſir & de ſéduction, par leſquels il fait paſſer les objets dont il eſt épris. Que de graces naïves & touchantes s'offrent de toutes parts! Comme il raconte l'Hiſtoire de l'écolier de Pergame! Grands Dieux! l'aimable enfant! la beauté ſeroit-elle donc de tous les ſexes? rien ne limiteroit-il ſon empire? que de déſerteurs du culte de Cypris! que de cœurs enlevés à Cythere! la Déeſſe en conçoit une juſte jalouſie; eh! quel bon Citoien de l'Iſle charmante qu'elle a fondée, ne ſoupireroit avec elle de toutes les conquêtes que fait le rivage ennemi? Beau ſexe cependant, n'en ſoiés pas ſi jaloux; ce grand maître des Voluptés que vous déſapprouvez, a moins voulu, dans l'excès de ſon raffinement, vous cauſer des inquiétudes, que vous ménager des reſſources contre l'ennuieuſe uniformité des plaiſirs, que l'inconſtance aime à varier. En effet combien d'amours, petits, ou timides, qui s'effarouchant d'un coté, ont été bien aiſes d'en trouver un autre, pour ne pas coucher, ou peut-être mourir, (car qu'en ſçai-je?) à la porte du Temple! Combien d'autres, excités par

par une ſimple curioſité philoſophique, rentrant enſuite dans leur devoir, ont ſi bien ſervi le véritable amour, que pour ſes propres intérêts, ce Dieu des cœurs, en bon Cafuiſte, n'a pu quelquefois ſe diſpenſer de leur accorder conditionnellement une indulgence, dont il profitoit.

Vous avez de l'Eſprit, Céphiſe! & vous êtes revoltée par ces diſcours; vous vous piqués d'être Philoſophe, & vous vous feriés un ſcrupule d'uſer d'une reſſource permiſe par *Sanchès*, & autoriſée par l'amour! Quels ſeroient donc vos préjugés, ſi comme tant d'autres femmes, vous aviés le malheur de n'être que belle! ah! croiés moi, chere amante, l'Empire de l'amour ne reconnoit d'autres bornes, que les bornes du plaiſir.

MAIS, Céphiſe, vous le ſavés, & ce ſeul trait doit désarmer votre colere, vous vous ſouvenés du tribut amoureux que Pétrone rendit à des charmes ſemblables aux vôtres, dans cette nuit de Délices, dont il ſemble avoir conſervé tous les tranſports. Quels plaiſirs ſon ombre enveloppoit! Le peintre paſſioné prend les Dieux & les Déeſſes, pour témoins de

de ſon bonheur : non jamais les plus heureux habitans de l'Olimpe n'ont gouté de ſi grands biens. Que de moleſſe ! que de Volupte ! quelle jouïſſance ! Grands Dieux ! pourquoi qui ſçait auſſi-bien aimer, n'eſt-il pas immortel comme vous ? les deux Amans brulans d'amour, collés étroitement enſemble, agités, immobiles, ſe communiquoient des ſoupirs de feu : leurs ames errantes ſur leurs lévres, confonduës enſemble par les baiſers les plus laſcifs, ne ſe connoiſſoient plus ; éperdûment livrés à toute l'yvreſſe des ſens, elles n'étoient plus qu'un tranſport délicieux, avec lequel ces heureux mortels ſe ſentoient mourir.

C'EST ainſi que Pétrone parle de ſes plaiſirs. Ses peintures ſont vives, mais elles n'ont rien d'indécent, rien de groſſier ; elles ne reſpirent que l'air le plus pur de la Volupté. Mais n'ai je pas lieu de craindre que cet air ſe corrompe, en paſſant par d'autres organes ? Et comme ſes beautés, ſa délicateſſe n'eſt-elle pas inimitable ?

QU'IL faut d'eſprit, & d'eſprit Voluptueux, pour bien rendre toutes les fineſſes de cet élégant écrivain !

com-

comme il voile l'impuiſſance ! & avec quelle ingénieuſe adreſſe, la maîtreſſe de *Polyénos* remercie cette eſpèce de *Mazulim*, & fait trouver, à ſon exemple, du plaiſir, à n'en point avoir !

SI j'étois libertine, dit à peu près Circé, (car je traduis librement) je me plaindrois d'avoir été trompée, mais je rends graces à vôtre foibleſſe, par ce que je ne ſuis que Voluptueuſe. L'attente du plaiſir a été pour moi un plaiſir véritable. Que de doux momens nous avons paſſé enſemble à l'ombre de la Volupté ! Oui ſans doute j'aurois été moins heureuſe, ſi l'amour ne m'eût pas donné le tems de déſirer ſes faveurs.

COMBIEN d'autres traits charmans je pourrois rapporter ! Pétrone donneroit envie de le lire, à quiconque auroit ſeulement du goût pour le plaiſir ; il inſpire tout celui qu'il a ; il conduit au temple de la Volupté, par un chemin tout ſemé de fleurs. Que dis-je ! c'eſt par la Volupté même, que ce courtiſan trop aimable perfectionne, épure le ſentiment de ceux qui le liſent avec un eſprit digne de lui.

IL eſt une autre *Venus*, une autre

tre ſource de plaiſir, & d'autres Maîtres de Volupté. Voluptueux ſans crapule & ſans débauche, ſenſuels enfans du plaiſir, dont ils ſont plutôt économes que ſectateurs, ils boivent, pour ainſi dire, la Volupté à longs traits; ils n'ont pas une ſeule ſenſation ſur laquelle ils ne ſe replient en quelque ſorte mollement; & cette molleſſe, par laquelle une impreſſion plus profonde pénètre intimément les ſens, eſt la vraie ſenſualité.

ESSAYONS de mieux faire ſentir la différence du caractère de ces divers Ecrivains. Chez ceux que nous avons appellés obſcènes & impudiques, la nature violant toute les Loix de la pudeur & de la retenue, & ne ſemblant connoître que celles de l'indécence & de la lubricité, n'offre à nos ſens agités, que l'écumante laſciveté de ſes mouvemens & de ſes poſtures. Le même poiſon ſe trouve chez les autres; il y eſt ſeulement plus adouci, apprêté avec plus d'art: ils aiment à le cacher ſous des fleurs, qui loin de le faire craindre, invitent à l'y chercher. Eh! que leurs ſuccès m'ont bien appris, que le ſentiment du

plai-

plaiſir, épuré par la délicateſſe & la Vertu, loin d'exclure la Volupté, ne ſert qu'à l'augmenter! Oui, l'art avec lequel ils ménagent la pudeur, eſt l'art de la faire diſparoître: ſous le voile ſéducteur, dont leurs objets ſont ingénieuſement couverts, ils font plus de conquêtes, que ceux qui montrant tout à découvert, ne laiſſent plus rien à déſirer.

Vous donc, qui voulez faire ſentir la Volupté dans vos écrits, imités ces beaux eſprits, qui maniant élégemment leurs ſujets, & ne préſentant jamais que d'aimables nudités, empruntent de nouvelles graces de l'induſtrie avec laquelle elles ſont voilées, & ſavent, ſans ſe perdre dans une Volupté métaphyſique, modifier à l'infini mille idées les plus agréables, mille ſentimens divers! Que tous vos détails ſoient rians, & forment un tout qui enchante, qui raviſſe l'imagination de vos Lecteurs. Si vous avez du goût, ſans donner dans les piéges que la vanité tend trop ſouvent aux plus médiocres Auteurs, vous pourrez juger vous même votre ouvrage, par la force de l'impreſſion, & les ſecouſſes heureuſes que votre propre

imagination en recevra. Mais pour plaire à un tel point, pour enlever les cœurs, penſées fines & délicates, richeſſe d'expreſſions, tours heureux, hardieſſe de pinceau, traits ſublimes, il faut que toutes les beautés de la Nature ſoient relevées par celles de l'art: il faut que les unes & les autres ſoient, ſi l'on me permet de parler ainſi, comme ſurpriſes de ſe trouver raſſemblées, ſous un même point de vuë, avec tant de charmes. Il faut donc ſentir ſoi-même, par quelle inimitable adreſſe, on dit mieux les choſes, en les ſupprimant; comment on irrite les déſirs, en aiguillonnant la curioſité de l'Eſprit, ſur un objet en partie couvert, qu'on ne dévine pas encore, & qu'on veut avoir l'honneur de deviner: par quel ſéduiſant preſtige, par quel art de faire ſoupirer pour des attraits galemment cachés, la Volupté s'embellit & ſemble recevoir des graces piquantes, comme la beauté-même. Je haïs toute affectation, elle éloigne de la Nature: ayez des graces, ſans trop paroître vous en donner: mais ſi vous dédaignés de plaire, (je parle aux Belles, comme aux Ecrivains)

je

je dédaigne auſſi tous vos charmes.

TELS ſont les divers effets de l'attrait inſenſible, ou groſſier de la Volupté, que tantôt elle ſéduit l'ame imperceptiblement, & ſemble ne marcher en quelque ſorte par un chemin couvert, que pour mieux ſurprendre nos cœurs, & tantôt déploiant toutes ſes forces, elle nous maîtriſe ouvertement. Le moien de lui réſiſter! Dans l'univers, tout cède à ſa puiſſance. Comment nos cœurs pourroient-ils être en ſureté? La réflexion n'a pas le tems de les mettre en défenſe: mais s'il y a plus de plaiſir à être vaincu, qu'à être vainqueur, une telle défaite vaut une victoire; les ſens triomphent dans les bras de la Volupté.

AU reſte les Voluptueux, ou groſſiers, ou délicats, conduiſent au même but, les uns plus vîte, les autres plus lentement. Le beau Narciſſe n'a point d'autre maîtreſſe que lui: il meurt d'amour, dans les vains efforts qu'il fait pour, & ſur lui-même. Sapho voudroit être ce qu'elle n'eſt pas: des déſirs, qu'elle ne peut ſatisfaire, la rendent ingénieuſe. Que n'imagine pas cette fille amoureuſe de ſon ſexe, pour en

changer, autant qu'elle le peut? Pour être homme, pour en goûter les plaiſirs, elle *ment l'homme*, comme parle Martial, elle fait ſon Perſonnage, ou plutôt elle le joue. Suzon, dont on trouve l'hiſtoire dans le livre le plus dangereux qui ait jamais paru, ſi le danger eſt proportionné au puiſſant empire de la lecture ſur l'imagination, Suzon, dis-je, déſire qu'on lui faſſe ce qu'elle a vu faire. Avec quelle amoureuſe curioſité, elle regarde les myſtères d'amour! Plus elle craint de troubler les Prêtres qui les célebrent, plus elle en eſt elle-même troublée: mais ce trouble, cette émotion ravit ſon ame. Dans quel état d'ineffable Volupté, elle eſt trouvée par ce fripon de frère qui l'examine! Trop attentive, pour n'être pas diſtraite, la lubricité de cette petite coquine, l'empêche-t-elle de ſentir les doigts libertins qui la touchent, au moment même qu'elle ſemble s'ouvrir à leur approche? Ou ne voudroit-elle être déſenchantée, que par de plus grands plaiſirs? Enfin le beau Giton gronde le Satyre qu'il a choiſi pour ſes plaiſirs; tout enfant qu'il eſt, il s'apperçoit bien de

de l'infidélité, qu'Aſcylte lui a faite : il donne à ſon mari plus de plaiſir, qu'une femme véritable ; eſt-il ſurprenant qu'il mette ſes faveurs au plus haut prix, & que le plus joli cheval, le courſier de Macédoine le plus vîte puiſſe à peine les payer?

VOILA' des deſcriptions dangereuſes dans la bouche de leurs Auteurs, ſur-tout lorſque donnant, pour ainſi dire, un corps à ces idées, ils ont peint au naturel l'inconſtance & la corruption du cœur, avec les poſtures les plus laſcives de tous ces honteux enfans d'une débauche réprouvée par la Nature. Certes de telles peintures, qui peuvent ébranler nos foibles cœurs, juſques dans leurs premiers fondemens, ont beaucoup plus d'aſcendant, ou de puiſſance ſur nos ſens, que la deſcription ſimple du temple de l'Amour, des plaiſirs de la belle Gabrièle d'Eſtrées, du libertinage de *Manon Leſcaut*, que la peinture naïve des Amours de *Daphnis & Chloé*, que l'amour en un mot le plus Voluptueuſement, ou le plus délicatement rendu dans la *Princeſſe de Clèves*, dans *Tanzaï & Néadarné*, dans la *Sopha*, dans les *Egaremens de l'Eſprit & du*

cœur, dans *Théagenes & Chariclée*, le *Temple de Gnide*, &c. ou même divinement chanté. Plus un tableau eſt laſcif, plus il forme une image naïve & parlante d'une réalité, que le cœur adore. Si on ne jouït pas ſoi-même, on aime à voir, même en figure, ceux que la jouïſſance ſatisfait. La vuë des plaiſirs d'autrui, nous fait du moins ſentir, que nous avons en nous-mêmes, la facilité d'être auſſi heureux, & qu'avec les mêmes déſirs, il ſuffit d'invoquer le Dieu d'Amour, pour être comblé des mêmes faveurs, & ſentir les mêmes tranſports.

DANS la carrière que tant de beaux génies m'ont ouverte, il eſt donc facile de diſtinguer ceux qui l'emportent ſur tous les autres. Ce ſont ſans doute les Ecrivains, qui fuiant toute idée d'obſcénité groſſière, ont apprivoiſé les cœurs les plus farouches, & ſont venus à bout de vaincre la pudeur, ſans la révolter. Il étoit trop juſte qu'ils fuſſent couronnés de Myrthe, par les mains des graces, à demi nuës; j'en ſais même parmi mes anciens amis, à qui je décernerois l'honneur du triomphe.

JE reviens à toi, puiſſant maître dans l'art des Voluptés, toi qui te fais un jeu de ſuſpendre ma reſpiration, & d'enchanter mon ame, quand tu ne me ſembles chercher, qu'à *l'amuſer*: elle vole avec la tiſenne, autour de l'aimable Zéïnis: avec quelle joie, je vois l'amour allumer enfin des déſirs, qu'il eut tant de peine à effleurer! Que l'exemple de cette jeune enfant, ne vous faſſe point trembler, Bergères; ce mal que vous lui voiez ſoufrir, eſt indiſpenſable, lorsque l'amour fait ſa première entrée dans un cœur: partagez ſeulement l'émotion qui ſuit ce changement d'état, pour le déſirer, & n'en craignés point la douleur. Le *cri* que vous entendés, eſt le cri d'une victoire, dont tout le fruit ſera pour Zéïnis, & la gloire pour ſon vainqueur.

POURSUIS, cher Crébillon, achève des peintures qui enchantent l'univers; tous les objets que tu manies, variés ſans ceſſe avec un art admirable, forment une chaîne délicate de fleurs d'eſprit & de ſentimens du cœur, où le mien, aujourd'hui ravi, perdra tout ſon bonheur, lorsqu'il n'y ſera plus attaché.

rien. La vérité des sentimens étoit l'ame de leur tendresse, & la tendresse l'ame de leurs plaisirs; ils ne connoissoient d'autre excès, que celui de plaire & d'aimer.

PLEURE, (eh! qu'importe que l'on pleure, pourvû qu'on soit heureux?) pleure infortuné Berger, un cœur amoureux trouve des charmes à s'attendrir; il chérit sa tristesse; les joyes les plus bruiantes n'ont pas les douceurs d'une tendre mélancolie. Pourquoi ne pas s'y livrer, puisque c'est un plaisir, & le seul plaisir, qu'un cœur triste puisse goûter dans la solitude qu'il recherche? Un jour viendra, que trop consolé, tu regretteras de ne plus sentir ce que tu as perdu. Trop heureux de conserver ton chagrin & tes regrets, si tu les perds, tu existeras, comme si tu n'avois jamais aimé. Puisque tu te crois inconsolable, goûtes toutes les douceurs de cette illusion; tâches même, s'il t'est possible, de la méconnoître, pour être encore mieux trompé. Pourquoi faut-il que nous aions à nous défier de nos sensations les plus intimes & les plus chères? Sommes-nous donc réduits à chérir tellement l'er-

l'erreur, que nous aions à craindre de n'y être plus livrés? Hélas! ouï, nos sentimens les plus doux sont involontaires, comme nos pensées. Il faut s'attendre, loin d'y pouvoir compter, que ceux qui nous flattent le plus, nous feront bientôt à charge. Plus on a l'imagination vive, plus le cœur reçoit fortement les impressions, plus on est volage; il est trop impossible de sentir longtems & vivement, & par conséquent, (j'en demanderois pardon au beau sexe, si le général ne gagnoit pas ce que perd le particulier) l'inconstance est le partage nécessaire de ceux qui savent le mieux aimer.

QUE de nouveaux traits je pourrois ajouter ici! Parlerai-je de cette femme respectable qui craint de se livrer à l'objet de sa passion? Elle accorde à l'idée de son Amant, plus qu'à lui-même; pourquoi? C'est, lui dit-elle, que je n'ai à craindre avec votre idée, ni indiscrétion, ni inconstance, & que je la suppose en un mot, telle que je voudrois que vous fussiez. Se peut-il que deux cœurs faits l'un pour l'autre, puissent séparément être heureux, & que la Nature trop industrieu-

ſtrieuſe, ait imaginé les moiens de ſe paſſer de l'amour, qui en gémit?

J'APERÇOIS une fille aimable, que l'amour conduit tremblante, au lit de ſon Amant: l'Hymen ſeul que ſa généroſité refuſe, pourroit la raſſurer; elle ſe pâme dans les bras de Mélis, qui meurt d'amour dans les ſiens; mais reſervée dans ſes plaiſirs, elle modère ſi bien ſes tranſports, qu'il n'eſt que trop ſûr, qu'elle ne confondra que ſes ſoupirs. Elle ſe défie de l'addreſſe même du Dieu qu'elle chérit: tout Dieu qu'il eſt, elle ne l'en croit que plus trompeur. Sa virginité lui eſt moins chère, que ſon amour; ſans doute ſa curioſité ſeroit voluptueuſement ſatisfaite, avec celle de ſon Amant; en faiſant tout pour lui, elle croit à peine avoir fait quelque choſe, parce que ce n'eſt point avec lui: elle ſent bien encore qu'elle le refuſe, moins qu'elle même; mais elle craint les fruits d'un amour éperdu; elle n'entend plus que la voix d'un fantôme, qui lui dit de ſe reſpecter. Quelqu'exceſſive que ſoit la tendreſſe d'un cœur, qui n'avoit jamais aimé, elle n'eſt point à l'épreuve de l'infamie, comme l'amour qu'elle a

pour

pour ſon Amant, ne feroit point à l'épreuve du mépris. Dieu d'amour, ſe peut-il qu'une foible mortelle, que tu as ſéduite par tes plaiſirs, conſerve encore en aimant, tant de retenuë, de force, & de vertu!

MAIS quels ſont ces deux Enfans de différent ſexe, qu'on laiſſe vivre ſeuls paiſiblement enſemble? Qu'ils ſeront heureux avec le tems! Non, jamais l'amour n'aura eu de ſi tendres, ni de ſi fidèles ſerviteurs. Sans éducation, & par conſéquent ſans préjugés, livrés ſans remords à une mutuelle ſympathie, abandonnés à un inſtinct plus ſage que la raiſon, ils ne ſuivront que ce tendre penchant de la Nature, qui ne peut être criminel, puiſqu'on n'y peut réſiſter, & qui eſt une vertu, dans un cœur incapable de tromper. Voiez ce jeune garçon: déjà il n'eſt plus homme, ſans s'en appercevoir. Quel nouveau feu vient de s'allumer dans ſes veines! il n'a plus les mêmes goûts; ſes inclinations changent avec ſa voix. Pourquoi ce qui l'amuſoit, l'ennuie-t-il? Tout occupé de ſon nouvel être, il cherche à débrouiller le cahos de la Nature: il ſent, il déſire, ſans trop ſavoir

ce

ce qu'il ſent, ni ce qu'il déſire ; il entrevoit ſeulement par l'envie qu'il a d'être heureux, la puiſſance qu'il a de le devenir. Ses deſirs confus forment un voile, qui dérobe à ſa vuë le bonheur qui l'attend. Conſolez-vous, jeunes Bergers, le flambeau de l'amour diſſipera bientôt les nuages qui retardent vos beaux jours. Les plaiſirs après leſquels vous ſoupirés, ne vous ſeront pas toûjours inconnus; la Nature vous en offrira par tout l'image; elle eſt attentive au bien-être de ceux qui la ſervent. Deux animaux s'accoupleront en votre préſence; vous verrez des oiſeaux ſe careſſer ſur une branche d'arbre: *tout vous ſera de l'amour une Leçon vivante.* Que de réflexions vont naître de ce nouveau ſpectacle! Jusqu'où la curioſité ne portera-t-elle pas ſes regards? L'amour l'aiguillonne; il veut inſtruire l'un par l'autre; il a fait la gorge de la Bergère, différente de celle du Berger: elle ne peut reſpirer, ſans qu'elle s'éléve, malgré la contrainte de la pudeur, comme pour s'attirer autant de déſirs, que de regards. Penſées naïves, déſirs, inquiétudes, c'eſt alors que tout ſe dit ſans fard, qu'on ne

ne se dissimule aucuns sentimens; ils sont trop nouveaux, trop vifs, pour être contenus.

MAIS n'y auroit-il point encore d'autre différence? Oh! oui, & même beaucoup plus considérable. C'est la rose, que le trop heureux Hymen reçoit quelquefois des mains de l'amour, rose vermeille, dont le bouton est à peine éclos, qu'elle veut être cueillie: rose charmante, dont chaque feuille semble couverte, & entourée d'un fin duvet, pour mieux cacher les amours qui y sont nichés, & les soutenir plus mollement dans leurs ébats. Surpris de la beauté de cette fleur, avec quelle avidité le Berger la considère! Avec quel plaisir il la touche! Le trouble de son cœur est marqué dans ses yeux. La Bergère est aussi curieuse d'elle-même pour la première fois; elle avoit déjà vû son joli visage dans l'onde: le même miroir va lui servir, pour contempler des charmes sécrets, qu'elle ignoroit.

MAIS elle découvre à son tour toute la différence, qu'il y a entr'elle, & son Berger. Qu'elle lui rend bien toute sa surprise! toute émuë, elle y porte la main en tremblant,

blant, elle le careſſe, & quoi qu'elle en ignore encore l'uſage, ſon cœur bat ſi vîte, qu'elle ne ſe connoît presque plus. Mais enfin lorsque la Nature lui ſuggère cet uſage, elle le regarde comme un monſtre; la choſe lui paroît abſolument impoſſible: elle ne ſait pas, la pauvre *Micette*, tout ce que peut l'amour.

L'IDÉE du crime n'a point été attachée à toutes ces recherches; elles ſont faites pour de jeunes cœurs, qui ont beſoin d'aimer, avec une pureté d'ame, que jamais n'empoiſonna le répentir. Heureux enfans! qui ne voudroit l'être comme vous? Bientôt vos jeux ne ſeront plus les mêmes, mais ils n'en ſeront pas moins innocens; le plaiſir n'habita jamais des coeurs impurs & corrompus. Quel ſort plus digne d'envie! vous ignorez ce que vous êtes l'un à l'autre; cette douce habitude de ſe voir ſans ceſſe, la voix du ſang ne déconcerte point l'amour; il n'en vole que plus vîte auprès de vous, pour ſerrer vos liens, & vous rendre plus fortunés. Ah! puiſſiez-vous vivre toûjours ignorés dans cette paiſible ſolitude, ſans connoître ceux à qui vous devez le jour!

Le

Le commerce des hommes seroit fatal à votre bonheur; un art imposteur corrompoit la simple Nature, sous les Loix de laquelle vous vivez heureux: en perdant votre ignorance vous perdriez tous vos plaisirs.

QUELS plaisirs, grands Dieux! que ceux de l'amour! quels charmes plus séducteurs, plus ravissans! Peut-on appeller plaisir, tout ce qui n'est point l'amour? On goûte encore ses bienfaits, même après qu'on les a reçus. Heureux ceux que la Nature a doués d'organes vigoureux! pour eux tous les jours se lèvent serains & voluptueux: pour eux la jouissance est un vrai besoin sans cesse renaissant, & le besoin est le père du plaisir. Mais plus heureux encore, ceux dont l'imagination vive & lubrique tient toujours les sens dans *l'avant goût* du plaisir! Examinez leurs yeux, & jugez, si vous pouvez, s'ils vont au plaisir, ou s'ils en viennent. Non-seulement des Amans ainsi organisés, sentiront de plus grands transports, mais jouissant encore long-tems après la jouissance, les restes de leur plaisir leur seront chers & précieux: voiez comme ils les ménagent, les

chés

chériſſent, les prolongent; leur état eſt ſi charmant, qu'ils planent, pour ainſi dire, ſur ſes délices, comme feroit la Volupté même: ils voudroient ne les perdre jamais.

DANS le ſouverain plaiſir, dans ces momens divins, où l'ame ſemble nous quitter, pour paſſer dans l'objet adoré, où les deux amans ne forment plus qu'un même cœur, qu'un même eſprit animé par l'amour, à force de ſentir, on ne ſent rien; du moins on ne diſtingue aucune ſenſation, on eſt ravi, tranſporté, & ces tranſports ſont les ſeuls éloges dignes de la beauté.

MAIS quelque vifs que ſoient ces plaiſirs, qui rempliſſent parfaitement notre ame, ce ne ſont jamais que des plaiſirs; l'état ſeul qui leur ſuccède, eſt la vraie Volupté. L'ame alors, moins enyvrée, eſt à elle-même préciſement autant qu'il faut, pour contempler toute la douceur de ſon état, & jouïr de ſa ſituation. Plus on a parfaitement ſervi l'amour, plus on goute le prix de ſes ſervices; tel eſt le bonheur de l'ame en ces momens délicieux, qu'elle ne déſire rien, ſi ce n'eſt de les faire durer long-tems.

NE m'approchés pas, mortels facheux & turbulens, laiſſés moi goûter à longs traits les faveurs de Céphiſe. Je ſuis anéanti, j'ai à peine la force d'ouvrir des yeux fermés par l'amour : mais que cette langueur a de délices! Je vois encore Céphiſe, elle eſt entre mes bras, mes mains aiment à s'égarer, par tout où l'amour les conduit : il n'y a pas dans tout ſon beau corps, une ſeule partie que je ne couvre de mes baiſers. Ah! Dieux! que d'attraits! & que d'hommages réels mérite l'illuſion même! Que ne puis-je toûjours ainſi vous voir, Bergere ? Vôtre idée me ſuivant par tout, me tiendroit lieu de vous-même : l'idée de la beauté vaut la beauté même, & ſouvent eſt encore plus ſéduiſante. Doux ſouvenir de mes plaiſirs paſſés, ne me quittés jamais ! De quelle douce & molle Volupté, je me ſens pénétré! Dieux puiſſans ! ſe peut-il que les organes du corps ſuffiſent à tant de bonheur? Non, de ſi grands biens ne peuvent appartenir qu'à l'ame, & je la reconnois immortelle à ſes plaiſirs.

AMOUR, combien peu ſentent le prix de tes bontés! combien peu ſe re-

respectent eux-mêmes dans les bras de la Volupté ! Oui, ceux qui sont capables de la moindre distraction, ceux à qui tes plaisirs ne tiennent pas lieu de tous les autres, pour qui tu n'es pas tout l'Univers, ceux-là, dis-je, indignes du rang de tes élus, le sont de tes faveurs : plus ils te sacrifient, plus ils souillent tes autels, & profanent ton temple. Ce sont des impudiques, & non des Voluptueux, assés semblables à ces victimes de la débauche publique, qui sont forcées de jouër tes plaisirs, pour en donner.

MAIS ne crains rien, Céphise, si ces impures m'ont quelquefois séduit par leurs attraits, c'étoit pour mieux t'assurer mon cœur, comme je ne crains pas qu'un libertin me ravisse le tien. Nous sentons trop vivement l'un & l'autre : nous avons connu ensemble tout le prix de la tendresse & de la Volupté. Avec quel transport je me rappelle, jusqu'aux moindres discours que tu soupirois, la première fois que la conquête de ton cœur, fut la récompense du mien, & ce combat enchanteur de la vertu, de l'estime, & de l'amour ! Comme à des mouvemens ingrats, il en succéda peu à peu de plus doux,

qui

qui ne t'inquiétoient pas moins! Je vois tes paupières mourantes, prêtes à fermer des yeux adoucis & arrosés des premières larmes d'Amour; le rideau du plaisir fut bientôt tiré devant eux; la force t'abandonnoit, avec la raison, tu ne sçavois ce que tu allois devenir; tu craignois .... (helas! que cette simplicité ajoûtoit à tes charmes & à mon amour!) tu craignois de tomber en foiblesse & de mourir, au moment même que tu allois sentir le bien d'être, & le plus grand des plaisirs. De quelle Volupté encore ta tendresse fut suivie! un doux silence succéde aux plus violens transports. Dieux! respectez l'égarement d'une aimable mortelle, qui s'oublie dans des bras qu'elle adore: elle est égale à vous en ces momens!

POURQUOI faut-il, Amour, que le don de sentir n'ait pas été accordé à toutes les femmes, avec celui de plaire? Le bonheur d'aimer, de jouïr de ce qu'on aime, ne devroit-il pas toûjours faire goûter le grand plaisir, à qui a le pouvoir de le procurer? peut-être ce bonheur est-il si grand, lorsque tout est réciproque, qu'un coeur trop sensible pourroit à peine y suffire, s'il n'étoit quelquefois dimi-

minüé par l'inſenſibilité des bergeres. Mais comment, ſi tendrement aimées, jouïſſent-elles ſeules des faveurs de l'amour? Ce Dieu ne pouvoit apparemment mieux punir les inſenſibles, qu'en ne leur faiſant point partager ſes douceurs.

O! vous qui baiſſés les yeux aux paroles les moins chatouïlleuſes, Précieuſes & Prudes, loin d'ici. La pudeur que vous affectés, eſt fille du caprice & des préjugés: mais la Volupté eſt la mère du plaiſir, & ſon privilége la diſpenſe de vous reſpecter, d'autant plus que vous n'êtes pas vous mêmes, à ce qu'on dit, ſi auſtères dans le desbabillé. Loin d'ici, race dévote, qui n'avés dans le coeur que le germe de tous les vices, & pas une vertu. Etouffer les dons de la nature, c'eſt être indigne de vivre; être hippocrite, c'eſt reprocher au créateur d'avoir fait l'homme pour le plaiſir, & tromper l'Univers.

DISPAROISSÉS auſſi courtiſanes impudiques: il ſortit moins de maux de la Boëte de Pandore, que du ſein de vos plaiſirs, Hélas! que dis je, des plaiſirs! Eh! en fût-il jamais ſans les ſentimens du coeur?

plus

plus vous prodigués vos faveurs, plus vous offenſés l'amour, qui les déſavouë. Livrés vos corps aux ſatires; ceux qui s'en contentent, en ſont dignes: mais vous ne l'êtes pas d'un cœur né ſenſible. La crainte & les regrets empoiſonnent des plaiſirs que vous ne partagés pas. Vous vous proſtitués en vain; en vain vous cherchez à m'éblouïr par tous vos charmes; ce n'eſt point la jouïſſance des corps, c'eſt celle des ames qu'il me faut. Amour, pourquoi combles tu de l'excès de tes bontés ceux qui ne ſont pas Voluptueux? Le plaiſir qui ne conduit pas à la Volupté, eſt-il un plaiſir? Quoi tu cédes à la brutalité, toi qui n'ès Dieu que par la Volupté même.

ON confond trop communément le plaiſir, avec la Volupté, & la Volupté, avec la débauche. Tâchons de marquer la différence eſſentielle qui ſe trouve entre toutes ces choſes. Que la Phyſique même nous éclaire ici; l'étude de la Nature n'eſt pas ſans plaiſir pour un eſprit Voluptueux.

NOS ſens ſont le ſiége du plaiſir. Il dépend de la tenſion & du chatouïllement des nerfs. Dans le ſou-

verain plaiſir, les nerfs ſont auſſi tendus, qu'ils puiſſent l'être, pour ne pas cauſer de la douleur. Un point forme la barrière, qui la ſépare du plaiſir; celle de l'inſtinct & de la raiſon, n'eſt pas plus mince. Ce n'eſt donc que dans les ſens qu'il faut chercher le plaiſir; les ſenſations d'eſprit les plus agréables, ne ſont que des plaiſirs moins ſenſibles.

MAIS la Volupté veut être recherchée plus loin; elle nous manqueroit ſouvent, ſi nous ne l'attendions que des ſens. S'ils lui ſont néceſſaires, ils ne lui ſuffiſent pas; il faut que l'imagination ſupplée à ce qui leur manque. C'eſt elle qui met le prix à tout: elle échauffe le coeur, elle l'aide à former des deſirs, elle lui inſpire les moiens de les ſatisfaire. En examinant le plaiſir, qu'elle paſſe, pour ainſi dire, en revuë, le microſcope, dont elle ſemble ſe ſervir, le groſſit & l'exagère: c'eſt ainſi que la Volupté même, cet art de jouïr, n'eſt que l'art de ſe tromper, comme faiſoit cette femme dont parle Montagne, qui regardoit ſon amant avec une Loupe, pour groſſir ſon point de vuë. Ah! ſi je me trompe, en augmentant

tant le plaiſir de mes ſenſations & mon bonheur, puſſai-je me tromper toûjours ainſi?

MAIS puisque la Volupté & tous les ſentimens de tendreſſe, que l'amour inſpire, réſident moins dans les puiſſances du corps, que dans celles du coeur, le plaiſir ne ſçauroit fuir l'homme le plus bazé, pourvû que ſon imagination ne le ſoit pas; les mouvemens laſcifs ont beau abandonner certaines parties, s'ils remontent à la tête & s'y conſervent, ce dépôt précieux éléve l'Ame ſur les débris du corps. *Autereau* a fait dans un age fort avancé des ouvrages tendres & Voluptueux. Jamais peut-être le coeur ne fut plus intereſſé que dans ſa *Magie de l'amour* qu'il compoſa à 75 ans, dans le ſein de la miſére.

POUR avoir renoncé à l'amour, on n'en eſt ſouvent que plus digne de peindre ſes Voluptés; peut-être les ſent-on, d'une maniére recherchée, & plus philoſophique. Tout eſt Volupté, pour un homme d'eſprit, tout eſt ſentiment, pour un cerveau bien organiſé, tandis qu'un ſot connoît à peine le plaiſir. Ses nerfs cependant peuvent entrer en convulſion

depuis le ſommet de la tête, jusqu'à la plante des pieds; mais comme ils ſont engourdis & difficiles à remuer à leur origine, jamais, & cela faute d'imagination, ils ne goûteront la Volupté. L'eſprit ſeul y conduit tellement, que je ſuis très perſuadé, que, ſi tous les hommes avoient préciſément la même imagination, ils ſeroient tous également Voluptueux. Eſprits mobiles & déliés, qui coulés librement dans mes veines, puiſſiez vous toujours au gré de mes déſirs, faire voler le plaiſir dans mon coeur!

Vous êtes Allemand, Baron, & votre manie eſt de paroitre Voluptueux: non, vous n'aurez jamais l'honneur de l'être. Si la Volupté eſt à l'ame, ce que le plaiſir eſt au corps, le défaut de vôtre imagination ne vous permettra tout au plus d'être que débauché: or qu'eſt-ce que la débauche? L'excès du plaiſir, ſans le goûter. Vous pourrez, je le ſçai, faire des miracles en Amour, vous pourrez vous ſignaler par d'éclatans exploits; telle eſt l'empire du corps, qu'il peut toûjours donner à l'ame, malgré elle, dans certaines circonſtances, un plaiſir vio-

violent, qu'elle ſe pardonne à peine d'avoir goûté, dans le ſein de la rage & du déſeſpoir. Contentés-vous d'en prendre, & d'en donner chaque jour; mais puiſque vous n'avez ni fineſſe, ni délicateſſe dans votre façon de ſentir, le moien de connoître la Volupté, ce plaiſir qui s'augmente par la réflexion, ſemblable en quelque ſorte à ces raïons de lumière, qui tombent ſur la ſurface des corps ſolides! Ne vous ſuffit-il donc pas, petit fils d'Alcide, d'avoir dans le ſang tous les feux de Cythère & de Lampſaque, & de pouvoir dépenſer beaucoup, ſans paſſer pour diſſipateur, tandis que tant d'honnêtes gens, économes forcés d'une foible ſanté, ruinés par l'étude & le plaiſir, privés de leur premiers reſſorts, ſont réduits à ſuppléer à tout par l'art & le génie. Que ne voudrois-je point imaginer, belle Céphiſe, pour vous dédommager de mon peu de vigueur? Avec quelle adreſſe, quelle induſtrie, quelle vivacité, je voudrois me répliер ſur mon plaiſir, pour vous en donner? Quel charmant badinage aſſaiſonne la Volupté, que le deſir ſoutient! L'avant goût du plaiſir,

ne vaut-il donc pas le dégoût, qu'il traîne le plus souvent à sa suite? Enfin la tendresse ne seroit-elle point comparable aux plaisirs des sens? Mais que dis-je! comme il est des Physionomies, qui sans être belles, sont préferées à la beauté même, il est, à mon avis, des plaisirs de l'ame, fort au-dessus des plaisirs du corps; je parle de ces tendresses infiniment pures, de ces exquises sensations d'amour, de ces goûts si vifs & si intimes, que la Volupté même semble distiller, pour ainsi dire, goutte à goutte, au fonds de nos ames. Alors en effet, elles sont réellement enyvrées, & comme remplies de la perfection de leur état, qu'elles se suffisent à elles-mêmes, & ne désirent rien. Pourquoi ne puis-je peindre ici un état délicieux que je sens si bien? Ou pourquoi sens-je si bien ce que je ne puis exprimer? Si les cœurs qui sont pénétrés de cette divine façon de sentir, sont parfaitement heureux, que je plains ceux, à qui des organes peu délicats ne permettent pas de connoître cette espèce de Métaphysique de la tendresse, & de nos sentimens les plus déliés! Oui, j'en jure par l'amour

mour même, j'ai vû des momens, *Dieux quels momens!* où ma Céphise éperdûment livrée à la plus douce sympathie des cœurs, aux délices de la situation la plus ravissante, mépriſoit dans mes bras des faveurs, qu'elle prétendoit, que l'amour en pareil cas, eût dédaignées lui-même.

TOUTE ame, pour ainſi parler, du moins plus ame que corps, Dieux, quelle éxiſtence, diſoit-elle! Quelle plus douce façon de ſentir? Non, je n'avois point encore connu l'amour. . . . . Rejettant enſuite tous autres ſentimens plus vifs, ſans doute par ce qu'aiant moins de douceurs, ils nous violentent en quelque ſorte par l'excès même de leur vivacité, à peu près comme ces piéces comiques, qui arrachent trop vite de l'ame, l'impreſſion d'une belle tragédie, laiſſes moi, ajoutoit-elle, laiſſes moi gouter en paix & ſans mélange, un bien-être auſſi grand & auſſi parfait; le plaiſir corromproit mon bonheur.

JE regardois Céphiſe, avec le même attendriſſement, qu'elle m'avoit communiqué. Tant d'amour avoit fait couler quelques larmes de ſes yeux, qui en étoient plus beaux.

Son cœur ne ſuffiſant point à une auſſi douce mélancolie d'amour, n'avoit pu contenir le torrent de tendreſſe ineffable dont il étoit inondé. Mais enfin, les ſens ſe réveillant peu-à-peu, & ne voulant plus rien perdre de leurs droits, j'obtins à l'ombre de ce myſtère, ce que depuis long-tems ne m'avoit pas tout-à-fait accordé une paſſion trop prudente. Alors, nos ébats devenus plus laſcifs, ſans en paroître moins tendres, non, reprit Céphiſe, tu ne connois point encore mes tranſports, je voudrois que toute mon ame paſſât dans la tienne.

J'AVOIS déjà quatre fois ſacrifié au tendre amour. Céphiſe toute en feu, croioit toucher à chaque inſtant l'heureux terme de ſes plaiſirs: mais ſoit que l'amour fut encore concentré au fond de ſon cœur, ſoit que ſon tempéramment trop irrité, ne répondît pas à l'ardeur de ſes déſirs, & qu'un ſeul mouvement ingrat, renvoiant le plaiſir, de plus loin qu'il n'étoit venu, lui fît perdre le fruit d'une infinité d'autres mouvemens plus doux, je la vis déſeſpérée, témoigner en frémiſſant, qu'elle ne pouvoit ſupporter l'agitation,

où

où elle étoit : ſon transport s'éleva par dégrés, juſqu'à la fureur ; elle éprouvoit dans mes bras le ſort de *Tantale.* Le moïen de ne pas mettre tout en oeuvre, pour calmer ce qu'on aime, & faire joüir un aimable objet, qui reçoit de nouveaux charmes, par la vivacité avec laquelle il déſire la joüiſſance! Un cinquième ſacrifice pût à peine appaiſer cette colère des ſens mal ſatisfaits, & j'avouë, à ma honte, que je tremblois qu'il n'en fallût un ſixième. Enfin des mouvemens plus doux rappellèrent la molle Volupté ; mes yeux étoient enflammés ; Céphiſe ouvrit les ſiens, & voiant le vif intérêt que je prenois au ſuccès de ſes plaiſirs, combien de baiſers pris & rendus coups ſur coups, combien de careſſes ſans ceſſe redoublées ! l'air élevé, animé, dont je l'encourageois, dont je préſidois au combat, tout plein du Dieu dont j'étois poſſédé, alors, moins agitée, d'une voix douce & d'un regard mourant, enfin, dit elle, . . . ah! viens vîte, cher Amant, viens dans mes bras, que j'expire dans les tiens.

QUELLE Maîtreſſe, grands Dieux! Juges ſi je l'adore, ſi je ceſſerai un

inſtant de l'aimer! ſi elle a beſoin d'être jeune, comme *Hébé*, & belle, comme la *Venus* de *Praxitelle*, pour partager vos autels.

MAIS à ſon tour Céphiſe eſt contente; elle a pour Amant, un grand maître dans l'art des Voluptés: ſans lui, le monde entier eſt un *déſert* pour elle; avec lui elle poſſède *l'Univers*. Amour eſt le plus pauvre des Dieux; pour toutes richeſſes, il ne m'a donné qu'un coeur, & à Céphiſe, que des fleurs pour l'enchaîner. Mais je dois le dire ici, que ce coeur eſt différent de tous les autres! Complaiſant, tendre, amoureux, reſpectant toujours les volontés de mon Amante, n'en aïant point d'autres, & oſant à peine murmurer de ſes plus injuſtes rigueurs, pendant combien d'années je me ſuis contenté, à l'exemple de *Montagne*, que dis-je, je me ſuis trouvé trop heureux des *ſimples baiſers & attouchemens*, qu'on vouloit bien m'accorder! Un coeur que je n'aurois pas cru digne, ni d'elle, ni de moi, ſi je lui avois connu un défaut, un coeur enfin d'autant plus parfait, d'autant plus intéreſſant à ſes yeux, qu'il eſt plus malheureux.

SI rien ne doit jamais dégoûter un Amant, de l'objet qu'il aime, ſi rien ne doit ſuſpendre un ſervice, dont l'amour permet la célébration, rien auſſi ne doit rendre infracteur de la foi, qu'on a jurée à ſa Maîtreſſe. Belles, vous jugerez vos Amans par leur généroſité, c'eſt la balance des coeurs. Veulent-ils forcer vos goûts, violer votre prudence, & ſans égard pour de trop juſtes frayeurs, vous expoſer aux ſuites fâcheuſes d'une paſſion ſans retenuë? Soiez ſûres, qu'ils vous trompent, qu'ils ne ſont qu'impétueux, que vous n'êtes pas vous-mêmes, ce qu'ils aiment le plus en vous, & qu'en un mot, c'eſt à leur ſeul plaiſir qu'ils ſacrifient.

TELLE eſt la diſtinction avec laquelle un véritable Amant ſert l'Amour. A-t il une Maîtreſſe avide? ce que le corps lui refuſe, eſt abondamment compenſé par le mérite & les recherches de l'induſtrieuſe Volupté. Sur tout,

Il ne perd point à connoître
Un tems deſtiné pour jouïr.

S'il examine quelquefois, ce n'eſt que pour augmenter ſon plaiſir.

CONVENONS donc que les plus impuiſſans efforts d'un Amant voluptueux, tournent plus à la gloire de l'amour, que le plaiſir fugitif de ces eſpèces d'animaux, qui ne ſentiroient rien, ſans la force & l'élaſticité de leurs organes. Le voluptueux ſeul, à l'ombre de la Volupté, réünit toutes les illuſions; ſeul il jouït de toutes ſes idées, il les appelle, il les réveille, & careſſe en quelque ſorte celles qui lui plaiſent, au gré de ſon imagination lubrique: non que je ſache, comment l'imagination broie ſes couleurs; mais l'image du plaiſir qui en réſulte, paroît être le plaiſir-même.

SUIVONS par-tout le voluptueux, dans ſes diſcours, dans ſes démarches, comme dans ſes plaiſirs. Il diſtingue la Volupté du plaiſir, comme l'odeur de la fleur qui l'exhale, ou le ſon de l'inſtrument qui le produit. Voiez comme il écoute, & prête à chaque inſtant l'oreille à la voix ſécrète de ſes ſens! Pourquoi? C'eſt pour mieux entendre le plaiſir: il croiroit ne l'avoir pas ſenti, s'il ne l'attiroit exprès. A-t-il entre ſes mains le bouquet de *Thérèſe*? Comme il le conſidère!

il y trouve plus d'amours, que de fleurs; il le reſpire avec la plus tendre & la plus naïve volupté; un feu ſécret s'allume dans ſes veines: quelle douce émotion! & quelle en eſt la cauſe? *C'eſt qu'il étoit contre le cœur de ſa chère Thérèſe:* il voudroit expirer, comme lui, ſur ſon ſein.

C'EST ainſi que l'art ajoute à la Nature, & ſait la varier à l'infini. Le voluptueux ſenſible à tout, ne veut rien perdre, & ne perd rien. Pour être heureux, il n'a qu'à vouloir. La Volupté eſt l'objet de tous ſes projets & de tous ſes voeux: il ne fait pas un pas, pas un geſte, qui ne tende vers elle. S'il jouït des bienfaits de l'amour, mille jouïſſances préliminaires précèdent la dernière jouïſſance: il ne veut arriver au comble des faveurs, que par d'imperceptibles dégrés. Sur-tout, il veut qu'on lui réſiſte, autant qu'il faut pour augmenter ſes plaiſirs.

S'IL ſe promène, le plus beau lieu, le chant des oiſeaux, un Ciel ſerein & temperé, un air rempli du parfum des fleurs, un boſquet impénétrable aux raïons du Soleil, où l'on goûte la double volupté d'être au frais & de lire *Chaulieu*, le ga-

zon le plus fin, le plus touffu, qu'on foule avec ſa Maîtreſſe, dans un endroit du bois ſi écarté, que les regards profanes n'y peuvent pénétrer; la plus belle vuë, la plus belle allée, celle, où Diane ſe promène elle-même avec toute ſa Cour; le lever de l'Aurore, & du Soleil; la magnifique couleur de pourpre, qui ſe jouant dans le brun des nuës, à ſon couchant, forme la plus ſuperbe décoration; les raïons argentés de la Lune, qui conſolent les Voyageurs de l'abſence du Soleil; les Étoiles, qui ſemblent autant de diamans, dont l'éclat eſt relevé par le fond bleu, auquel elles ſont attachées: ces nuits plus belles que les plus beaux jours, qui répandent leur roſée, pour déſaltérer la terre, & leurs pavôts, pour délaſſer les mortels fatigués, & endormir les maris jaloux: ces nuits vertes, plus belles encore, que forment les arbres touffus des forêts, nuits qui inſpirent les plus douces reveries, où l'ame contente, recueillie, ſe careſſant elle-même, enchaîne ſes penſées volages, dans les bornes charmantes de l'amour: ombre impénétrable aux yeux des Argus, où il ſuffit

ſuffit d'être ſeul, pour déſirer d'être avec vous, Céphiſe, & d'être avec vous, pour être heureux: que dirai-je enfin? il faudroit décrire l'Univers; toute la Nature eſt dans un coeur qui ſent la volupté.

Vous connoiſſez à préſent combien la Volupté diffère du plaiſir. Voici la différence, qui ſe trouve entr'elle, & la débauche.

LA Volupté eſt peut-être auſſi différente de la débauche, que la vertu l'eſt du crime. Les coeurs corrompus ne peuvent être vertueux, & ceux-ci ne peuvent être débauchés, ou criminels.

LE plaiſir eſt de l'eſſence de l'homme, & de l'ordre de l'Univers. La débauche ſeule, & tout ce qui nuit à l'intérêt de la ſociété, eſt crime, ou déſordre; je n'en connois point d'autre, ni de vertu, que celle qui eſt utile à l'Etat. Le goût du plaiſir a été donné à tous les Animaux, comme un attribut principal; ils aiment le plaiſir pour lui-même, ſans porter plus loin leurs idées. L'homme ſeul, cet être raiſonnable, peut s'élever juſqu'à la volupté: car quel plus beau, quel plus magnifique appanage de la raiſon? Il eſt diſtingué dans

dans l'Univers par ſon eſprit; un choix délicat, un goût épuré, en rafinant ſes ſenſations, en les redoublant en quelque ſorte par la réflexion, en a fait le plus parfait, c'eſt-à-dire le plus heureux des êtres. S'il eſt malheureux, il faut croire que c'eſt par ſa faute, ou par l'abus qu'il fait des dons de la Nature.

NOUS devons le bien d'être au ſeul plaiſir; c'eſt lui qui a tiſſu la chaîne qui lie les hommes & les Animaux: il me parle par mes organes, & m'attache à la vie. Philoſophes indignes d'un ſi beau nom, vous voulez en vain me faire regarder la mort, comme un bien; non, vous ne connoiſſez point le prix de la vie, c'eſt le plus grand de tous les biens; ſans elle, après quel bonheur imaginaire courez-vous? Qui hait le jour qu'il reſpire, & craint la mort, eſt doublement hypochondriaque.

LE Voluptueux aime la vie, par ce qu'il a le corps ſain, & l'Eſprit libre; amant de la Nature, il en adore les beautés, parce qu'il les connoît mieux qu'un autre: ſes yeux ſe ferment à la lumière ſans frayeur, mais

mais non ſans regrets; il ſe plaint du deſtin cruel qui l'arrache à un ſpectacle, dont il ne peut ſe raſſaſier. Malheureuſement chaque ſpectateur y eſt auſſi inutile, que renouvellé ſans ceſſe. Amoureux, ſenſible à tout, inacceſſible au dégoût, il ne comprend pas comment ce poiſon vient infecter les coeurs, ni par quel fatal déſordre, le Roi des Etres animés, celui qui par ſon excellence ſe trouve en état de jouïr de tous les autres, peut s'ennuïer ſur la terre: entouré de voluptés, admirateur des Phénomènes, qui frappent le plus ſes ſens, rien ne le trouble; ſon ame eſt toujours dans la même aſſiète, ſoit que Jupiter s'arme de la foudre, ſoit qu'Eole reſpectant le calme de la Mer, elle offre à nos yeux, comme une nape d'huile, qui eſt la plus belle image de la paix, ou que les vents déchaînés ſoulevent les flots, qui dans leur furie, effrayant tableau de la Guerre, menacent de nous engloutir. Catulle rit des rigueurs de l'hyver; comment les craindroit-il? Les feux de l'été ſont dans ſon coeur, & c'eſt l'amour qui les allume couché avec ſa Maîtreſſe: la pluie, le vent, la grê-

grêle, la vaine fureur des élémens augmentent ſes plaiſirs.

Si l'hyver ceſſe, c'eſt la Nature qui prend ſes habits de Printems, & nous invite à prendre les nôtres; faiſons paſſer dans nos coeurs l'émail des prés, & la verte gaieté des champs; parons notre imagination des fleurs charmantes, qui rient à nos yeux. Belles, parés en votre ſein; c'eſt pour vous qu'elles viennent d'éclorre: mais prenez autant d'amours, que de fleurs: réveillés-vous avec la Nature, enyvrés vous d'amour, comme les prés s'enyvrent de leurs ruiſſeaux. Chaque Etre vous adreſſe la Parole, ſeriez-vous ſourdes à ſa voix? Voiez ces oiſeaux; à peine éclos, leurs ailes les portent à l'amour; les fleurs même ſe marient; chaque choſe eſt occupée à ſe reproduire: mais ſi l'inſtinct jouït plutôt que l'eſprit, l'eſprit goûte mieux que l'inſtinct.

VENEZ, vous qui en avez tant, Philis, venez, deſcendons dans ce valon tranquille; tout dort dans la Nature, nous ſeuls ſommes éveillés; venez ſous ces arbres, où l'on n'entend que le doux bruit de leurs feuilles; c'eſt le Zéphir amoureux qui

qui les agite; voiez comme elles semblent planer, l'une sur l'autre, & vous font signe de les imiter!

PARLEZ, Philis, ne sentez-vous pas quelque mouvement délicat, quelque douce langueur, qui surpasse toutes les autres voluptés? Oui, je vois l'heureuse impression que vous fait ce mystérieux azyle: le brillant de vos yeux s'adoucit, votre sang coule avec plus de vitesse, il élève votre beau sein, il anime votre coeur innocent.

EN quel état suis-je! quels nouveaux sentimens, dites-vous!... Venez, Philis, je vous les expliquerai, il y a long tems que j'ai senti la même chose pour vous.

VOTRE vertu s'éveille, elle craint sa surprise même qu'elle a; la pudeur semble augmenter vos inquiétudes, avec vos attraits: votre gloire rejette l'Amour, mais votre coeur ne le rejette pas.

VOUS vous révoltez en vain; chacun doit suivre son sort: pour être heureux, il n'a manqué au votre, que l'amour: vous ne vous priverez pas d'un bonheur, qui redouble, en se partageant; vous n'éviterez pas les piéges, que vous tendez

dez à l'Univers: qui balance, a pris ſon parti.

O! ſi vous pouviez ſeulement ſentir l'ombre des plaiſirs, que goutent deux coeurs qui ſe ſont donnés l'un à l'autre, vous redemanderiez aux Dieux tous ces ennuïeux momens, que votre coeur oiſif a laiſſés paſſer, ſans aimer!

QUAND une belle s'eſt renduë, qu'elle ne vît plus, que pour celui qui vît pour elle; que ſes refus ne ſont plus qu'un jeu néceſſaire; que la tendreſſe qui les accompagne, autoriſe d'amoureux larcins, & n'exige plus qu'une douce violence; que deux beaux yeux, dont le trouble augmente les charmes, demandent en ſécret, ce que la bouche refuſe; que l'amour éprouvé de l'Amant eſt couronné de Myrthe, par la vertu même; que la raiſon n'a plus d'autre langage, que celui du coeur; que ..... les expreſſions me manquent, Philis, tout ce que je dis, n'eſt pas même un foible ſonge de ces plaiſirs. Aimable foibleſſe! douce extaſe! c'eſt en vain que l'eſprit veut vous exprimer, le coeur même ne peut pas vous comprendre.

VOUS ſoupirez, vous ſentez les re-

reſpectables approches du plaiſir: Amour, que tu es adorable! Si ta ſeule peinture peut donner des déſirs, que ferois-tu toi-même?

JOUÏSSEZ, Philis, jouïſſez de vos charmes: n'être belle que pour ſoi, c'eſt l'être vainement, c'eſt l'être pour le tourment des hommes.

NE craignez ni l'amour, ni l'Amant; une fois maîtreſſe de mon coeur, vous le ſerez toujours. La vertu conſerve aiſément les conquêtes de la beauté.

J'AIME, comme on aimoit, avant qu'on eût appris à ſoupirer, avant qu'on eût fait un art de jurer la fidélité; je n'ai qu'un coeur à vous offrir: mais il eſt tendre, comme le votre. Uniſſons-les, & nous connoitrons à la fois, & le plaiſir, & cette tendreſſe plus ſéduiſante, qui conduit à la plus pure Volupté des coeurs.

C'EST ainſi que tout ravit, tout enflamme un coeur ſenſible & amoureux; chaque beauté l'extaſie, chaque Etre inanimé lui parle & le remuë, chaque partie de la création le remplit de Volupté.

CHAQUE homme porte donc en ſoi le germe de ſon propre bonheur,

heur, avec celui de la Volupté. La mauvaise disposition, ou le dérangement des organes nous empêche d'en profiter; cependant je pense, que pour être aussi heureux, qu'il est possible de le devenir, il n'y a qu'à s'appliquer à connoître son tempérament, ses goûts, ses passions & savoir en faire un bon usage; agir toujours en conséquence de ce qu'on aime, satisfaire tous ses désirs, c'est-à-dire tous les caprices de l'imagination; si ce n'est pas là le bonheur, qu'on me dise donc où il est. Laissons dire Zénon, Posidonius & tous ses sectateurs, ils ont eux-mêmes prouvé que la douleur est un Mal, & que le Sage n'a point de droit de se soustraire d'un joug imposé à tous. Que dis-je! la douleur est le plus grand des maux; la plûpart des Philosophes lui ont donné le droit d'abréger nos tourmens: mais qui a du plaisir à sentir, est, selon moi, digne de vivre, & doit aimer la vie. Quoiqu'on en dise, quoique chantent nos Poëtes, quand on a sû profiter de tous les heureux momens, cueillir toutes les fleurs semées sur le fond de la vie, c'étoit la peine de naître, de vivre & de mou-

mourir. *La mort*, dit Lucrèce, *ne nous regarde en rien;* je ſai qu'elle n'eſt rien en ſoi, & que la douleur eſt tout; mais la mort nous prive de tous les ſentimens que je chéris, ſon idée m'eſt affreuſe. Loin d'ici trop affligeante image, je ne puis vous regarder fixement; non, je ne me réſoudrai jamais à ceſſer de ſentir, je ceſſe même d'être en quelque ſorte, toutes les fois que je penſe que je ne ſerai plus. Mourons cependant, puiſqu'il le faut, mais que ce ſoit après avoir vecu.

LE plaiſir eſt donc le plus bel apanage de l'homme. Qui s'y refuſe, viole les premières Loix de ſon origine, & l'intention du Créateur. Ceux qui ne s'aiment pas eux-mêmes, comment aimeroient-ils les autres? Mais quelle erreur, de s'imaginer qu'on ait de mauvaiſes moeurs, parce qu'on aime la Volupté! la vraie ſageſſe eſt-elle donc de fuïr le bonheur, & de rechercher tout ce qui déplaît à l'imagination, & ne peut conduire qu'au désagrément de la vie? Non; le plaiſir eſt ſi étroitement lié au bonheur, que ces deux choſes ont été confonduës enſemble en différens ſiècles. Le

ſage

ſage doit donc chercher le plaiſir, ſans lequel il ne peut être heureux. Que le crime ſe couvre de honte; le plaiſir & l'amour ne ſont point de ſa bande. Voyez tout le brillant cortége de la joie, elle ne marche qu'eſcortée des jeux & des ris; la probité l'accompagne; elle eſt le ſymbole de la pureté du coeur: le ſcélerat eſt triſte & réveur; en proie aux plus cruels remords; la Loi naturelle qu'il a violée, le déchire à ſon tour. L'honnête homme rit, épanouït ſon coeur; il aime tant le plaiſir & la Volupté, que loin de rougir d'être fait pour la ſentir, il la regarde comme la plus ſolide récompenſe de la vertu, & le plus beau partage de la raiſon. Le plaiſir, dit un Auteur, qui m'en fait beaucoup, „ eſt le ſeul bien réel, „ qu'un honnête homme ait en ce „ monde."

PLAISIR, maître ſouverain des hommes & des Dieux, devant qui tout diſparoît, juſqu'à la raiſon même, tu ſais combien mon coeur t'adore, & tous les ſacrifices qu'il t'a faits; je ne ſai ſi je mériterai d'avoir part aux éloges que je te donne, mais je me croirois indigne de toi,

ſi

ſi je n'étois attentif à m'aſſurer de ta préſence, & à me rendre compte à moi-même de tous tes bienfaits. Oui, ſans doute, je te dois de trop heureux momens, pour ne faire que ſentir ſimplement mon bonheur & ta puiſſance. La reconnoiſſance ſeroit ici un trop foible tribut: j'y ajoute encore par la réflexion & l'examen de mes ſentimens les plus doux. Car ſi par tout ailleurs la réflexion empoiſonne les plaiſirs, ici elle les augmente. Telle eſt la vraie Volupté, l'eſprit, & non l'inſtinct du plaiſir, l'art d'en uſer ſagement, de le ménager par raiſon, & de le goûter par ſentiment.

PLAISIR, (eh! que n'ai-je l'art de Lucrèce pour t'invoquer ſans ceſſe?) ne permets pas que ton pinceau ſe proſtituë à d'autres voluptés, que celles du fils de Cypris, que ce Dieu vif, impétueux, ne ſe ſerve de la raiſon des hommes, que pour la leur faire oublier: qu'il ne raiſonne que pour exagérer ſes plaiſirs; que la froide Philoſophie ſe taiſe pour m'écouter; que tout reſſente enfin le déſordre des paſſions, pourvû que le feu qui m'emporte, ſoit digne, s'il ſe peut, de la Volupté.

QUEL eſt cet Amant qui trouve ſa Maîtreſſe endormie? jamais le ſommeil de l'amour même a-t-il été plus reſpecté? il voudroit impoſer ſilence à la Nature entière, pour mieux contempler ce qu'il adore. Comme ſes regards amoureux ſont avidement fixés ſur cette gorge négligemment découverte! comme ils en parcourent, comme ils en pénétrent tous les charmes! que n'imagine point le malheureux Amant d'*Iſſé*, pour ſe *payer des larmes que la cruelle lui a fait verſer*?

TANTÔT ſous la forme *du Temple de Gnide*, un Philoſophe de la fabrique de *Chaulieu*, offre à nos eſprits enchantés, la peinture de l'Amour, la plus vive & la plus voluptueuſement délicate. Plein du Dieu qui l'inſpire, à force d'en ſentir les attraits, il nous en fait adorer la puiſſance. Comme il peint encore les plaiſirs des Perſans, ces heureux mortels, qui ne couronnent que la lubricité, & n'offrent des prix, qu'à ceux qui auront inventé des voluptés nouvelles! Certes, la palme offerte a rarement été mieux méritée, que par ce voluptueux Philoſophe. C'eſt ainſi qu'un Sage oſe quelquefois ouvrir

vrir lui-même une école de Volupté. Eh! quel autre en effet doit apprendre aux mortels le sécret d'être heureux? Disciple d'*Epicure*, acquerez tous, & rendez hommage à un Maître plus digne de vous.

TANTÔT l'Amour-même séduit les coeurs par l'art de Protée; que n'imagine-t-il point pour peupler son Empire? Il s'ébat sur un *Sopha*, théatre de ses plaisirs, aussi commode que discret; s'il dicte des billets doux & des lettres galantes, un Dieu plus galant encore, Mercure, est prêt à les porter; il oublieroit plutôt son Caducée, que de ne pas les rendre adroitement aux beautés, à qui elles son adressées. *Anacréon*, *Quinaut*, *Chaulieu*, le Voluptueux *Chaulieu*, font des vers légers, tendres, délicats, galamment négligés. Que cette négligence les rend aimables! mais ils ne sont charmans, que par l'air de Volupté qu'ils respirent. Orphée lisant ces vers, les crut d'Apollon-même, ou de l'Amour; il emploia tous les charmes de son art, pour en rendre l'harmonie plus touchante.

L'AMOUR fait-il un *Conte*, même *Japonnois*, il y met tant de Vo-

lupté, & de délicateſſe. qu'on croit entendre *Pétrone*. S'il fait exécuter les ordres de *l'Oracle*, c'eſt pour mieux nous faire ſentir tout le pouvoir de ſa magie. Il nous attendrit avec une Mère éplorée, ou avec une Amante éperduë. Il ne perſécute *Phédre*, que pour nous intéreſſer au cruel ſort d'une malheureuſe; c'eſt pour nous la faire adorer, qu'il nous montre *Zaïre*, cette aimable *Zaïre*, digne auſſi d'un plus heureux deſtin. Pourquoi faut-il qu'une flamme auſſi pure, ſoit éteinte par des préjugés qu'elle n'avoit pas, & que l'Amour ait ſouffert qu'on ait éclairé la Reine de ſon Empire, ſur d'autres intérêts, que ceux de la Volupté? N'étoit-elle donc pas digne d'une ignorance, à laquelle ſon bonheur étoit attaché?

VOULEZ-VOUS d'autres miracles de l'Amour? la *Le Maure*, cette frêle machine, n'eût jamais pû penſer; qu'a fait l'Amour? il l'a organiſée pour chanter, elle ravit nos ames par les ſons de ſa voix; la Muſique, cet art enchanteur lui auroit-elle appris à ſentir?

J'APPERÇOIS deux danſeuſes, autour de l'Arche de *Jephté*: dans l'une,

ne, quelle agilité! quelle force! quelle préciſion! ſeroit-ce un homme déguiſé? elle m'étonne à un tel point, que je vois à peine le plaiſir qui la ſuit. L'autre plus ſéduiſante, forme des *pas meſurés par les Graces, & compoſés par les Amours.* Eſt-ce *Terpſicore*, ou la Volupté en perſonne? Divine enchantereſſe, quel coeur de bronze & de diamant ne ſeroit pas pénétré de la laſciveté de tes mouvemens? Etends, déploie ſeulement tes beaux bras, & je ſuis plus enchanté qu'*Amadis*-même.

Atis, nouvel *Atis*, tu pouvois ſeul me conſoler de la perte de ce genre de Volupté. Quels ſons! quel déſeſpoir! quel cris: „ *Atis*, „ *Atis* lui-même a fait perir ce qu'il „ aime;" il ne chante ſes douleurs, que pour les rendre plus vives. Cher & aimable *Feliotte*, ſers toi de tout l'Empire que tu as ſur les coeurs ſenſibles; attendris les plus durs & les plus inflexibles; non, jamais la puiſſance d'*Orphée* n'égala la tienne.

QUELLES formes encore une fois l'Amour ne prend-il pas pour ſe gliſſer dans nos ames? Il ſuſcite les intrigues, & toutes les avantu-

res galantes qui compoſent nos Romans; il permet à l'imagination des Auteurs, d'ajouter ce qui manque à la réalité, comme à ſon Triomphe.

JETTEZ les yeux ſur le *Tableau de l'Amour conjugal*, & ſur tous les ouvrages de ces Phyſiciens, qui aimant plus la Nature, qu'ils ne l'ont connuë, ont cherché le plaiſir dans les plus ſérieuſes recherches. Avec quelle ingénieuſe adreſſe, l'Amour profite de l'ignorance même des mortels qu'il inſtruit! ſur-tout il ſe plaît à éclairer les Amans ignorans, qui ne voudroient que ſavoir aimer. Vous le ſavez, *Daphnis* & *Chloé*, heureux ignorans, trop ſéduiſans Bergers, s'il n'y avoit du plaiſir à être ſéduit avec vous.

Où eſt l'Amour? (s'il m'eſt permis d'imiter ici un Auteur charmant) *il eſt ſur les lèvres de Chloé*, il m'a ſemé les lis ſur ſon teint, que pour donner à *Daphnis* le plaiſir de les changer en roſes. Voyez-le voltiger ſur ſon ſein. Comme il ſe joue avec un ſouffle badin, dans les boucles de ſes beaux cheveux blonds, il folâtre de même ſous ce verd feuillage: la vie de ce jeune myrthe eſt bien courte, il ſera bientôt flé-

décri; mais il profite du peu de jours qui lui sont accordés; il ne se refuse, ni aux caresses de *Flore*, ni aux douces haleines de *Zéphire*. Imitez-le en tout, Bergère; que sa vie soit l'image de la vôtre, & par la durée, & par les plaisirs.

Jeune *Chloé*, vous me fuyez, en vain je vous appelle, en vain je vous poursuis . . . déjà tous vos charmes se dérobent à ma vûë . . . Rassurons-nous; l'Amour, qui a fait les coquettes, les cache de manière, qu'elles seroient bien fachées de ne pas être apperçûës.

A ces jeux d'enfans, que *Virgile* a si bien peints, qui peut méconnoître l'Amour? il se cache lui-même dans mille réduits; il veut qu'on l'y poursuive; il ne demande pas plus de grace, que la plus simple Bergère; il s'est fait une derniére retraite; il a voulu fixer les bornes de son Empire, avec le siége de la Volupté: c'est là qu'il aime à s'arrêter, *comme une tendre fauvette sur ses petits*, & il ne s'y arrête, que pour avoir le plaisir de s'y laisser prendre. Ce seul plaisir fait toute son ambition; pour en jouir, il enflamme tous les cœurs.

il éclaire tous les esprits, il a créé tous les sens, pour en satisfaire un seul.

ENTRONS dans quelque détail. Le plus beau spectacle du monde, c'est une belle femme, un beau visage? à quoi serviroit mon imagination, sans mes yeux? les aveugles de naissance n'imaginent rien. Les yeux seuls pouvoient faire passer l'image de la beauté dans mon ame, & l'empreinte en reste vivement gravée dans mon coeur.

L'ESPRIT, tous les charmes de la conversation, qui ne sont pas sans volupté, la douceur de la voix, qui marque assez communément celle du caractère, la Musique, le goût du Chant, sans l'Ouïe, que d'attraits perdus pour moi! Aurois-je, sans l'odorat, le plaisir de sentir l'odeur que j'aime dans ma Céphise? Nette & propre par elle-même, d'une santé, sans laquelle les plus brillans attraits sont flétris, si cette aimable enfant a quelquefois besoin d'art, c'est d'une eau claire & fraiche comme elle. Sans le Toucher, le tissu de sa peau douce & fine, seroit pour moi, comme sa blancheur extrême

pour

pour un aveugle. Quel plaiſir auroit ma bouche collée ſur ſa bouche ? mon ſein étendu ſur ſon ſein ferme & rondelet, auſſi-bien ſéparé, que l'arc parfait & élevé de ſes fins ſourcils ? Mes lèvres s'amuſeroient en vain à mille douceurs qui changent les heures en momens : tant d'autres jeux d'enfant, qui plaiſent à l'Amour, ne ſéduiroient ni ma raiſon, ni mon coeur. Que deviendroient ces baiſers pleins d'ardeur, donnés amoureuſement, doux prélude de baiſers encore plus doux ? Ils ne ſeroient ni reçûs, ni rendus, encore moins recherchés. Que dirai-je de cette partie divine pour le ſentiment, qui ſemble exprès placée, comme pour préſider à l'entrée d'un Dieu dans ſon Temple ? Elle ſeroit en vain légèrement titillée, ſoit par les mains des Graces, ſoit par le plus agile organe des mortels. Il en ſeroit ainſi de cette papille, ou petite fraiſe délicate ; ce bouton roſe & vermeil de la pomme d'amour, qui répond à ce nerf exquis, n'auroit plus la même ſympathie ; cet harmonieux accord de deux plaiſirs, que l'induſtrieuſe Vo-

lupté met, au gré de nos désirs, à l'union dans une même personne, seroit détruit avec tous ses charmes. Sans le goût, cette autre sorte de tact plus nû, plus intime, sans la même facile communion des nerfs du Palais, mollement chatouillés, nos langues inutilement voluptueuses, frétilleroient sans lascivité, dans toutes les parties dénuées de la peau. Enfin, nos ames, qui brûlent de changer de corps, pour avoir le plaisir de parcourir, de rendre heureux un objet adoré, insensibles, immobiles, dans leur premier berceau, n'auroient pas même la liberté d'errer dans une bouche fraîche & ornée par le plus bel émail. Vainement l'Amour auroit inventé cet art dont il a été parlé, de la philosophier en quelque sorte, & la Nature, cette espèce de transfusion délicieuse, si subtilement exprimée par le système de *Platon*. Que deviendroient alors tant de ressources imprévues, & tous ces miracles de l'Amour désespéré? Plus de baiser lascif, plus d'espoir d'être heureux, la plus efficace des voluptés seroit perdue; & enfin, ce que nous avons d'ame, n'en trouvant point [illegible] se-

devoit point goûter le sort des Dieux.

C'EST ainsi que les cinq sens semblent travailler pour un sixième, trop peu célébré, dont la Nature a paru uniquement occupée, en nous formant. Ce sens, rétabli de nos jours, dans sa dignité naturelle, imprime véritablement dans l'âme, des sensations tout-à-fait particulières, infiniment plus profondes, plus vives, plus exquises, que toutes celles qui nous viennent par les autres organes. Jugez du Despotisme qu'il exerce; il interdit l'usage de la parole, de la vue, & de la pensée même, qu'il change en sentiment: il anéantit l'ame avec tous les sens, dont elle est le principe, ou la fin; il suspend toutes les fonctions de notre économie, & tient, pour ainsi dire, les rênes de l'homme entier, au gré de ces joies souveraines & respectables, de ce fécond silence de la Nature, qu'aucun mortel ne devroit jamais troubler, sans être écrasé par la foudre. Mais quelle bizarre contradiction a fait appeller *Mobile*, & *Mouvement* le plus merveilleux de nos organes, celui à qui nous devons notre existence & notre bonheur, un sens enfin, dont telle est la puissance immortelle, que la raison, cette vaine

& fière Déeſſe, rangée ſous ſon Empire au niveau de ſes égaux, n'eſt enfin, comme les autres ſens, que l'heureuſe eſclave de ſes plaiſirs.

Vous voyez que les ſens ne ſont que les organes de nos paſſions & de nos déſirs, qu'ils les ſervent, les entretiennent, les excitent, pour qu'elles nous ſervent à leur tour. Que dis-je! les paſſions-mêmes, ces élemens auſſi néceſſaires à l'homme, que l'air qu'il reſpire, ſont les plus fidèles miniſtres de la Volupté. Plus elles nous portent au luxe, plus elles nous ouvrent la voie du bonheur. Voiez ce Voluptueux, comme il ſirotte ſon vin, & ſait choiſir ſes mêts & ſes convives! il préfère à tout, ces charmans tête-à-têtes, où les coudes ſur la table, les jambes entre-laſſées dans celles de ſa Maîtreſſe, il boit plus de volupté que de vin. Verſez, Iris, verſez, quelqu'excellent qu'il ſoit, cette nuit diſtillé par l'Amour, il vous ſera rendu en une liqueur mille fois plus délicieuſe. Mais *Daphnis* eſt fatigué des hommages qu'il a rendu à vos charmes; laiſſez le ſommeil réparer ſes forces, autrement il ne pourroit fournir qu'une foible carrière. *Venus*, puiſſante *Venus*, attendez à voir pa-

roî-

voître votre étoile; les plus doux plaisirs naissent du sein du repos. Morphée ne répand ses pavôts sur la terre, que pour préparer les humains au culte de l'Amour. Vous entendez mal vos intérêts, Bergère! n'éveillez pas sitôt votre Amant: quel mortel plus digne de vous! il est voluptueux; en le respectant, vous ménagerez vos plaisirs.

Le besoin d'aimer succède à la faim, à la soif & au sommeil, & ce besoin est tel quelquefois, qu'il précipite les plus sages dans les excès les plus honteux. Il est donc d'un Philosophe voluptueux, toujours guidé par la probité, de le prévoir & de le prévenir de quelque manière que ce soit. Toutes les passions s'éclipsent par la passion d'aimer, elle leur commande en Reine. Pour elle, l'ambitieux supplante son plus cher concurrent, l'avare ouvre ses trésors & devient prodigue: par elle la laideur reçoit les honneurs de la beauté; par elle, les droits de l'amitié sont anéantis; le libertin & le débauché ont du plaisir à l'être: enfin l'Amour est cause de tout l'ordre, & de tout le désordre, qui regne dans l'Univers. Le Marchand croit ne suivre que l'in-

cénat, & de Guerrier jure qu'il n'est animé que par la gloire; vaine illusion! tout ce que l'un a eu tant de peine à gagner, sera donné pour une des nuits de la belle *Didon*; il croit s'enrichir, en se ruinant, parce qu'il comble ce qu'il aime de ses bienfaits; toutes les conquêtes de l'ambition valent pas celles d'un cœur, tel que celui de Mélite, dont tous les replis, quoique prodigieusement étendus, peuvent à peine suffire aux sentimens & aux transports d'une véritable passion. Les plus grands Rois du monde s'aiment à cueillir des lauriers, que pour en faire des couronnes à l'Amour.

Mais que vois-je? l'affliction est peinte sur le visage du plus tendre Amant... c'est un jeune Guerrier, que l'honneur & le devoir obligent de devancer son Prince en campagne. Il part demain: plus de délai; il n'a plus qu'une nuit à passer avec ce qu'il aime; l'Amour en soupire. Mais quels sont être ses adieux! & comment les peindrai-je? Si la joie est commune, la tristesse l'est aussi; les larmes de la douleur sont confondues avec celles du plaisir. Que d'incertains soupirs! quels regrets! quels sanglots! mais on entend aussi que de volupté, & quels

trans-

transports! jamais l'Amour n'avoit tant plouré, & cependant n'avoit été si heureux. Quel redoublement de vivacité, dans les caresses de ces tristes Amans! les délices qu'ils goûtent en ce moment-même, qu'ils ne goûteront plus le moment suivant, le trouble, où l'absence la plus cruelle va les jetter, tout cela s'exprime par de plaisir & se confond dans lui-même, ils n'ont que le plaisir pour interprète. Mais puisqu'il sert à rendre deux passions diverses, il va donc être doublé pour cette nuit. Doublé! ah, que dis-je! il sera multiplié à l'infini; ces heureux Amans vont s'enyvrer d'amour, comme s'ils en vouloient prendre pour le reste de leur vie. Leurs premiers transports ne sont que feu, les suivans les surpassent, ils s'égarent, ils s'oublient; leurs corps lubriquement étendus l'un sur l'autre, & dans mille postures recherchées, s'embrassent, s'entre-lacent, s'unissent: leurs ames, plus étroitement unies, s'embrasent alternativement & tout ensemble, le plaisir va les chercher jusqu'aux extrémités d'eux-mêmes, il ne se contentant pas des voies ouvertes, il se fait des passages au travers des nerfs, comme pour les

com-

communiquer avec plus d'abondance : ſemblable à ces ſources, qui reſſerrées par l'étroit tuyau, dans lequel elles ſerpentent, ne ſe contentent pas d'une iſſuë auſſi large qu'elles-mêmes, crèvent & ſe font jour en mille endroits; telle eſt l'impétuoſité du plaiſir.

QUELS ſont alors les propos de ces Amans ! s'ils parlent de leur volupté préſente, s'ils parlent de leurs regrets futurs, c'eſt encore le plaiſir qui exprime ces divers ſentimens. Ce, *je ne vous verrai plus*, ſe dit avec tendreſſe, il ſe dit encore avec flamme, il excite un nouveau transport, on ſe r'embraſſe, on ſe reſſerre, on ſe replonge dans la plus douce yvreſſe, on s'inonde, on voudroit ſe noyer dans une Mer de voluptés. L'Amante en feu fixe au plaiſir ſon Amant. Avec quelle ardeur, & quel courage ils partagent l'ouvrage d'amour ! rien dans eux n'eſt exempt de ce doux exercice, tout s'y r'approche, tout y contribuë, la bouche donne cent baiſers les plus amoureuſement recherchés, l'œil dévore, la main parcourt, rien n'eſt diſtrait de ſon bonheur, tout s'y livre avidement; le corps entier de l'un & de l'autre, eſt dans le

plus

plus grand travail : une douce mélancolie ajoute au plaiſir je ne ſai quoi de ſingulier qui l'augmente, & met ces heureux Amans dans une ſituation rare, que je ſens bien, mais qu'il eſt difficile de définir. Amour, c'eſt de ces Amans que tu devois dire :

Vîte, vîte, qu'on les deſſine
Pour mon cabinet de Paphos.

Ils t'en auroient donné le tems : je les vois mollement s'appeſantir, & ſe livrer au repos qu'une douce fatigue leur procure ; ils s'endorment ; mais la Nature en prenant ſes droits ſur le corps, les exerce en même tems ſur l'imagination ; c'eſt elle, & non l'eſprit, qui veille toûjours ; les ſonges ſont, pour ainſi dire, à ſa ſolde ; c'eſt par eux qu'elle fait ſentir le plaiſir aux Amans, dans le ſein même du ſommeil. Ces fidèles rapporteurs des idées de la veille, ces parfaits Comédiens, qui nous jouënt ſans ceſſe nos paſſions dans nous-mêmes, oublieroient ils leur rolle, quand le Théatre eſt dreſſé, que la toile eſt levée, & que de belles décorations les invitent à repréſenter ? Les criminels dans les fers font des reves cruels, le mondain n'eſt occupé que de bals & de

ſpe-

ſpectacles, le trompeur eſt artificieux, comme le lâche eſt poltron en dormant; l'innocence n'a jamais rêvé rien de terrible. Voyez le tendre enfant dans ſon berceau, ſon viſage eſt uni comme une glace, ſes traits ſont rians, ſa petite paupière eſt tranquille, ſa bouche ſemble attendre le baiſer que la Nourrice eſt toûjours prête à lui donner; pourquoi le voluptueux ne joüiroit-il pas des mêmes bienfaits? Il ne s'eſt pas donné au ſommeil; c'eſt le ſommeil qui l'a ſaiſi dans les bras de la Volupté. Morphée, après l'avoir enyvré de ſes pavôts, lui fera donc ſentir la ſituation charmante, qu'il n'a quittée qu'à regret. Belles, qui voyez vos Amans s'endormir ſur votre ſein, ſi vous êtes curieuſes d'eſſaïer le transport d'un Amant aſſoupi, reſtez, s'il vous eſt poſſible, éveillées; le même cœur, (ſoiez en ſûres) la même ame vous communiquera ſes mêmes feux, feux d'autant plus ardens, qu'il ne ſera pas diſtrait de vous par vous-même. Il ſoupirera dans le ſort de ſa tendreſſe, il vous parlera même, & vous pourez lui répondre; mais que ce ſoit très-doucement: gardez-vous ſurtout de le ſeconder, vous l'éveilleriez

rez par les moindres efforts, laissez le venir à bout des siens; représentez vous tous les plaisirs que goûte son ame, & puisque l'imagination peint mieux à l'œil fermé, qu'à l'œil ouvert, figurez vous comme vous y êtes divinement gravée! jouissez de toute sa volupté, dans un calme profond, & dans un parfait abandon de vous-même; oubliez vous, pour ne vous occuper que du bonheur de votre Amant: écoutez ses soupirs dans un silence attentif, comptez tous ses mouvemens, & vos plaisirs naîtront de vos réflexions sur les siens.

MAIS qu'il jouïsse à la fin du repos dont il a besoin; livrez vous y vous-même, en vous dérobant adroitement sous lui, de peur de l'éveiller: ne vous embarassez plus du soin de la lumière, votre Amant vous avertira du lever de l'Aurore; mais auparavant il se plaît à vous contempler dans les bras du sommeil, son œil avide se repaît des charmes que son cœur adore, ils recevront tous ensemble, & chacun en particulier, l'hommage qui leur est dû. Comme il lève doucement le voile qui les cache à sa vuë! que de beautés toujours nouvelles! il semble qu'il les découvre pour la première fois.

fois. Ses regards curieux ne ſeroient jamais ſatisfaits; mais il faut enfin que le déſir de voir, faſſe place au déſir de ſentir; avec quelle adreſſe ſes doigts voltigent ſur la ſuperficie d'une peau douce & tenduë! l'agneau ne bondit pas ſi légèrement ſur l'herbe tendre de la prairie: enſuite il étend toute la main ſur cette ſurface polie, il la fait gliſſer d'un endroit à un autre: on diroit une glace qu'il veut éprouver. Mais ſon déſir s'augmente par toutes ces épreuves, comme ſon feu s'irrite par de nouveaux larcins; il va bientôt vous éveiller, mais peu-à-peu: croiez vous qu'il va vous prodiguer tous ces noms, que ſa tendreſſe aime à vous donner? Non, il eſt trop voluptueux, pour ne pas ſe faire violence; ſa bouche lui ſera d'un autre uſage, il donnera cent baiſers tendres à l'objet de ſa paſſion; il ne les donnera pas brulans, pour ne pas l'éveiller encore; il s'approche, & plus léger que Zéphire, il ſe tient voluptueuſement ſuſpendu au-deſſus d'un million de graces, qui agiſſent ſur lui avec toute la force de leur aiman; il voudroit joüir d'une Amante endormie; déjà il s'y diſpoſe avec toutes les précautions, & l'induſtrie imaginable;

ble; mais en vain, le cœur de Philis eſt averti des approches de ſon bonheur, un doux ſentiment l'annonce de veine en veine; ſes pores ſenſibles à la plus legère titillation, s'ouvriroient à l'haleine de Zéphire. Il étoit tems, Bergère, les transports de votre Amant touchoient à leur comble, il n'étoit plus maître de lui; ouvrez donc les yeux, & acceptez avec plaiſir les ſignes du réveil. „ C'eſt „ moi, dit-il, c'eſt ton cher Hylas, „ qui t'aime plus qu'il n'a fait de ſa „ vie . . .” il ſe laiſſera enſuite tomber mollement dans vos bras, qu'un reſte de ſommeil vous fait étendre & ouvrir à la voix du plaiſir, il les entrelacera avec les ſiens, & ſe confondra de nouveau avec vous. C'eſt ainſi qu'à peine renduë à vous-même, vous ſentirez la volupté du demi-réveil, & que l'homme a été fait pour être heureux dans tous les divers états de ſa vie.

C'EST aſſez, Profés voluptueux, jurés à votre Maîtreſſe que vous lui ſerez fidèle, l'amour ne perd rien à tous les ſermens qu'il fait faire, & levez-vous. C'eſt ici qu'il faut s'arracher au plaiſir, puiſque les regrets l'accompagnent. N'attendez pas les

plain-

plaintes, & les pleurs d'une belle, qui touche au moment de vous perdre, arrachez-vous encore une fois, & n'excitez point des désirs, que la Nature & l'Amour ne peuvent plus vous donner; les plaisirs forcés par l'artifice ne sont plus des plaisirs; songez que vous reverrez un jour votre Amante, ou que l'amour, dont l'empire ne finit qu'avec l'Univers, sensible à de nouveaux besoins, vous enflammera pour d'autres Bergères, qui seront peut-être encore plus aimables. En amour comme à table, il vaut mieux garder des désirs, que d'en emprunter. Imitez le convive sensuel, il goute de tous les mêts, il en prend peu; il se ménage de manière, qu'il aime mieux désirer quelque chose qui n'ait pas été servi, que de ne pouvoir pas profiter de tout ce qu'on servira, tandis que le gourmand gonflé, hors d'haleine dès le premier service, n'a plus de désirs, du moins qu'il puisse satisfaire, semblable au *Cigne de la Fontaine*.

CONSENTONS plutôt à nous priver pour quelque tems de la Volupté, que d'être forcés d'y renoncer, peut-être pour toûjours, en nous y engloutissant. Amans qui êtes sur le point

point de quitter vos belles, que vos adieux ſoient tendres, paſſionnés, pleins de ces nouveaux charmes que la triſteſſe y ajoute : je veux que vous ſurpaſſiez un peu la Nature, mais ne l'excédez jamais : c'eſt à la tendreſſe, à ſeconder le tempérament, & à faire les derniers efforts. Qu'il ſeroit heureux de trouver une reſſource imprévûë, au moment même qu'on s'embraſſe pour la dernière fois, & que les pleurs mutuels des deux Amans, prenant divers cours, ſemblent être les garans de leur douleur & de leur fidélité, en même tems que la marque, & le terme de leurs plaiſirs.

Vous voiez combien de moiens divers, l'Auteur de la Nature a voulu emploier, pour faire arriver les hommes, plus ou moins vîte, au but pour lequel ils ont été faits, qui eſt de croître & de multiplier ; loi qui a moins été donnée à l'homme, qu'elle n'eſt née avec lui, loi intime, auſſi ancienne que le monde, penchant ſi naturel à nos cœurs, que toutes nos actions tendent uniquement à celle d'aimer, dont elles ne ſemblent être, que des eſpèces de diſtractions néceſſaires.

Vous voiez que la faim, la ſoif, le ſommeil, l'imagination, tous les ap-

appétits, toutes les passions, tous les sens, tant internes, qu'externes, & en un mot tous les mouvemens de notre machine, conduisent à l'amour, & de l'amour à la volupté, des êtres organisés pour être heureux, des êtres qui n'ont pas un seul point dans tout leur corps, qui ne soit sensible au plaisir, comme pour les exciter dans leur indifférence léthargique, & leur montrer par tout la voie du bonheur. ô Nature! ô Amour! ô comble de vos bontés! quels cœurs n'en seroient pas pénétrés? quels Bergers sûrs d'atteindre un but si désirable, seroient pressés de perdre des sensations, qu'ils ne seront peut-être plus les maîtres de se procurer une seconde fois. On n'est digne des faveurs de l'Amour, que par l'art de bien ménager ses plaisirs. Heureuses enfin les Bergères, pour qui l'Amour a formé des Amans, aussi économes de ses bienfaits, que tendres & reconnoissans! Sans doute il se fait un plaisir de les éclairer lui-même du flambeau de la volupté.

TELS sont les hommages que j'ai crû pouvoir rendre à la Volupté. La crainte de déplaire à un grand nombre de lecteurs, ne m'a point retenu.

Si

Si la fortune dépend des hommes, & malheureuſement de ceux mêmes qui ont le plus de préjugés, le bonheur n'en dépend pas; il a ſa ſource dans la liberté de l'eſprit.

EN vain une cabale, que la moindre bluette met en feu, qui n'a d'autre plaiſir, que le plaiſir cruel de nuire, & croit plaire à un Dieu de paix, en faiſant la guerre aux honnêtes Humains, dont le fanatisme les a faits tyrans, en vain cette cabale, qui ne voit par-tout que mœurs dépravées, voudroit-elle faire le procès à cette aimable liberté, ſous l'odieux nom de libertinage & de débauche que j'ai en horreur; en vain elle s'efforceroit de rejetter ſur la corruption du cœur, ce qui n'eſt viſiblement qu'un jeu d'imagination, & de me ſuppoſer enfin des goûts que je n'eûs jamais, ſous le méchant & faux prétexte, que c'eſt plutôt au vice favori de *Pétrone*, qu'à *Pétrone* même, que j'ai donné des éloges. Ne craignons point de vils & trop puiſſans calomniateurs; ceux qui ont l'eſprit droit & le cœur bon, s'armeront contr'eux, & prendront ma défenſe. Auſſi partiſans de la vraie vertu, que jurés ennemis de la ſuperſtition, ſe connoiſſant en ouvrages

de goût, pleins de ſentimens pour l'humanité, ils verront aiſément, que c'eſt ici le triomphe de ce tendre amour, que la Nature ſuffit pour légitimer, & le tombeau du monſtre, qui la dépeupleroit. Oui, je le répète, le plus tendre & le plus fidèle Amour, l'Amour ſeul m'a prêté ſon pinceau. Si un ſentiment vif des plus heureux momens de ma vie, me les a vivement retracés, ſi j'ai trempé ma plume dans le feu d'une imagination prompte à s'allumer, ô vous tous qui avez ſenti la Volupté, dites, ſi je pouvois en parler avec moins d'extaſe & de transports, dites enfin, vous ſeuls êtes dignes de me juger, dites, ſi ſans monter le ſentiment ſur l'échaſſe des vers, je n'ai pas dû, pour vous plaire & mieux la célébrer, réünir toutes les forces de mon foible génie, pour m'élever ſans rime, comme ſans ordre, au ſublime de la Poëſie?

FIN.

DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.